CARNETS INTIMES

LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE 1870

Les notes qu'on va lire forment la suite du deuxième volume des Carnets (1862-1870) publiés récemment en librairie.

Deux événements, l'un d'ordre intime, l'autre d'ordre national, se mêlaient aux dernières pages de ce volume. Le premier, c'était la mort tragique de Prévost-Paradol, auquel Ludovic Halévy était lié par une amitié presque fraternelle. On comprendra les allusions fréquentes, dans les pages ici imprimées, à ses enfants et à sa famille. Le deuxième : les premières défaites françaises sur le Rhin, l'invasion allemande, et, dès la première quinzaine d'août, la menace sur Paris.

La plupart des événements de ce pays-ci ne sont dignes d'être écrits que le jour où ils sont arrivés.

Mme de Staël (1786).

J'AI toujours cinq ou six de ces petits cahiers reliés d'avance et quand je trouve quelque part une phrase qui me paraît mériter les honneurs de la première page, je l'écris ainsi d'avance. Il y a demain trois mois que j'ai copié cette phrase de madame de Staël : *la plupart des événements...* Hélas ! elle n'est pas à sa place, cette pauvre phrase. Les événements qui se passent en ce moment en France ne seront pas oubliés ni demain, ni dans un an. Les Prussiens sont en France et M. de Bismarck nomme des gouverneurs généraux de l'Alsace et de la Lorraine.

20 août 1870.

Août 1870.

Lettres reçues de notre ami de Sermet à Degas.

Camp de Mercy-lès-Metz, 11 août 1870.
IIe corps, 1re division, 6e batterie du 5e régiment.

Mon cher ami,

Je t'ai promis de t'écrire un mot pour te mettre au courant de ma situation. Voici donc quelle a été ma vie depuis que je suis parti. Beaucoup de marches, de privations, un grand combat, une retraite à marches forcées, de la boue, etc... Je ne me suis pas déshabillé depuis quinze jours. Au moral, ça va bien, très bien. Je n'ai pas été blessé quoique ayant été au milieu du plus grand feu. Nos revers tiennent à la faiblesse de nos manœuvres qui nous ont toujours placés en nombre inférieur devant l'ennemi, à la faiblesse de notre état-major qui transmet mal et calcule mal ses ordres, à la faiblesse de l'intendance qui ne donne pas à manger à l'armée, hommes et chevaux, à la faiblesse des généraux qui ne savent pas s'éclairer et sont ainsi toujours surpris. Il suffirait d'un combat heureux pour changer tout cela, car le soldat et l'officier valent très bien le soldat et l'officier prussiens, et nos écoles, du reste, nous ont donné, j'espère, à réfléchir. En fait d'épisodes je ne veux rien te raconter, j'en ai trop, et pas de temps. Que va-t-il advenir de tout ceci? Si j'étais garçon je serais plus tranquille. Ma femme me trouble. Mais il y a ici tant de braves gens qui sont mariés et qui feront leur devoir qu'on aurait honte de se montrer préoccupé. Je suis donc gai. J'ai une bonne lorgnette avec laquelle je fouille le terrain, je choisis des positions. Si je rencontre un coin vert, je soupire, en me disant qu'il est bien ennuyeux de ne jamais voir que des hommes, de n'entendre que des jurements, des injures, des cris, des colères... Mais je passe vite et vais me promener dans mes mitrailleuses pour voir si elles sont graissées et en état. Et puis nous restons si peu

en place. On est levé à trois heures du matin, on part à quatre heures, on n'arrive que le soir fatigué, sale... On dresse sa tente et on tâche d'oublier. Voilà la guerre que nous faisons parce que jusqu'ici nous sommes battus. L'éclair qui l'illuminera sera le succès.

Enfin, adieu...

Lettre de moi à Viénot. — Mercredi 17.

Mon cher ami,

Nous avons appris hier votre nomination. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel bonheur. Sorti sain et sauf de Reichshoffen, chef de bataillon. Meilhac et moi nous vous embrassons de bien grand cœur. Je vous ai écrit une longue lettre avant-hier. La recevrez-vous? Duhesme [1] à qui j'écris très régulièrement ne reçoit mes lettres que fort irrégulièrement. Nous sommes à son sujet dans de grandes inquiétudes. Il est du corps Ladmirault, et ce corps a été engagé dans cette affaire de Longeville sur laquelle, depuis plus de quarante-huit heures, on ne peut avoir aucune espèce de détails. On croit qu'il y a eu une série d'engagements entre Metz et Verdun. Les Prussiens cherchent à empêcher la retraite de Bazaine. On dit que nous avons eu l'avantage dans ces engagements, que les Prussiens ont demandé un armistice de douze heures, que nous le leur avons refusé. Voilà ce qu'on dit... mais ce sont des on-dit... On est, en somme, dans la plus terrible anxiété et on se prépare à défendre Paris... si Paris peut être défendu. La question est là. Il y a eu des dépêches dynastiques du 15 août qui ont fait, à Paris, le plus pitoyable effet... des dépêches de l'empereur à l'impératrice pour sa fête... Ces mots-là sonnent creux à Paris pour le quart d'heure : l'empereur, l'impératrice... on ne sait plus trop ce que cela veut dire. Mais une idée par bonheur domine tous les esprits : repousser cette invasion. Il n'y a là qu'un cri. Voilà en quoi la situation est meilleure qu'en 1814, où bien des gens appelaient l'étranger. Tout le monde aujourd'hui

1. Chef d'escadron au 2e Hussard, ami de Ludovic Halévy.

a horreur des Prussiens et nos cœurs se révoltent à la pensée de les voir à Paris. On est d'accord pour laisser de côté la question intérieure... On ne songe qu'au moyen de rejeter hors de la France le roi Guillaume, le prince royal et le prince Frédéric-Charles.

Bon courage et bonne chance.

Meilhac, hier 16, m'écrivait :

About à Paris. Viénot, chef de bataillon. Succès de Longeville pas surfait. Les Prussiens pris en flanc et véritablement abimés par les mitrailleuses. Déclaration de Palikao affirmant qu'il n'y a eu que des engagements partiels dans lesquels nous avons eu, en somme, l'avantage. Le jour où nous pourrons travailler n'est pas encore venu, mais je pense qu'il ne tardera pas.

H. M.

12 août.

Il nous faudrait, après les Prussiens chassés de France, un gouvernement quelconque — république ou monarchie parlementaire, cela m'est égal — dont le programme fût la fameuse phrase du général à la convention de Chicago (1863) : « Je tâcherai d'appliquer les lois avec bonne foi et d'être économe. Ayons enfin la paix. *Let us have the peace.* » Ce fut toute la profession de foi du général et il fut nommé président des États-Unis.

Raconter la vie de Paradol, ce sera aussi un peu raconter l'histoire si cruelle de la génération qui avait dix-huit ans en 1848... Dire leur trouble devant cette révolution inattendue, leur émotion devant de grands mots : république française, leurs joies, leurs espérances, leurs cœurs si profondément remués.... puis, tout de suite, les déceptions, les désillusions, les terreurs... les montrer dégoûtés de la république par la république elle-même, tiraillés entre la république de M. de Lamartine et celle de M. Ledru-Rollin, entre les utopies de

Louis Blanc et les chimères de M. Proudhon... Et puis cette horreur des journées de juin. Après cela un peu de repos, on respire... Voici les élections pour la présidence. Cavaignac va être nommé... On prend l'homme de Strasbourg et de Boulogne[1]. Ainsi l'ont voulu MM. Thiers, de Falloux, Montalembert, Louis Veuillot, Romieu.

Quelle révolte dans nos âmes... Et quelle colère quand est venu le coup d'État ! Et quelles nouvelles colères quand est venu l'empire !... Puis l'âge est venu et avec lui les intérêts, la fatigue... on s'est marié, on a eu des enfants. De guerre lasse, sans se rallier, on a accepté... Puis par crainte du socialisme on a soutenu l'empire et aujourd'hui les Prussiens sont en Lorraine et... Quelle leçon pour nos fils !

M. Thiers disait aujourd'hui : « *Nous avons été vaincus en* 1814, *mais l'Europe entière était levée contre nous. Nous n'avons aujourd'hui qu'un ennemi et le monde s'étonne de nos revers.* » Qu'un ennemi !... D'abord peut-on compter pour un seul ennemi cette invasion de Prussiens, Badois, Bavarois, Saxons, Hanovriens, etc... Et puis nous avons un autre ennemi : l'empire. La France, pour se défendre, est sans gouvernement et sans direction. Voilà ce qu'on répondra.

Six heures. — Strasbourg est probablement aux mains des Prussiens. Les communications télégraphiques sont rompues. Aux dernières nouvelles, les Prussiens se massaient autour de la ville. Les uns disent qu'il n'y a que quinze cents hommes de troupe dans la ville. Le général Uhrich, qui commande à Strasbourg, déclare, dans une proclamation, qu'il a onze mille hommes et qu'il se défendra jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche.

Le corps législatif *pourri*. C'est un vrai Sénat. La véritable peur de ces messieurs qui sont riches, c'est la révolution à Paris. Ils aimeraient mieux les Prussiens. Il y a évidemment dans la Chambre des gens déjà résignés à abandonner l'Alsace et la Lorraine et à payer 1 ou 2 milliards... Après quoi la dynastie napoléonienne serait sauvée. Nous resterions une grande Belgique. Nous ne serions plus qu'une énorme manufacture de vaudevilles, de vins de Champagne, de soieries et d'articles de Paris. Nous manquerions de gloire,

1. Louis-Napoléon, bientôt Napoléon III.

mais nous ne manquerions pas d'argent... et les rentes et terres de ces messieurs de la majorité auraient été préservées de tout malheur.

Minuit. — About retrouvé. Bien que le journal *le Soir* dise encore : grande inquiétude.

Pas de nouvelles de Strasbourg.

Peu de choses à la Chambre. Demain on discute le projet de Jules Favre pour le Comité de Défense nationale.

L'impératrice aurait dit : « Si on me ramène le prince impérial, moi-même je le reconduirai à l'armée. J'aime mieux qu'il meure sur le champ de bataille d'une balle ennemie qu'étranglé à Paris... » Toujours la rage de jouer la Marie-Antoinette... Qui est-ce qui pense à étrangler le prince impérial ?

Le premier mot d'About, quand la guerre a été déclarée, a été : « *Allons, on peut faire remettre du papier neuf à Sainte-Hélène.* »

J'ai vu une lettre qui racontait de la façon la plus touchante Mac-Mahon descendant de cheval après Reichshoffen... Il était depuis vingt-cinq heures à cheval... Toute la journée pendant le combat, toute la nuit pendant la retraite. Enfin, au jour il s'arrête... met pied à terre... Ses officiers aussi. La veille ils étaient douze autour de lui... Il en restait cinq... Il se jette dans leurs bras ; les embrasse longuement, puis s'asseyant sur une pierre, fond en larmes.

Beaucoup de condamnations en police correctionnelle pour cris séditieux, mais les pénalités diminuent. Cela ne coûte plus généralement qu'un mois de prison de crier : « *Je suis républicain, je veux tuer l'empereur...* » Il y a trois semaines, on n'aurait pas eu ce cri-là à moins de trois ans de prison. « *L'empereur est un cochon : un homme de rien, je le dis en face des gendarmes.* » Trois mois aussi. C'est pour rien « *Vive la république sociale !* » Trois mois de prison. Cela augmente. Les juges voient l'empire par terre et en prennent leur parti, mais la république sociale leur fait peur et ils essaient de se défendre. « *Donnez-moi un chassepot pour que je tue l'empereur et M. Émile Ollivier.* » Six mois de prison. Étudiez bien cela. Tuer l'empereur : un mois. Tuer l'empereur et Émile Ollivier : six mois. Donc cinq mois pour

Ollivier tout seul. Cette condamnation a dû être prononcée le 9, quand Émile Ollivier était encore ministre de la Justice, et d'un juge pouvait encore faire un conseiller. Je suis sûr qu'aujourd'hui : « *Je veux tuer Ollivier* » ne coûterait pas plus de trois jours de prison.

Et cette guerre a lieu parce que M. Paul de Cassagnac a dit à M. Émile Ollivier : « *Si vous ne faites pas la guerre, vous êtes le ministre de la Honte.* » Parce que M. Emile de Girardin, qui n'est qu'un fou dangereux, a dit : « *Il faut reconduire les Prussiens à coups de crosse jusqu'à Berlin* ». Parce que *le Figaro* et *le Gaulois* ont déclaré que l'honneur était engagé, que reculer n'était pas possible. Et tous, tous, moi le premier, tous, dans une certaine mesure, nous avons subi ces influences détestables, et dit : « Eh bien ! soit, faites la guerre et débarrassons-nous de cette question prussienne ».

13 août.

On dit que les Prussiens ont dépassé Nancy. Ils auraient laissé de côté l'armée de Bazaine sous Metz.

Aujourd'hui, Gambetta a dit le mot décisif : « Il n'y a pas à hésiter entre le salut de la patrie et le salut d'une dynastie. » La gauche, les tribunes ont éclaté en applaudissements. « *Je vais faire évacuer les tribunes* », a dit M. Schneider. Une voix a répondu : « *Faites d'abord évacuer le pays.* » La Chambre est formée en comité secret. Le résultat avait été : *pas de comité de défense* nommé par la Chambre. Pleins pouvoirs au ministre de la Guerre. La Chambre prête à se réunir à toute heure.

Meissonier revient de Metz désespéré. Il dit que tout manque, vivres et munitions. Jamais armée n'a été moins préparée en face d'un ennemi admirablement prêt et supérieur en nombre.

Il y a de la passion religieuse dans cette guerre. C'est la pieuse et luthérienne Allemagne qui se précipite sur Paris, la grande prostituée du catholicisme et de la civilisation. Ils parlent tranquillement, les journaux prussiens, de donner l'Alsace au grand duc de Bade et la Lorraine au roi de Bavière...

de venir à Paris... de détruire tous nos établissements de luxe et de plaisir.

« Que voulez-vous, me disait tout à l'heure mon relieur, un très brave homme et très intelligent. L'empereur finit comme il a commencé... C'est la suite de Strasbourg et de Boulogne. Un conspirateur, un aventurier, sa vie n'a été qu'une aventure. »

Maurice Richard est allé à Metz il y a quelques jours. Longue conversation avec l'empereur sur l'état de Paris. Avant de prendre congé, Maurice Richard a demandé à l'empereur s'il avait quelque chose à faire dire à l'impératrice. « L'impératrice, aurait répondu l'empereur, dites-lui que nous nous reverrons... (et après un silence). On se revoit toujours. » Maurice Richard avait été salué par l'éternel : « *On s'est trompé, on m'a trompé.* »

14 août.

Viénot m'écrit d'Haroué le 12 août. Haroué est un chef-lieu de canton de la Moselle.

Mon cher ami,

J'ai échappé par miracle à la bataille de Wœrth ou Frœschwiller [1], où mon régiment a été écrasé. Je commande ses débris et suis accablé de travail et de fatigue. Nous continuons notre déroute. C'est 1814. Les soldats se débandent et pillent. On ne les nourrit pas ! L'ignorance et l'arrogance mènent bien les nations comme vous voyez. C'est à briser son épée, ce que je vais faire à la première occasion. Hélas ! je n'y voyais que trop clair. L'événement dépasse ce que j'indiquais et qui n'a pas été mis en pleine lumière. Quel malheur pour notre pays !... Nous sommes sans journaux, sans nouvelles... J'ai vu Rosenberg. Il avait perdu son régiment. Il l'aura peut-être retrouvé. Il m'a raconté tout un roman.

Les Prussiens à Nancy, à Toul, à Saint-Mihiel... Ils avancent... paraissent dédaigner l'armée de Metz. Notre seule

1. C'est ce que nous appelons : Reichshoffen (note de Ludovic Halévy).

grande armée... Ils viennent droit sur Châlons. Pas de troupes à Châlons.

On a dit que le prince Napoléon, avant de partir pour l'armée du Rhin, avait envoyé à Prangins, en Suisse, tout ce qu'il avait de précieux au Palais-Royal. On ajoute que le prince Napoléon était de la sorte le seul qui fût préparé pour la guerre.

15 août.

Fête de l'empereur. On s'est battu hier, la journée a été meilleure pour nous. Nous aurions sous les murs de Metz repoussé les Prussiens après un combat de quatre heures... L'armée du prince Frédéric-Charles aurait beaucoup souffert. La bataille doit avoir recommencé aujourd'hui. Pourvu qu'ils ne s'amusent pas là-bas à livrer trop tôt, imprudemment, une bataille *dynastique*... C'est le 15 août. Il y a aujourd'hui deux dépêches de l'empereur à l'impératrice. Cela inquiète. On voudrait que les dépêches fussent du maréchal Bazaine. Bien des gens disent : « Méfiez-vous de ces dépêches-là, il a voulu envoyer quelque chose à l'impératrice pour sa fête... » Et puis, il y a une de ces dépêches qui est déplorable, celle de Longueville : *Elle avoue que nos reconnaissances n'avaient pas signalé l'ennemi*... Aussi nous avons encore été surpris.

Le prince Napoléon avait emmené Renan dans ce voyage vers le Nord, interrompu par la guerre. Il avait aussi emmené sa maîtresse, la belle mademoiselle Latour, des Variétés. On dînait tous les soirs ensemble : le prince, le philosophe, la comédienne et le capitaine commandant la frégate. Il paraît que mademoiselle Latour avait des scrupules. « Vous me faites dîner avec M. Renan, disait-elle au prince, cela m'inquiète, je n'ai pas la conscience tranquille, je suis catholique et on dit qu'il a écrit un livre abominable sur la religion. »

Rien ne me fera croire que la force brutale victorieuse soit l'argument suprême dans les affaires de ce monde. Demain, nous écraserions les Prussiens que mon opinion sur ce point ne serait en aucune manière ébranlée. De là, tous mes désac-

cords avec Meilhac qui depuis le petit succès du 14, commence à relever la tête et à dire : « *Nous sommes le premier peuple du monde, nous allons aller à Berlin...* » Pour ce combat du 14, d'ailleurs, le roi de Prusse a télégraphié à la reine : « *Nous avons remporté une nouvelle victoire.* »

16 août.

Pas de nouvelles. Grande inquiétude.

Un grand nettoyage est nécessaire au Ministère des Affaires étrangères. Il y a là bien des incapacités très dangereuses; des incapacités hautaines, prétentieuses, solennelles... Notre personnel diplomatique doit être renouvelé. On entre au Ministère des Affaires étrangères comme au Jockey-Club. Un nom, de belles dents, de la tenue, de la fortune, et c'est tout ce qu'il faut. Quelques plébéiens tiennent la plume pour tout ce monde-là : M. Desprez, M. Faugère. Mais il ne déplaît pas à ces bourgeois de vivre en si noble et si élégante compagnie... Ils jettent les hauts cris quand on veut leur donner des bourgeois et des roturiers pour collègues... Cela ne leur paraît ni convenable, ni hiérarchique. On devient ambassadeur par avancement. M. Desprez était indigné de la nomination de Paradol qui, disait-il, « *lésait les droits acquis* ». M. Desprez était révolté que du premier coup M. Prévost-Paradol, journaliste, devînt l'égal de M. Mercier de Lostende, de M. Benedetti et de lui, Desprez. Et cependant M. Prévost-Paradol, ambassadeur à Berlin, n'aurait pas, je vous en réponds, comme M. Benedetti, écrit, sous la dictée de M. de Bismarck, le fameux traité sur la Belgique... Je suis sûr que M. Desprez a trouvé tout naturel que M. le marquis ou le duc de Cadore devînt, presque du premier coup, de lieutenant de vaisseau ministre de France à l'étranger.

La pièce d'honneur des Prussiens à l'exposition universelle était le fameux gros canon d'écus... c'était là leur grand titre de gloire... C'était là devant que se pressaient, s'entassaient et s'épanouissaient tous les Prussiens de passage à Paris. Allez voir notre canon. Il est là notre canon... Le commissaire prussien avait dit à M. Le Play : « Je ne tiens

qu'à une chose : la meilleure place de l'exposition pour notre canon ; le reste où vous voudrez ».

Quatre heures. — Toujours pas de nouvelles. Il doit y avoir quelque grande bataille autour de Metz.

Minuit. — Aucune nouvelle. Bruits confus... les Prussiens auraient demandé un armistice pour enterrer leurs morts.

17 août.

Aucune nouvelle ce matin. Cela devient effrayant. Les journaux anglais arrêtés hier à la poste. Nous avons dû éprouver quelque désastre.

Trois heures. — Rien, rien encore.

Dans cet article du *Centre gauche*, M. Baragnon[1] a raison de demander pourquoi les Murat, les Bonaparte, les Jérôme, les Patterson ne sont pas aux avant-postes, aux premiers rangs... J'ai beau chercher, je ne trouve ni sous le Premier, ni sous le Second Empire une goutte de sang versée par les Napoléon pour la France. Ils ont fait couler à larges flots le sang français, mais du leur ils ont été strictement économes.

About, décidément retrouvé, fait remarquer justement qu'empereur (imperator) signifie général vainqueur. Depuis que Napoléon n'est plus cela, il n'est plus rien.

Du reste, le roi de Prusse, le prince royal, le prince Frédéric-Charles et les cent ou cinquante ducs, ducaillons, princes et principicules qui escortent le roi de Prusse, commandent ses régiments et ses corps d'armée s'arrangent, tous, pour se mettre à l'abri des coups pendant la bataille.

Minuit. — Au Ministère de l'Intérieur, une dépêche énigmatique annonce que, dans le combat d'hier, les Prussiens ont été repoussés. Le général Bataille aurait été blessé. S'agit-il de l'engagement de Gravelotte ou d'un engagement qui aurait eu lieu hier?... Impossible de démêler la vérité. Sur le combat du 14, dépêches prussiennes bonnes pour nous, très bonnes pour nous. Le roi d'abord avait télégraphié : combat victorieux; mais dans la dépêche suivante, le mot « victorieux... »

1. Monarchiste ; membre de l'Assemblée nationale, il jouera un rôle important.

a disparu... Le roi dit que l'armée prussienne « *est rentrée dans ses anciens bivouacs* », après avoir mis ses blessés en sûreté. Le roi ajoute : « *La joie était saisissante...* » Il paraît que ce combat a été extraordinairement meurtrier pour les Prussiens. Le roi dit encore : « J'ai parlé aux généraux Steinmetz, Zostrow, Manteuffel et Gœben... *Quatre chefs de corps* ». Cela dit le nombre des troupes présentes et engagées. En somme, du 14 au 16, combats non interrompus soutenus par Bazaine contre deux armées réunies. La marche en avant des Prussiens arrêtée. Voilà le résultat certain.

18 août.

Midi. — Ce que j'écrivais hier soir se confirme pleinement. Nos troupes depuis trois jours arrêtent deux ou trois grandes armées prussiennes. Le combat de Borny (appelé d'abord par erreur Longeville), grand, très grand succès. Le lendemain, Gravelotte, affaire sanglante... à peu près égale... ni succès, ni insuccès. Et avant-hier, 16, une grosse, très grosse affaire... ou bataille... et presque une victoire. Entre Doricourt et Vionville, Gravelotte ou Mars-la-Tour étant le centre de cet immense engagement sur une ligne de cinq à six lieues... Pendant que ces deux armées prussiennes s'épuisent à essayer d'avoir raison de Bazaine, pendant que le prince royal attend le résultat de *ce combat gigantesque*, notre armée de Châlons se réorganise avec Mac-Mahon et Paris se prépare à se défendre. Du temps gagné, c'est en ce moment la France et c'est peut-être bientôt la France victorieuse... C'est le temps de réparer les fautes et les désastres du début de la campagne... On reprend confiance et courage. Quel bonheur !...

Il est certain que M. de Gramont a voulu être le Bismarck français. La principale illusion de M. de Gramont était dans le concours de l'Autriche... Oui, les Autrichiens détestent les Prussiens, mais ils n'aiment guère les Français. Je suis sûr que bien des Autrichiens, assistant à ce carnage franco-prussien, se disent : « Puissent-ils se dévorer les uns les autres jusqu'au dernier, les Français pour avoir commencé notre abaissement, les Prussiens pour l'avoir achevé. » Et puis, il y a un certain sentiment d'amour-propre satisfait chez les

Autrichiens ; ils se disent : « Voilà qui nous justifie d'avoir été battus à Sadowa ; l'armée française, l'armée française elle-même, recule devant les Prussiens. »

Je vais au couvent, rue Notre-Dame-des-Champs, voir Juliette Paradol — sœur Marie-Marcelle des Anges. J'entre dans ce quartier tranquille où Sainte-Beuve s'était réfugié parmi les couvents et les séminaires... Je sors de tout ce tohu-bohu de Paris, de tous ces pioupious de province, de tous ces francs-tireurs, de tous ces douaniers, de tous ces artilleurs de marine, de cette fièvre, de cette agitation, de ce mouvement... Tout d'un coup le silence... le repos... Cette vieille et pieuse rue Notre-Dame-des-Champs qui n'a pas l'air de se douter de ce qui se passe sur le Rhin. Je m'arrête. Voici la porte de chêne brillante, lustrée, polie... un vrai miroir à filets d'acier... Je sonne... Une grosse cloche me répond... La cloche du couvent de Vert-Vert ou des Bénédictines. Une religieuse discrète, souriante, empressée, m'introduit au parloir... Sous le soleil, le parquet étincelle comme une glace et m'aveugle... Sur les murs des tableaux de sainteté. Cinq ou six religieuses causent à voix basse çà et là dans le parloir... Par les fenêtres je vois un petit jardin rempli de géraniums, d'hortensias et d'orangers. De l'autre côté du jardin, en face du jardin, la chapelle... Les orgues jouent... Une voix de religieuse s'élève claire, sonore, chantant un motet de Palestrina... Quel calme ! Et que cela ressemble peu à *la Marseillaise*. Quelle paix profonde au milieu de toute cette guerre... Juliette arrive.

— Quelles nouvelles de là-bas ? me dit-elle.

Je lui réponds :

— Meilleures, presque bonnes.

— Ah ! quelle joie !...

— C'est nous que ces choses-là agitent et désolent, mais vous, dans votre retraite...

— Nous, me répond-elle, nous... C'est un enfer que notre maison depuis la guerre. Notre couvent est rempli de religieuses bavaroises qui, tous les matins, triomphantes, nous annoncent l'arrivée des armées allemandes. Nous répondons, nous, qui sommes bonnes françaises, et ce sont des querelles perpétuelles.

De belles choses dans la proclamation de Trochu, mais il parle trop de lui... beaucoup trop... Puis une phrase malheureuse : « *Faire justice par ses propres mains...* » Qu'est-ce que cela veut dire?

Grande inquiétude pour Duhesme... La division entière a chargé le 16... La dépêche du maréchal Bazaine indique cette charge de cavalerie comme un des événements glorieux et considérable de la journée, mais elle ajoute : « Le général Legrand tué ». C'était le divisionnaire... « Le général Montaigu disparu. » C'était le brigadier de Duhesme[1].

Voir, dans *le Figaro*, le curieux récit de l'empereur expédié par Bazaine en troisième classe de Metz vers Châlons...[2] Puis on ajoute que l'empereur a été hué par la garde mobile, que Mac-Mahon lui a dit : « *Il ne faut plus de politique ici, allez ailleurs, laissez-moi faire tranquillement ma besogne de soldat.* » *Où aller?* Paris, impossible. « Il pouvait encore aller à Boulogne, disait quelqu'un, mais il ne pouvait plus aller à Strasbourg ». Enfin, il serait allé à Reims.

Très singulier, à ce qu'il paraît, le général comte de Palikao. Grande redingote bleue boutonnée, pantalon gris, guêtres grises... Pas de voix du tout, mais, dès qu'il parle, une telle émotion, une telle attente, un tel silence qu'on ne perd pas un mot de ce qu'il murmure. Il a eu aujourd'hui deux *lapsus linguæ*. Il a dit que les Prussiens avaient demandé un armistice *pour enterrer leurs blessés...* Et d'un. Et puis que le *prince impérial* avait éprouvé un échec... au lieu *du prince royal...* et de deux. *Lapsus linguæ* à [part], le ministre de la Guerre a une façon à lui, très simple, très nette, très originale de dire ce qu'il veut dire.

19 août.

Au milieu de tout cela, les croix habituelles du 15 août. C'est inconvenant. Il ne devrait y avoir de croix que pour ceux qui sont devant l'ennemi.

Quel Dangeau nous racontera heure par heure la vie de

1. Cf. dans *l'Invasion*, de Ludovic Halévy, le chapitre intitulé *Gravelotte*. On y lira un récit de cette charge, écrit d'après des notes du capitaine Duhesme.

2. Ce récit, auquel Ludovic Halévy ajoute foi, est entièrement controuvé. L'empereur était parti dans sa calèche, suivi par ses voitures, escorté par ses gardes.

l'empereur depuis son départ de Saint-Cloud jusqu'à son retour à Châlons? Je ne demande pas un Saint-Simon, ils sont trop rares. Un Dangeau me suffit. Un Dangeau sans littérature, sans orthographe, cela m'est égal... pourvu qu'il ait tout vu, tout entendu et qu'il dise tout... Un valet de chambre ayant un petit carnet et un petit crayon dans sa poche... et soigneusement, consciencieusement, froidement, nous racontant ce voyage dramatique, ce départ glorieux, ce brusque retour de Metz à Châlons. Que de choses en peu de jours! Cet homme nous dirait tout. Le départ de Saint-Cloud... un matin par un gai soleil... entre Ville-d'Avray et Saint-Cloud... près de ce petit kiosque entouré de fleurs et de verdures... Là, tous les généraux, les chambellans, aides de camp, écuyers, toutes les dames, demoiselles d'honneur et lectrices, et le petit Conneau[1] qu'il ne faut jamais oublier... Ce pauvre petit prince impérial avec son grand sabre, ravi d'aller jouer au soldat et partant pour la guerre comme on part pour une partie de plaisir... Puis Metz, les arcs de triomphe, les cris, l'enthousiasme... Tout le monde avait une si grande et si légitime confiance dans nos soldats... Puis le grand quartier général... tous ces maréchaux allant et venant... les cent gardes, ces milliers et ces milliers d'hommes traversant la ville et allant, les malheureux, s'éparpiller sur la frontière et former une sorte de cordon sanitaire[2]. Puis la victoire de Sarrebruck... Passons... Et, enfin, Reichshoffen et Forbach... Bazaine, général en chef... et le départ de Metz... et surtout ce départ de Verdun. L'empereur buvant un verre de mauvais vin dans un gros verre du chef de gare et ensuite, le pauvre petit prince trempant son mouchoir dans ce même gros verre rempli d'eau et se débarbouillant de cette façon-là. Puis tous les deux, le père et le fils, montant dans un wagon de troisième classe. Qui nous racontera cela?

Pauvre enfant! il ne devait rien comprendre à tout cela. Ah! s'il voyait son père vaincu, mais entouré de la confiance, du respect et de la fidélité de ses généraux, s'il entendait tous les soldats s'écrier: « Nous mourrons tous pour l'empereur... »,

1. Le fils de Mme Conneau, lectrice de l'Impératrice.

2. Allusion à la formation dispersée des corps d'armée engagés sur le Rhin aux premières semaines de la guerre, qui fut la cause stratégique de leurs défaites.

ce spectacle aurait encore une certaine grandeur qui pourrait frapper cet enfant... Son éducation, dit-on, a été déplorable, toute gymnastique, toute militaire, on a voulu en faire un cavalier, un sous-lieutenant, rien de plus, mais enfin, en admettant que son précepteur ne lui ait jamais raconté que des batailles, il a dû lui dire qu'il y avait des désastres glorieux où le vaincu restait grand, admiré, écouté, obéi... Mais que peut-il penser, cet enfant, quand il voit que son malheureux père est obligé de se sauver devant le canon? « On va se battre, dit Bazaine, nos communications avec Paris peuvent être coupées, allez vous-en, sire, allez vous-en, laissez-nous essayer de sauver le pays, ne vous montrez pas, ne nous embarrassez pas... » Et, au moment où le combat commence, on les emballe, le père et le fils, dans une voiture de troisième classe et on leur dit : « Au revoir ou adieu, portez-vous bien, nous, nous allons nous faire tuer pour la France... » Il ne doit pas comprendre, ce malheureux enfant.

Un détail à noter[1] : c'est un quart d'heure après le départ de l'empereur, l'officier de la couronne qui arrive, habit galonné, couvert d'or, qui demande un train de quinze voitures pour les berlines, calèches, chevaux, aides de camp, officiers d'ordonnance, chambellans, écuyers, valets de chambre, cuisiniers, etc... de l'empereur... et *une voiture de première pour lui*. L'empereur a accepté sans mot dire la voiture de troisième classe. Mais l'officier de la couronne n'a pas l'humeur accommodante. Il crie, tempête et jure qu'il ne montera pas dans un fourgon... Il est bien obligé d'y monter cependant.

On dit qu'on va raser le bois de Boulogne.

Les dépêches prussiennes assurent que Bazaine est coupé... Peut-être s'est-il laissé couper volontairement?[2] Peut-être n'était-il pas véritable, ce plan de campagne, annoncé hautement depuis huit jours, de se replier sur Verdun? Si on avait voulu faire cela, l'aurait-on ainsi crié sur les toits? On parle d'un combat à Vitry-le-François... C'est le corps de Failly

1. Les dix lignes qui suivent n'ont d'autre base que le récit, dénué de fondement, signalé plus haut.

2. Ce soupçon était fondé. Le procès de Bazaine à Versailles, en octobre 1873, porta pour une grande part sur cette accusation : par calcul ou par crainte, Bazaine se serait accroché aux remparts de Metz.

qui serait engagé là. L'empereur renvoyé de Châlons par Mac-Mahon serait malade, couché à Reims.

L'Europe assiste avec joie à ce carnage. Le *Times* est particulièrement cruel. Il discute à l'infini avec un calme impertubable... « Il faut attendre, dit-il, il n'y a pas encore eu assez de morts, ni de blessés... Ils peuvent encore se battre, je vous assure... D'ailleurs, cela est extrêmement intéressant, ce combat des deux premières armées de l'Europe... « Tel, le juge d'un combat de boxeurs.» Faut-il arrêter le combat? Tom est bien fatigué. Bob ne peut plus remuer bras, jambes. Oh! dans un quart d'heure, ils pourront très bien recommencer. Cependant, regardez, celui-ci a perdu bien du sang par le nez et les oreilles, celui-là a trois côtes enfoncées. Parfaitement, mais ils ne sont pas encore par terre... Ils peuvent se tenir sur leurs jambes. Allons, mes amis, allons, il faut un résultat définitif... il y a des paris engagés... » Voilà l'Angleterre.

20 août.

On lit dans *le Gaulois*, devant un enfant, le récit de la bataille de Gravelotte : un régiment français surpris pendant son déjeuner. « Mais pourquoi, dit l'enfant (il a sept ans), quand la bataille commence, les Prussiens sont-ils toujours bien cachés dans les bois et nous les Français toujours à faire la soupe? » Toute la guerre que nous faisons est là.

La France a trois ennemis : *les Prussiens*, il faut espérer que nous allons les mettre dehors; *l'empire*, il faut espérer qu'il n'en sera plus question après la guerre; *le suffrage universel*, cet ennemi-là sera le plus durable des trois.

Très bonne, très sage, très habile conduite de Gambetta[1].

Et le suffrage universel serait capable de nous ramener l'empereur si on le consulte après la guerre. Il y a des départements qui sont dans la joie et qui trouvent, dit-on, que les affaires n'ont jamais mieux marché. On me cite la Dordogne. Les bœufs baissaient, ils remontent depuis la guerre...

1. Gambetta, pendant cette période, montra sa meilleure qualité, qui était un patriotisme sincère. Il n'essaya pas de rendre profitable à son parti la crise nationale. Sa pensée unique fut de mettre au service de la défense nationale toute la force de l'opinion républicaine.

Tout est là pour le paysan. Ils ont, l'autre jour, de ce côté-là, brûlé un malheureux M. de Moneis qui ne voulait pas crier : « Vive l'empereur ! »[1].

Midi. — Pas de nouvelles, on dit que nous avons enfin à Châlons quelque chose qui ressemble à une armée.

L'Indépendance Belge n'entre plus à Paris. Elle publie tous les matins la note suivante : « *L'Indépendance Belge* ne peut plus entrer à Paris. C'est la seule analogie qu'elle ait avec l'empereur ».

Minuit. — Nous sommes allés avec Meilhac au camp de Saint-Maur, campement d'artillerie entre le château et le polygone. La garde mobile est à Saint-Maur, devant le fort de Gravelle. Beau temps. Coup d'œil charmant. Très gai... Les artilleurs surtout... Un ordre, un mouvement... Les chevaux aux piquets en deux lignes se faisant face nez à nez... Colliers les uns contre les autres... Séparés par une seule botte de foin longue d'une centaine de mètres vers laquelle toutes les encolures sont inclinées. Les hommes allant et venant, faisant la soupe, apportant du foin et de l'avoine, exercices de recrues... Les forges allumées... Moins animé, le camp de la garde mobile. Ce sont les bataillons parisiens qui, le matin, sont arrivés de Châlons. Les trois quarts ont tout de suite filé sur Paris. Ils sont trop près de chez eux, disent les officiers, jamais ici nous ne pourrons les tenir. Rencontré Borot, chef du 8e bataillon. La scène de l'empereur hué à Châlons par la garde mobile et renvoyé à Reims par Mac-Mahon est inventée. La garde mobile n'a pas vu l'empereur et Mac-Mahon s'est résigné à le garder. Travaux sérieux de défense sur la route de Vincennes à la hauteur des fortifications.

Le soir, grande inquiétude... Il y a eu un combat le 18 à Jaumont. Des deux côtés on s'attribue la victoire. Cette armée de Bazaine finira par être écrasée. Le bruit court de plus en plus qu'elle est cernée, à bout de vivres, à bout de munitions. Enfin il paraît qu'il y a vraiment une grosse armée à Châlons.

Quel bonheur ! Duhesme, sorti sain et sauf de la charge

1. Ce barbare épisode inspirera à J. J. Tharaud, trente ans plus tard, leur beau conte, *Les Hobereaux*.

de la division Legrand. Pas de nouvelles directes de lui, mais une lettre de son colonel qui dit : « Duhesme n'a pas perdu un cheveu de la tête ». Madame Duhesme m'a récité ce soir cette lettre et d'après mes souvenirs, je vais essayer de la reconstruire. Elle est du colonel Conelet, colonel de Duhesme, 2e hussards. Il écrit à sa femme :

« Nous avons eu une grande bataille, un grand succès... Il était cinq heures... Il y avait seize heures que nous étions à cheval. L'artillerie et l'infanterie commençaient à manquer de munitions. L'infanterie avait été admirable. Elle n'a pas reculé d'un pouce... pas d'un pouce... pendant toute la journée... La division a chargé. J'ai donné le signal : « En avant !... » Et tous ces braves gens se sont précipités à ma suite en criant : « Au colonel ! Au colonel ! Mort aux Prussiens ! Mort au dragon hanovrien ! » Nous sommes entrés dans les régiments prussiens, dans l'infanterie, dans la cavalerie. Quel moment ! Sabrant, tirant des coups de revolver, nos chevaux blessés, tombant, roulant, se relevant... Nos soldats piquaient, piquaient et nous, les officiers, de nos revolvers nous faisions de petites mitrailleuses. Enfin les hommes ont été admirables. Mon pauvre cheval avait reçu une balle dans le ventre, son sang coulait à flots, cependant il m'a porté à l'ennemi, il s'est tenu solidement dans la bagarre et il m'a ramené après l'action. Ce que c'est que d'avoir un bon et brave cheval... »

Suit la liste des tués, blessés et disparus... Vingt-et-un officiers sur quarante !

21 août.

On ne comprend plus rien à ce qui se passe autour de Metz. Mais une chose est certaine, incontestable... Voilà cinq jours que l'armée de Bazaine livre aux armées prussiennes des combats héroïques. Bazaine arrête les Prussiens, il arrête le prince Frédéric-Charles, il arrête le général Stenmetz. Le roi de sa personne a dû se porter sous Metz... Le prince royal, dit-on, marche de ce côté-là. Cela permet à l'armée de Châlons de se compléter, à l'armée de Paris de se former, à nos forts d'acheter des armes, à la population

parisienne de se remonter et de se préparer à se défendre, car il faut se défendre. Il le faut. Il le faut.

Minuit. — On est toujours sans nouvelles de Bazaine. Ses communications avec Paris doivent être coupées... Il paraît probable que le prince royal s'est à son tour jeté sur Bazaine... et que le roi Guillaume, le prince Frédéric-Charles, le sieur Steinmetz et l'illustre Fritz se sont réunis pour essayer de venir à bout de cet invincible vaincu. Bazaine va-t-il être écrasé?... On dit qu'il manque de vivres et de munitions. Mac-Mahon serait parti pour Châlons avec cent mille hommes, laissant derrière lui Failly et soixante-quinze mille hommes. Mac-Mahon irait droit à Bazaine, on dit encore que les Prussiens arrivent non plus par Châlons et la vallée de la Marne, mais par Troyes et la vallée de l'Aube. En somme on ne sait rien... Et cela se passe cependant bien près, bien près de nous.

22 août.

Mac-Mahon a quitté Châlons et marche avec une grande armée sur Metz... Cela paraît évident. C'est le nouveau plan. Prendre l'offensive... Les Prussiens, dit-on, sont épuisés par leurs victoires... Cependant Bazaine serait cerné par eux et bloqué dans Metz.

Très éloquent article de Louis Veuillot sur le Prussien Voltaire.

Viénot l'autre jour disait à Meilhac un mot terrible : « Vous savez mon opinion sur cette guerre, je l'ai toujours condamnée, et cependant une guerre quelconque était nécessaire ; l'armée s'ennuyait et était mécontente. »

Meilleures nouvelles à partir de quatre heures. On aurait des nouvelles de Bazaine du 19, après le combat du 18 — le dernier — l'affaire de Jaumont, et Bazaine écrivait : « Ma position est bonne, j'ai des vivres, des munitions, je puis me suffire. »

Cependant il paraît certain qu'on lui envoie Mac-Mahon. L'empereur, décidément renvoyé de l'armée de Bazaine, s'est raccroché à l'armée de Mac-Mahon.

LUDOVIC HALÉVY

(A suivre.)

LE GÉNÉRAL GAMELIN

Après seize années passées en Extrême-Orient, en Afrique, à Madagascar, Joffre, parti capitaine, était rentré en France, à quarante-neuf ans, général de brigade. Les preuves que, dans des moments souvent difficiles, parfois tragiques, il avait fournies non seulement de ses talents d'organisateur mais aussi de son esprit de décision et de la vigueur de son commandement justifiaient cet exceptionnel avancement. A l'école des Archinard et des Gallieni, le « sapeur », par tempérament homme de méthode et de sens pratique, avait pris le goût des initiatives et des responsabilités qui en découlent. La direction du génie au Ministère de la Guerre, à laquelle il avait été appelé à son retour dans la Métropole, était la récompense attendue de ses mérites, mais elle ne devait être qu'une étape bientôt franchie de sa carrière. Ainsi pensait Gallieni qui, au départ de Joffre, dans un ordre du jour daté de Diégo-Suarez, l'avait signalé comme « capable d'exercer dans l'intérêt du pays les plus hauts exploits ». Sa nomination au commandement de la 6e division d'infanterie à Paris marquait cette ascension vers les sommets.

Joffre, nous l'avons dit, était « sapeur » ; d'autre part le choix qu'il avait fait de servir au loin l'avait écarté de la voie des concours. Il n'était donc pas breveté. Certes l'expérience acquise tant à Bao-Dinh et à Makao qu'à Tombouctou pouvait suppléer à l'enseignement fourni par l'École de Guerre ; cependant le nouveau divisionnaire, ayant à commander

à des fantassins, voulut se constituer pour l'assister un état-major d'élite. Mis au courant du désir de Joffre dont il avait été le collaborateur à Madagascar et qui avait foi dans son jugement, le colonel Pellé lui désigna le capitaine Gamelin. Joffre le réclama sans délai. « Le mariage était fait. » Désormais, dans la paix, dans la préparation de la guerre et dans la guerre, Joffre n'aura pas de « second » plus dévoué, de confident plus discret, de conseiller plus franc et plus sûr. Mais ce restera l'honneur de Gamelin d'avoir su gagner et conserver à travers mille vicissitudes la confiance et l'affection de Joffre. Le futur généralissime des armées françaises s'y connaissait en hommes.

Notre but, en retraçant aujourd'hui la prestigieuse carrière du général Gamelin, est de montrer que Joffre ne s'était pas trompé, qu'il avait bien « jugé » celui qui devait un jour exercer, comme lui, le commandement suprême.

◆

S'il est vrai que « nos actes nous suivent » il l'est aussi que l'apport familial a sa très large part dans nos comportements. Par là le mérite est moins grand de se bien conduire quand une longue tradition de vertus nous enchaîne, mais cette tradition rend nos devoirs plus impérieux encore. Gamelin n'aura pas seulement conservé mais accru l'héritage d'honneur pieusement recueilli.

Écoutez-le parler des siens. Dans un discours prononcé le 3 juillet 1938 à Phalsbourg sur la place de l'Église, devant le monument du maréchal Mouton, comte de Lobau, à l'occasion des cérémonies du centenaire de sa mort, Gamelin disait : « *J'entends toujours un récit qui berçait mon enfance : il s'agissait de mon arrière-grand-père qui finit ici sa carrière comme commandant de place, dort dans le cimetière voisin et dont la maison, où naquit d'ailleurs ma mère, est encore debout sur l'une des faces de cette place. Le souvenir des miens le représentait conduisant à la diligence ses cinq fils que la nécessité de leurs études contraignait à s'éloigner du pays natal ; deux devinrent polytechniciens et trois saint-cyriens.* »

A Metz, le 17 janvier 1937, présidant une séance du « Sou-

venir français », il déclarait : « *Famille, patrie, c'est bien là ce qui m'attire toujours et me retient à Metz, comme à Strasbourg et à Nancy. Ma mère, qui était née à Phalsbourg et appartenait à une vieille lignée de Lorraine et d'Alsace, fut en partie élevée dans votre cité. Mon beau-frère, qui fut longtemps l'un des membres actifs de votre association, y était né et était fils d'une Messine.* »

Au cours d'une cérémonie, le 1er décembre 1936 dans la région du Nord, il confiait à ceux qui l'écoutaient : « *Si les hasards de la carrière militaire qui était aussi celle de mon père m'ont effectivement fait naître à Paris, je n'ai jamais oublié que toute ma famille paternelle — si loin que je la connaisse — était de la Flandre française, en bordure du pays où l'on parle flamand.* » Et encore : « *Si mon père qui fut des vôtres jusqu'à sa mort, en 1921, était toujours resté pieusement et profondément fidèle à son coin de terre, et si, une fois au cadre de réserve, il était demeuré à Paris, il ne manquait point de retourner plusieurs fois par an au pays natal auprès des siens.* »

Ce n'est point par vanité que le général Gamelin tenait à rappeler ainsi ses origines. Il n'est pas en effet de chef qui cherche autant que lui à ne juger les hommes que par ce qu'ils sont et par ce qu'ils « rendent », mais serait-ce manquer de modestie que d'évoquer ses morts, et témoigner par là que si l'on a pu faire quelque bien c'est d'abord en s'instruisant de leur exemple ?

Petit-fils par sa mère de l'intendant général Uhrich, petit-neveu du général Uhrich, dernier gouverneur de Strasbourg avant 1871, cousin par un de ses arrière-grands-pères du côté maternel du père de Foucault, fils d'un contrôleur général de l'armée qu'une grave blessure reçue à Solferino obligea de quitter la troupe, le général Gamelin doit à sa double ascendance les traits principaux de son caractère. Nulle part, autant que dans nos marches de l'Est et dans nos provinces du Nord, les esprits ne sont portés au recueillement. Issu de ces terres frontières, si Gamelin est dominé par la froide raison, calme dans son maintien et réservé dans ses paroles, à l'heure de la décision il se révèlera toujours énergique et entreprenant.

Né à Paris, le 20 septembre 1872, dans une maison du boule-

vard Saint-Germain située face au Ministère de la Guerre, le jeune Gamelin fit la part la plus importante de ses études au collège Stanislas où il eut comme professeur René Doumic et Monseigneur Baudrillart. Il dut à ses remarquables qualités de travail, d'intelligence et d'exposition d'arriver à être progressivement « en tête du peloton de tête ». Il prépare Saint-Cyr où il entre à dix-neuf ans. Il en sort premier de sa promotion en 1893, est nommé sous-lieutenant au 3e régiment de tirailleurs algériens, puis lieutenant en 1895. Affecté au service géographique de l'armée il travaille aux levés des cartes de l'Algérie et de la Tunisie, et il y sert trois ans. En 1899, il est reçu à l'École supérieure de Guerre où le lieutenant-colonel Foch enseigne la tactique générale. Il sort de l'école avec la mention *très bien*, ce qui lui vaut d'être aussitôt nommé capitaine. Il est affecté à l'état-major du XVe corps d'armée que commande le général Metzinger. Il a vingt-neuf ans. En 1904, il commande une compagnie du 15e bataillon de chasseurs à pied, dans les Vosges, quand il reçoit dans les conditions que nous savons déjà l'appel de Joffre...

Devant ce bref exposé des débuts militaires du capitaine Gamelin, comment s'étonner du choix que fait de lui le commandant de la 6e division d'infanterie pour l'attacher à sa personne? Déjà le « bagage » de Gamelin est de qualité. Les concours l'ont classé au premier rang, l'Afrique a élargi ses horizons, les travaux d'état-major l'ont familiarisé avec l'étude des problèmes de tactique et de stratégie, son service dans la troupe a donné le champ libre à son goût de l'action et des responsabilités. Les notes de ses supérieurs font déjà prévoir son destin.

Le titre d' « officier d'ordonnance », qui n'avait pas d'ailleurs à cette époque le même sens qu'aujourd'hui, ne suffit pas à définir le rôle que Gamelin jouera aux côtés de son chef; cependant l'intimité dans laquelle il va vivre avec lui rendra plus fructueuse encore sa collaboration d'état-major. Cette collaboration se poursuivra toujours aussi étroite, mais chaque fois plus étendue à mesure que Joffre franchissant les degrés de la hiérarchie sera nommé, en 1908, au commandement du IIe corps d'armée, puis, en 1909, membre du Conseil supérieur de la Guerre, directeur de l'arrière, enfin, en juillet 1911,

chef d'état-major général et vice-président de ce Conseil. Le capitaine Gamelin devient alors son chef de cabinet, mais l'obligation pour passer au grade supérieur d'effectuer un temps de troupe, l'enlève pendant deux ans au généralissime. Nommé chef de bataillon, il reçoit en octobre de la même année le commandement du 11e bataillon de chasseurs alpins. En 1913, il est appelé au 3e bureau de l'état-major de l'armée mais est aussitôt détaché auprès du général Joffre.

◆

A la déclaration de guerre, Joffre commandant en chef des armées françaises part au front avec Gamelin qu'il a pris pour chef de son cabinet militaire, tout en le maintenant au bureau des opérations du grand quartier général. Le généralissime ne peut se passer de la constante présence de ce collaborateur hors de pair. Au surplus Joffre n'est pas le taciturne pour le jeune officier dont il n'est pas exagéré de dire que tant d'années de travail en commun ont fait, malgré l'extrême écart des grades, son ami. Sous la rude écorce du Catalan bat un cœur sensible et, si le chef suprême, à juste droit, exige en public de ses subordonnés les signes de la soumission la plus complète, du moins dans le privé accepte-t-il la discussion et consent-il lui-même à s'épancher. Gamelin plus qu'aucun autre a l'audience du général en chef dont il partage les repas avec le major général et les aides-majors généraux, les capitaines de Galbert et Muller, officiers d'ordonnance.

Les études faites par Gamelin pour l'établissement du plan avant 1914 révèlent avec netteté que rien ne lui avait échappé des menaces pouvant venir par la Belgique et le Nord de la France. Dès lors, il n'est pas interdit de penser que grande fut sa part dans les graves décisions du début de la guerre. Au reste, Joffre lui-même est là pour nous le confirmer. Il n'est que de consulter ses *Mémoires*.

Au soir de la longue et sombre journée du 25 août, alors qu'il fallait, sans perdre une heure, préparer la manœuvre qui pût arrêter le mouvement ennemi inquiétant notre gauche et pointant en direction de la vallée de l'Oise vers Paris, deux conceptions s'affrontaient, celle de Berthelot qui prônait une

offensive sur l'aile intérieure de la droite allemande opposée aux Anglais, et celle du bureau des opérations — ayant pour porte-parole Gamelin — qui réclamait la constitution sur l'aile extérieure allemande d'une masse susceptible d'envelopper à son tour cette aile marchante. Après avoir pesé les avantages et les chances de succès de ces deux solutions, Joffre se décida pour la seconde et c'est Gamelin qui rédigea le brouillon de l'Instruction générale n° 2, germe de la victoire de la Marne.

Le 28 août, il accompagne le généralissime dans sa visite à Lanrezac et rédige l'ordre d'attaque d'où est sortie la victoire de Guise.

Le 4 septembre au matin, à la réunion des officiers du 3e bureau, Gamelin signale à ses camarades, sur la carte au 1/200 000e résumant les emplacements des armées françaises, la situation favorable de ces dernières *coiffant* les troupes allemandes : « *Il faut, conclut-il, en profiter immédiatement, abandonner le rétablissement sur la Seine et attaquer dès demain.* » Il expose son opinion à Joffre entré dans la pièce. La conception de la bataille qui sera plus tard appelée : « Bataille de la Marne » prend corps progressivement et trouve sa forme définitive dans l'Instruction n° 6 donnée le 4 septembre au soir et qu'une fois encore Gamelin aura à rédiger... De même, durant « la course à la mer », du 30 septembre au 24 octobre, son action personnelle, anonyme autant qu'effective, apportera au haut-commandement l'aide la plus efficace.

Promu en novembre lieutenant-colonel, Gamelin devient en 1915 chef du bureau des opérations, il le restera jusqu'au 3 février 1916. D'heureuses mesures prises sur son initiative marqueront son passage dans cet emploi de premier plan. A la notion de la place forte, il obtiendra que soit substituée celle de la région fortifiée, cette dernière étant un des môles principaux de résistance de la ligne de bataille. Au lendemain de la bataille de Champagne et sur sa proposition Joffre décidera la mise en réserve de la moitié de l'armée française, soit quarante-sept divisions. Ces divisions y étaient encore au départ de Gamelin du grand quartier général. On fut bien heureux de les trouver aux heures décisives de Verdun et pour entreprendre et nourrir la bataille de la Somme.

◆

Joffre ne se rendit pas sans résistance à la demande de Gamelin de servir au front ; il le « bouda » pendant huit jours, mais il le nomma colonel et lui donna le commandement de la 3e puis de la 2e brigade de chasseurs. D'Alsace où après de longs mois de combats sur le Linge, cette valeureuse unité avait été mise au repos, Gamelin la conduira dans la Somme à l'assaut de Maurepas, de Curlu et de Cléry-sur-Somme. Deux citations, la première du 30 août 1916 à l'ordre de la 47e division, la seconde à l'ordre de la VIe armée datée du 13 novembre attesteront qu'à la tête de sa brigade dont il a fait « *un superbe instrument de combat* » Gamelin a montré « *les qualités les plus hautes de méthode et de coup d'œil dans l'organisation des secteurs qu'il a occupés* » et de « *commandement dans des actions victorieuses qui lui ont permis au cours de l'offensive d'ensemble d'enlever, au prix de pertes minimes, toute la ligne de tranchées ennemies, objectif de son unité* ».

Gamelin venait d'être affecté comme adjoint à son divisionnaire, le général de Pouydraguin, quand son nom fut mis en avant pour prendre le commandement de la 168e division entièrement à constituer avec les éléments disponibles de la fameuse division de fer. Il recevait, le 10 décembre 1916, à quarante-quatre ans, les étoiles de brigadier. Mais le 19, sans avoir eu le temps de rejoindre sa division, il était appelé aux fonctions de chef d'état-major du général en chef. Ces fonctions, il n'aura pas à les remplir. On sait, en effet, dans quelles conditions Joffre fut retiré du front. L'ayant privé de tout commandement effectif, le Gouvernement, en revanche, éleva le vainqueur de la Marne à la dignité de maréchal de France.

◆

Avec Nivelle, qui succédait à Joffre, un nouveau plan d'offensive générale fut mis sur pied et sa réalisation confiée au groupe des armées de réserve, placé sous les ordres du général Micheler. Gamelin en sera le chef d'état-major.

La témérité de ce plan et l'intrusion de la politique dans l'action militaire qu'elle paralysa, contribuèrent, malgré la vaillance des exécutants, à limiter les succès escomptés. Nivelle est remplacé par Pétain. Le 7 mai 1917, Gamelin prend le commandement de la 9e division qui, en Argonne, puis à Verdun, enfin sur l'Aisne le mois précédent, s'était particulièrement distinguée. Il le conservera jusqu'à la fin des hostilités. A la tête de ses bataillons il prendra la part la plus effective aux opérations qui, de fin mars au 11 novembre 1918, assureront la libération du territoire et la victoire finale. Au cours d'une série d'actions présentant des situations variées, caractéristiques chacune dans son genre, il donnera pleinement sa mesure. Souplesse de commandement, netteté de vues, esprit de décision, courage personnel, moral que rien n'affecte, emprise sur les hommes, tout cet ensemble de dons exceptionnels le consacreront un très grand chef.

Le 21 mars, le front de l'armée Gough est rompu et la liaison coupée entre Britanniques et Français. Le Ve corps (général Pellé) est appelé à endiguer le flot qui déferle sur des troupes en complète retraite. La 9e division arrive la première au nord de Noyon. A vingt-deux heures, le 22 mars, muni de quelques indications du général Pellé, le général Gamelin rédige l'ordre d'entrée de la division dans la bataille. Du 23 au 26 mars, elle va se trouver, avec des moyens réduits, engagée sur un front qui s'étend progressivement de dix à dix-huit kilomètres, sans organisations défensives préparées à l'avance et en face d'un ennemi très supérieur en nombre (six divisions allemandes). Néanmoins, nos régiments tiennent tête victorieusement et conservent intégralement leurs positions. Malheureusement, l'ennemi réussit à s'infiltrer dans la région à droite du secteur, à gauche à rompre le front tenu par des éléments nouveaux encore dilués qui viennent d'arriver. Ainsi, les troupes de la 9e division risquent, par suite de cette progression ennemie, d'être prises dans un étau : une décision s'impose. Le général Gamelin se trouve en présence de deux solutions ; celle de la prudence : ordre de retraite immédiat qui sauvera la division, mais seulement partiellement, car les pertes seront lourdes au moment du décrochage ; et celle de l'audace : ordre de résistance à outrance jusqu'à la nuit

avec contre-attaque vers les flancs. Si elle réussit, la division sera sauvée intégralement car le décrochage de nuit sera facile, mais si elle échoue, c'est l'écrasement total. Le général n'hésite pas, il choisit la seconde solution, maintient son P.C. à proximité de la première ligne et invite flegmatiquement les généraux anglais à y dîner. Il sera l'un des derniers, à la tombée de la nuit, à abandonner le terrain sur lequel sa division s'était si vaillamment comportée.

Le général Gamelin reçoit alors le commandement d'un groupe de divisions comprenant la sienne (9e), la 35e, des éléments de la 10e et de la 53e, sept escadrons de cavalerie et momentanément une division de cavalerie britannique. Ces forces, engagées sur un front bien proportionné, peuvent accepter la bataille et ne reculent plus ; elles font échouer, le 29, une puissante attaque allemande. L'admirable citation suivante à l'ordre de l'armée viendra consacrer peu après le rôle capital joué par Gamelin : « *Jeté dans la bataille dans les conditions les plus difficiles, vis-à-vis d'un adversaire très supérieur en nombre, a manœuvré habilement et disputé pied à pied le terrain pendant trois journées de combats acharnés ; puis, ayant reçu des renforts, a repoussé pendant quatre jours de violentes attaques, maintenant intégralement toutes ses positions et contribuant, pour une large part, à interdire à l'ennemi la route de Compiègne.* »

A partir du 31 mars, après avoir ainsi barré aux Allemands la route de Paris, la division du général est relevée pour être transportée en Alsace. Le monument élevé à Crisoles, au lieu-dit « le Chemin Creux », perpétue le souvenir de la ténacité de cette unité.

En Alsace, le général Gamelin assure l'instruction de la 32e division américaine et reçoit en même temps trois bataillons sénégalais dont l'amalgame, matériel et moral, avec les autres troupes de la 9e division d'infanterie sera absolument complet.

La 9e division d'infanterie quitte la région de Haute-Alsace fin juin ; d'abord dirigée sur la Somme, puis ramenée en Champagne, elle est, dans la nuit du 16 au 17 juillet, remise à la disposition du Ve corps (Pellé) à Cumières pour résister à l'offensive allemande de la Montagne de Reims sur la Ve armée

française et contre-attaquer le 18. Le général Gamelin réussit, le 18, une avance de mille huit cents mètres, malgré la densité relativement faible des feux de son artillerie disponible, mais, grâce à une importante base de feux de mitrailleuses et d'engins d'infanterie, il transforme une situation défensive en situation offensive et reprend l'ascendant sur l'ennemi. De fait, le 27 juillet, l'ennemi cédait devant la division. Comme à Noyon, le général Gamelin avait eu devant lui les éléments de six divisions allemandes.

A partir du 29 août et jusqu'au 11 novembre, le général Gamelin mènera sa division sans arrêt de la Montagne de Reims aux abords de la Meuse, refoulant sans cesse l'ennemi. L'opération la plus importante sera le passage de la Vesle le 30 septembre. Remarquablement préparée, avec un appui des plus complets et des plus « finis » de l'artillerie et des mitrailleuses, elle réussira grâce à une manœuvre audacieuse et aux prix de pertes excessivement minimes. Commencée à 5 h. 30, à 7 heures elle était achevée ; la division avait progressé le soir de plus de cinq kilomètres, s'emparant de nombreux prisonniers et d'un important matériel.

Au lendemain de ce succès, la 9e division entreprendra la poursuite de l'ennemi et poussera jusqu'à Château-Regnault sur la Meuse où elle arrivera le jour de l'armistice.

◆

La guerre est achevée. La victoire en couronnant nos drapeaux a rendu le prestige de nos armes inégalable dans le monde. Des missions militaires françaises sont réclamées par plusieurs États. Le général Gamelin est désigné pour diriger celle que, dès 1919, demande le Brésil. « L'affaire est délicate et exige du doigté, écrit à ce sujet le colonel Grasset. L'influence de l'Allemagne est restée grande dans ce pays, où la propagande allemande est toujours très active. Ici, la haute culture du général, la souplesse de son intelligence, la force de son bon sens et son remarquable liant, en même temps que le puissant intérêt de son enseignement simple et direct, basé sur sa haute expérience de la guerre, revue et vue à tous les échelons de la hiérarchie et dans tous les milieux, font mer-

veille. On ne comprenait que la méthode allemande, rigide et forte, visant à obtenir l'obéissance passive ; lui, il montre ce qu'on obtient des hommes par la persuasion et la douceur :

« A certains échelons, a-t-il coutume de dire, il ne faut même pas commander, il faut persuader. »

L'influence de notre mission et celle de son chef débordant largement le Brésil se font sentir dans toute l'Amérique du Sud...

◆

Revenu en France en 1925, Gamelin est, le 2 septembre de la même année, envoyé en Syrie comme adjoint au haut-commissaire commandant en chef, avec le titre de commandant des troupes. Il exerce ses fonctions auprès du général Sarrail, puis auprès du général Duport, chargé, le 5 novembre, d'assurer par intérim la direction du haut-commissariat. Au départ du général Duport, dans les premiers jours de décembre, le général Gamelin reçoit le commandement supérieur des troupes du Levant qu'il conserve pendant trois années aux côtés des hauts-commissaires civils, M. de Jouvenel, puis, après un intérim de M. de Reffye, M. Ponsot.

Or, en cette fin d'année 1925, la situation, tout à la fois politique et militaire, est critique. L'effervescence druse, latente depuis le printemps, s'est transformée en révolte au cours du mois de juillet. Le 21, en effet, une de nos colonnes, partie à la recherche d'aviateurs, est attaquée au sud de Soueïda par Soltan el Attrache, qui commence le soir même le blocus de la garnison et des autorités de la capitale du Djebel. Quelques jours plus tard, une colonne de secours, commandée par le général Michaud, est dirigée sur Soueïda, qu'elle a mission de débloquer ; elle subit des pertes sévères et est contrainte de se replier. Dès lors, les insurgés druses s'efforcent d'élargir leur champ d'action. Ils remontent vers le nord, se répandant dans la campagne sud de Damas et, considérablement renforcés, ils parviennent dans la banlieue immédiate de la capitale syrienne.

Dès son arrivée, le général Gamelin est chargé de la tâche, alors devenue difficile, de dégager Soueïda ; les opérations,

amorcées le 14, engagées à fond le 23, se traduisent, dès le 24, par un succès complet ; notre garnison et nos représentants sont délivrés.

Mais, avec une rapidité inouïe, des troubles éclatent le 4 octobre à Hama, et les 10, 11 et 12, à Damas même. L'insurrection à peine mâtée dans la ville et les faubourgs de Damas, c'est simultanément dans le massif de l'Hermon, aux limites de la Syrie et du Liban, dans la région de Nebek, à soixante kilomètres au nord de Damas, en pleine Syrie, qu'il faut préserver les éléments, demeurés paisibles, de l'action dévastatrice des bandes.

Avec des effectifs réduits, mais dont l'instruction militaire a été l'objet de tous ses soins, le général Gamelin va conduire sur tous les points troublés la lutte de l'ordre contre le désordre. Le colonel Vergne, qui sera mortellement blessé le 9 mars, mène toute une série de combats heureux autour de Damas, de même le colonel Clément-Grandcourt dans l'Hermon et le général Marty dans la région de Nebek.

Disposant de renforts venus de France et du Maroc, Gamelin entame, aux premiers beaux jours de 1926, des opérations définitives. Le 25 avril, les Druses sont complètement battus dans une opération combinée par les forces du général Andréa et du colonel Pichot-Duclos, qui reprennent Soueïda puis poursuivent victorieusement leurs opérations dans le Djebel Druse.

Cependant l'agitation continuant de se manifester à Nebek, dans l'anti-Liban et aux environs de Tripoli, le général Gamelin décide d'agir au nord de Damas et confie cette tâche au général Billotte. Nebek, l'anti-Liban et Tripoli sont totalement pacifiés à la fin de juin.

Reste la Ghouta, l'oasis de Damas, d'où le Comité directeur de l'insurrection avec « tribunal révolutionnaire » fait peser sur Damas une continuelle menace. En juillet, le général Gamelin donne l'ordre d'encercler l'oasis, puis de refouler les rebelles sur Damas, organisée défensivement ; le 19, le général Vallier commence l'opération qui, le 25, est terminée. L'insurrection est finie, nos troupes ne procéderont plus désormais qu'à des tournées de police contre des débris de bandes.

L'ordre, pendant les années 1927 et 1928, n'est plus troublé.

Lorsqu'en fin de 1928, le général Gamelin quitte le Levant, son œuvre de rétablissement de la sécurité, puis d'organisation de cette sécurité, y est absolument achevée.

Ainsi se trouvait justifié le motif accompagnant son élévation à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur et qui portait : « *A rendu les plus éminents services à la cause française en Syrie.* »

◆

Ces services, Gamelin va pouvoir longtemps encore les rendre au pays. Il n'a que cinquante-cinq ans et paraît étonnament jeune. Au surplus, il l'est toujours. Les durs labeurs de la guerre et ceux des opérations sur les théâtres extérieurs ne l'ont, en aucune manière, atteint. Et c'est allègrement qu'en pleine forme physique et l'esprit enrichi d'une expérience incomparable, il franchira les suprêmes degrés de la hiérarchie. En 1929, il commande à Nancy le XXe corps. En janvier 1930, il est premier sous-chef de l'état-major de l'armée. En février 1931, chef d'état-major général et membre du Conseil supérieur de la Guerre dont il prend, au départ de Weygand, en janvier 1935, la vice-présidence tout en conservant, comme ce fut le cas pour Joffre en 1911, les fonctions de chef d'état-major général. A ces fonctions viendront s'ajouter, le 22 janvier 1938, celles, nouvellement créées, de chef d'état-major général de la Défense nationale. Entre temps, Gamelin avait été fait, le 14 juillet 1932, grand-croix de la Légion d'honneur et, le 31 décembre 1935, la médaille militaire, distinction la plus haute qui puisse être conférée à un officier général français, lui était remise.

◆

La diversité des emplois qui caractérise sa carrière — collaboration constante avec Joffre, troupe, état-major, grands commandements, missions — suffit à expliquer comment le général Gamelin s'est trouvé progressivement, et pour ainsi dire naturellement, porté à la suprême charge qu'il détient aujourd'hui.

Charge lourde d'honneurs, mais aussi de responsabilités,

puisque aux mains de celui qui l'assume est confié le sort de la France dans un conflit. Connaissant non seulement tous les rouages de notre instrument militaire, mais encore ses aptitudes et ses lacunes, Gamelin n'a eu d'autres préoccupations, d'abord aux côtés du général Weygand, puis au 4 *bis* avec, auprès de lui, le général Georges, major général désigné, que de perfectionner cet instrument en développant les unes et en comblant les autres. Le temps qu'il n'emploie pas à l'étude des plans d'opérations terrestres en vue de la guerre, il le consacre à l'inspection sur tous les points du territoire des « armes et des services » : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, intendance, santé. Il tient à se rendre compte de tout par lui-même, et comme il est doué d'une mémoire exceptionnelle, rien ne lui échappe de ce qu'il a vu et entendu. Ses voyages hors de France lui ont fourni l'occasion d'heureux contacts avec les chefs militaires des nations amies. Partout l'éclat de sa fonction, le prestige qui s'attache à son nom, la luminosité de son esprit, la sûreté de son jugement confèrent à ses avis une autorité singulière. A Londres notamment, le crédit dont il jouit a eu sa large part dans le resserrement de la collaboration militaire franco-britannique.

Car si, techniquement, Gamelin, par la refonte des règlements, la motorisation et la mécanisation, a fait de l'armée française, bien abritée derrière ses remparts, une puissante armée de manœuvre, son mérite n'est pas moins grand d'avoir su la maintenir forte parce qu'unie, hors de la politique et de la tourmente sociale : « *Dans un pays*, a-t-il dit un jour, *où sont parfois vives les luttes des partis, elle leur demeure, sinon indifférente en ce qui concerne ses besoins essentiels, du moins étrangère, uniquement passionnée pour sa tâche nationale.* »

Grand soldat à la vaste culture, au cœur généreux et qui rend à ses subordonnés l'obéissance douce et facile, Gamelin a donné à la France pacifique une armée qui lui permet de ne rien craindre de l'adversaire et de vaincre si l'adversaire passait de la menace aux actes.

IGNOTUS

SOUVENIRS
SUR L'ARCHIDUC RODOLPHE

Madame Berthe Zuckerkandl, fille de Maurice Szeps, directeur fondateur du *Neues Wiener Taglatt* a bien voulu détacher de ses souvenirs encore inédits en français ces pages qui jettent une lumière toute nouvelle sur le caractère et les idées politiques de l'infortuné héros de Mayerling.

De 1882 à 1889, jusqu'à l'horrible tragédie, le prince héritier et Moritz Szeps se sont vus ou écrit toutes les semaines. Mon père, beaucoup plus âgé — le prince est mort à trente-deux ans — a exercé une influence profonde sur le développement intellectuel de Rodolphe et sur ses conceptions politiques en général. Que cette influence ait été bienfaisante et que, si le prince était monté sur le trône, l'Autriche ne se fût pas effondrée, c'est ce que l'Histoire semble prouver dès à présent. En effet, le prince, dont la nature s'était révoltée, depuis l'enfance, contre les idées étroites, réactionnaires et cléricales de sa famille et de la Cour impériale — en quoi il ressemblait à sa mère, la noble impératrice Élisabeth — trouvait en mon père l'homme le plus capable de l'intéresser aux idées des démocraties occidentales, et tout particulièrement de la jeune République française.

La politique francophile constamment soutenue par mon père dans son journal — politique à laquelle ses relations amicales avec Gambetta et plus tard ses liens de famille avec Georges Clemenceau donnaient une grande portée — trouva en Rodolphe un chaleureux partisan.

En 1881, Rodolphe n'avait que vingt-trois ans, mais par sa

culture, ses connaissances et l'élévation de son intelligence, il dominait de très haut tous les futurs souverains destinés, à la fin du XIXe siècle, à diriger l'histoire du monde. D'autre part, c'était un être si chevaleresque, il avait tant de noblesse et de charme qu'il gagnait tous les cœurs. Lorsqu'en 1877, dès qu'il eut été proclamé majeur, il fit, en Angleterre, son premier voyage officiel, il séduisit jusqu'à la sévère reine Victoria qui l'invita à Osborn, ce qui était une marque de haute faveur.

« *He will be a success* » (« Il est appelé aux plus grands succès »), prédit lord Beaconsfield. A la Cour, on disait en souriant : « Notre reine est amoureuse du prince Rodolphe ».

La princesse de Cobourg, sœur de la princesse héritière Stéphanie, a tracé de lui un jour un portrait très caractéristique :

« Il était mieux que beau, c'était un enchanteur. Sous son apparence délicate se dissimulait une énergie indomptable. Il faisait penser à un pur sang, dont il avait le tempérament, la race, les caprices. Sa force nerveuse égalait sa sensibilité. Sur son visage pâle se reflétaient tous les sentiments. L'œil, à l'étincelant iris brun, pouvait prendre brusquement une tout autre nuance, toutes les fois qu'il changeait d'expression. Un regard aimable pouvait tout à coup devenir un éclair de haine qui se transformait vite à son tour en une lueur caressante. Le sourire de Rodolphe était mystérieux et doux. Comme sa mère, l'impératrice Élisabeth, il avait, en parlant, une façon de se livrer qui semblait laisser à ses interlocuteurs le soin de résoudre l'énigme de sa personnalité. »

Les profondes impressions de l'enfance demeurent souvent décisives pour l'adolescent, et même pour l'homme. Ainsi, le 5 juillet 1866, le prince Rodolphe apprit par une lettre désespérée de sa mère la défaite écrasante de Sadowa. L'enfant, alors âgé de huit ans, sentit vivement que l'outrage infligé à l'Autriche par les Hohenzollern ne pourrait jamais être effacé. Dans une poésie que trouva plus tard le comte Latour, son précepteur, et qu'avait composée l'enfant, se manifeste un désir passionné de vengeance. « La justice divine frappera certainement un jour les Hohenzollern pour

Sadowa et pour Sedan ». Telle était la conclusion. Cette antipathie pour la Prusse est restée le *leitmotiv* de la politique du prince héritier jusqu'à sa mort.

L'enfant arrive à l'adolescence et il écrit à quinze ans dans son journal :

« Je me rends compte que je ne saurai jamais tout ce que je désire savoir. Une chose est pourtant certaine : il faut lutter et faire effort sans cesse pour acquérir davantage, non pas titres et dignités, non, laissons cela aux tristes apôtres du droit divin. Moi, ce que je veux, c'est savoir. »

Il écrit encore ceci :

« Le royaume subsiste, ruine majestueuse, mais qui finira par s'écrouler. Quand le peuple ne se laissera plus conduire en aveugle, sa tâche sera terminée, tous les hommes seront libres et la prochaine tempête emportera cette ruine. »

En 1878, Rodolphe entreprend son second grand voyage, en Espagne, cette fois. Et comme si le pressentiment de la mort était pour ce jeune homme une idée familière, il fait son testament. On croit y lire la déclaration d'un homme mûr et ce n'est pourtant que la confession d'un garçon à peine adulte.

« Je pardonne à mes ennemis, à tous ceux qui m'ont irrité, surtout en ces derniers temps. J'ai suivi d'autres voies que la plupart de mes parents et pourtant, moi aussi, j'ai toujours obéi aux motifs les plus purs. Notre temps exige des vues nouvelles. Partout, mais surtout en Autriche, la réaction est le premier pas vers la chute. Ceux qui prêchent la réaction sont les ennemis les plus redoutables. Ce sont eux que j'ai toujours poursuivis. »

L'impératrice Élisabeth avait la plus sincère affection pour son cousin, le roi Louis II de Bavière, et son fils partageait cette sympathie. Les deux princes se rencontraient dans leur profonde aversion pour la Prusse, qu'ils traitaient prophétiquement de « fléau de l'Europe ». Le roi Louis exerçait sur le prince Rodolphe une véritable fascination. Il donna en son honneur des fêtes qui sont restées légendaires. Ainsi la fameuse fête de 1880, où il déploya un faste royal, une prodigalité inouïe, encore qu'il n'y eût aucun invité : les deux princes passèrent toute la nuit seuls, absorbés en de

graves entretiens. On n'apprit que plus tard que le roi Louis avait dès lors semé dans l'âme du prince le germe du mépris de la vie et ce goût du suicide dont il était lui-même déjà la proie.

Ces quelques lueurs projetées sur le caractère de Rodolphe ont pour but de montrer dans la rencontre et l'amitié du jeune prince héritier avec Szeps, bien plus âgé que lui, l'accord mystérieux de deux esprits faits pour s'entendre et non l'effet d'un simple hasard. Même désir de savoir, même répugnance presque instinctive pour la Prusse, malgré la communauté de race, mêmes opinions démocratiques profondément enracinées et même haine de toutes les réactions, tout cela préparait le terrain où pouvait fleurir une confiance réciproque...

JOURNAL Vienne, 20 avril 1882.

Depuis que mon père est entré en relations avec le prince héritier, je suis devenue sa secrétaire. Il a l'habitude de se lever très tôt. Il prend son thé à sept heures, pour recevoir Nehhammer, le vieux valet de chambre de Rodolphe, le seul être auquel il se fie : c'est un brave homme, déjà bien cassé, qui est en adoration devant son maître. Les intrigues que les archiducs mènent contre l'héritier qu'ils exècrent obligent Nehhammer à prendre d'extrêmes précautions quand il a des lettres ou des messages verbaux à transmettre.

Le portier frappe à ma porte le matin et m'annonce que le masseur est là. C'est le subterfuge imaginé pour éviter tout soupçon ou toute indiscrétion de nos domestiques.

« De Son Altesse Royale » m'a dit hier Nehhammer en me remettant une lettre, que nous avons lue ensemble, papa et moi : « L'empereur ne me communique jamais la moindre information politique — écrivait le prince — en sorte que je ne peux jamais contrôler la justesse de mes impressions. »

Une grande enveloppe carrée scellée de trois cachets, tel est l'aspect des lettres auxquelles mon père répond souvent sur-le-champ.

Voici le texte de trois lettres écrites par le prince à mon père à cette époque :

Prague, le 2 juin 1882.

Cher monsieur Szeps,

Comme cela vous intéresse peut-être de publier une information dans votre journal avant tout autre, je vous annonce, au sujet du baptême du jeune prince prussien, que nous serons parrains notre empereur et moi, que je devrai être à Berlin le 11 de bon matin pour représenter l'empereur ainsi que moi-même à cette cérémonie solennelle.

Ma femme m'accompagnera probablement ; nous arriverons le 11 de bonne heure, nous remplirons notre petit rôle au baptême qui se fera le jour même à Potsdam et nous resterons jusqu'au 12 au soir. Nous pourrons être de retour ici le matin du 13, mais ce n'est pas encore décidé.

Servez-vous de ces indications, je vous prie, mais d'une manière qui ne puisse en aucune façon me faire soupçonner... donnez-les peut-être comme des nouvelles venant de Berlin. Si l'on se doutait que cette note vient de moi, ce serait pour moi des ennuis à n'en plus finir.

Un baptême ressemble à l'autre, sauf que plus il est solennel plus il est assommant, mais celui du 11 juin à Berlin a des dessous extrêmement sérieux.

Cet échange d'amabilités, porté à un point inconnu jusqu'ici, entre les Cours de Vienne et de Berlin a été provoqué par l'alliance des puissances occidentales, par l'heureuse, la riche et puissante République française, qui se montre capable de vivre, qui douze ans à peine après Sedan prouve par un exemple irréfutable que la République peut tenir une grande place en Europe. La Russie, au contraire, dans sa folie d'ivrogne, est en proie à d'affreuses convulsions intérieures ; elle est perdue comme soutien des principes conservateurs et de la Sainte-Alliance.

Voilà ce qui rapproche les Cours conservatrices de Vienne et de Berlin, ce qui les incite à des attentions de ce genre, ce qui, comme je vous le disais, donne aux fonds baptismaux de Potsdam un arrière-plan sérieux et très intéressant.

Mille bons souvenirs de votre

RODOLPHE

Prague, 26 juillet 1882.

Cher monsieur Szeps,

Je vous renvoie avec mes plus sincères remerciements les deux livres que vous avez eu l'amabilité de me prêter. Ils m'ont l'un et l'autre vivement intéressé ; l'ouvrage sur le nihilisme est le meilleur que j'aie encore eu entre les mains sur la situation de la Russie, toujours un peu obscure pour nous autres Européens. L'autre est peut-être encore plus attachant : les complications égyptiennes devraient forcément mettre de plus en plus en évidence les différends entre la France et l'Italie. Il y a là un exemple très instructif, montrant à quel point, chez les peuples vraiment civilisés, le principe de la nationalité, l'homogénéité d'origine d'une race s'effacent derrière les grands problèmes de politique et de puissance.

Le principe du nationalisme s'appuie sur les fondements les plus vulgaires, les plus bestiaux, c'est en somme le triomphe des sentiments et des instincts charnels sur les supériorités intellectuelles et culturelles qui, elles, donnent à l'humanité l'idée de l'égalité de toutes les nations, du cosmopolitisme.

Je considère les hostilités entre races et nations comme une grave régression et il est bien significatif que ce sont en Europe les éléments les plus hostiles au progrès qui les favorisent et les exploitent à leur profit.

De même que la science est universelle, toutes les parties de la société humaine devront forcément s'unifier, avec le temps, sous tous les rapports.

En Autriche, soit dit sans vouloir offenser le comte Taaffe, nous ne sommes pas encore tout à fait sur la voie qui nous conduira à cet âge d'or.

Les affaires égyptiennes m'intéressent au plus haut point, parce que je connais bien le pays et que, depuis des années, j'étudie la situation du pays.

Il est impossible de prévoir jusqu'où les complications sur les bords du Nil conduiront la politique européenne. Si Arabi[1] était le musulman suivant les traditions de Soliman, qu'il n'est pas, en dépit de son énergie tant vantée, les Anglais et les Français pourraient avoir à subir une défaite effroyable au cours d'une campagne ignominieuse.

L'hiver dernier, durant de longues soirées sur le vapeur du Nil, avec un de mes amis intimes, Abd-el-Kader Pacha, qui est un produit mixte de la race ottomane et de la race arabe et réunit en sa personne l'extrême fanatisme des deux, je me suis entretenu des événements qui se produisent en effet actuellement et de ce qu'il y aurait à faire contre une invasion européenne.

Arabi aurait, semble-t-il, d'énormes forces à sa disposition, mais ne saurait pas en faire usage.

Le comte K...ky[2] est un grand diplomate : merveilleuse, sa déclaration que le bombardement d'Alexandrie[3] était pour les Anglais une décision justifiée, mais qu'une continuation de l'action, qui aurait sauvé la malheureuse ville de la destruction, aurait été incorrecte.

Quel malheur que l'Europe gaspille tant d'argent pour ses diplomates ! Dieu sait que la dépense dépasse de beaucoup les services rendus.

Mille bons souvenirs de votre

RODOLPHE

Prague, 19 novembre 1882.

Cher monsieur Szeps,

Je serais bien heureux d'avoir par vous quelques renseignements sur la France où il doit se passer bien des choses intéressantes. J'ai pour ce pays une extrême sympathie. Nous devons énormément à la France qui est la source de toutes les idées et institutions libérales sur le continent et dans tous les moments où de grandes conceptions doivent se faire jour : elle sera toujours pour nous un modèle. Qu'est l'Allemagne en comparaison ? Uniquement une immense soldatesque prussienne développée, un État purement militaire dont l'étendue s'est prodigieusement accrue.

1. Arabi pacha était le chef de la révolution égyptienne de 1882, qui eut pour conséquence l'intervention de l'Angleterre. Le 13 septembre 1882, il fut battu par Wolseley à Tel-el-Kebis et fait prisonnier.

2. Le comte Kalnoky, ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie, de novembre 1881 à mai 1895.

3. Le bombardement d'Alexandrie a marqué la première étape de l'intervention anglaise en Égypte. Une grande partie de la ville fut détruite et de nombreuses victimes — des Européens en majorité — furent tuées tant par les obus que par la tourbe des pillards.

A quoi l'année 1870 a-t-elle servi à l'Allemagne? Aux petits princes et rois est venu s'ajouter un empereur, ils ont à entretenir une armée beaucoup plus considérable et la pensée d'un empire et d'une unité soutenus et disciplinés par les soldats, la police et une bureaucratie rigoureuse, plane sur les ailes d'un patriotisme de commande et imposé à la pointe des baïonnettes.

Que serait l'Allemagne d'aujourd'hui, après une bataille perdue contre la France républicaine, que ferait-elle si l'armée venait à fléchir? Les braves Allemands chanteraient alors « *Allons, enfants de la patrie* », comme il l'ont fait à la fin du siècle dernier. La puissance dominante qui subsiste toujours dans cette France, encore qu'elle paraisse souvent plongée momentanément dans un lourd sommeil, donne toute sa gravité au mouvement socialiste qui tend déjà à l'anarchie, et c'est là d'abord qu'il se développerait pour devenir une grande puissance. Il y a dans le reste de l'Europe assez d'éléments qui n'attendent qu'un signe pour se mettre en marche. Quels progrès n'a pas faits chez nous le socialisme en quelques années! Ici, en Bohême, il n'y a que ses adhérents et les jeunes pour qui toutes les différences ethniques doivent céder le pas à des buts plus élevés. Allemands et Tchèques y travaillent en commun.

Si vous me faisiez connaître votre opinion sur le mouvement social en France et chez nous, et en particulier sur les violences de Vienne au Neubau, je vous en serais très reconnaissant.

Il m'est permis de parler ainsi parce que je suis, parmi les personnages officiels, un de ceux qui sont les moins bien renseignés de toute l'Autriche : ce que je dis ne représente donc que mon sentiment tout personnel. Je crois que le spectre de la guerre reparaît, ainsi que le désir de réaliser enfin l'annexion complète de la Bosnie et de l'Herzégovine.

La guerre avec la Russie, voilà le principal cauchemar.

En Allemagne aussi on y songe beaucoup. Ce qui suit n'est qu'une légère indication, mais elle montre cependant à quel point on désire rester dans les meilleurs termes avec nous. Depuis le mois de juin, j'ai déjà été, vous le savez, deux fois en Prusse : or, il y a quelques jours j'ai reçu encore du vieil empereur une invitation à venir à Berlin le 30 novembre pour l'accompagner aux chasses de Letzlingen. De Budapest on m'a envoyé l'ordre d'accepter et il faut, par conséquent, que je reparte pour la troisième fois en si peu de temps.

Je crois que des heures graves sont proches...

Vers 1882, la position prise par mon père à l'égard de la France et de la politique étrangère de l'Autriche était la suivante : ses nombreuses et importantes relations avec des hommes politiques français et avec de grands savants lui avaient valu à Paris, où il s'était rendu à plusieurs reprises, un accueil des plus chaleureux. Bismarck avait voulu une alliance austro-allemande et y avait travaillé : dès que ce projet prit une forme plus précise, mon père s'éleva contre lui. Il voyait dans la suprématie de la Prusse un malheur

pour la civilisation allemande en général, mais surtout pour la monarchie autrichienne. Puisqu'on ne devait pas, en fin de compte, pouvoir empêcher l'alliance, malgré la répugnance intime de l'empereur François-Joseph lui-même, malgré la résistance ouverte de tous les véritables Vieux-Autrichiens qui représentaient l'âme de l'union des peuples autrichiens, c'était tout de même un gros bâton dans les roues de la politique bismarckienne qu'un journal aussi important que le *Neues Wiener Tagblatt* fît front contre elle.

Le prince Rodolphe demeurait depuis Sadowa l'ennemi de la Prusse et, dès 1875, dans ses entretiens, il prenait passionnément position contre toute idée d'*Anschluss*. Avec quelle conviction devaient se rencontrer Szeps et Rodolphe dans leur ardent désir de voir se développer une Autriche qui, animée d'idées libérales, eût fondu la diversité de ses populations en une unité librement consentie et fourni une preuve vivante de l'étroitesse et de l'absurdité des théories raciales. Une alliance complète avec l'Allemagne devait forcément aboutir à une déformation de l'âme autrichienne.

Il ne suffisait pas à Bismarck de savoir l'alliance conclue. Il restait plein de méfiance. Les assurances officielles d'amitié cordiale entre les maisons régnantes ne trompaient d'ailleurs personne. Bismarck savait parfaitement dans quelle voie Rodolphe était disposé à s'engager le jour où il monterait sur le trône. Il n'ignorait pas non plus — car il avait déjà sa « Gestapo » — d'où venait la répugnance de Rodolphe pour une alliance austro-allemande. Bismarck a redouté jusqu'à la mort du prince héritier l'influence de Moritz Szeps.

Un entretien de mon père avec le prince fournit sur ce point des éclaircissements complets.

Entretien avec le prince héritier,
le 29 décembre 1882, à la Hofburg, à Vienne.

Le prince m'attendait à trois heures de l'après-midi. Je ne l'avais jamais vu si agité et si nerveux. Il se mit aussitôt à se lamenter sur l'insuccès de « la journée des Habsbourg » [1]

1. Réunion annuelle de tous les membres de la famille des Habsbourg, venus de tous les pays du monde.

et me parla pendant une heure entière sans interruption.

— En un temps comme le nôtre, on devrait saisir avec soin toutes les occasions de fortifier le patriotisme et l'attachement à la dynastie. Une cérémonie imposante et bien ordonnée, le jour de fête des Habsbourg, n'aurait pas seulement été utile à ce point de vue, mais nous aurait aidés efficacement pour nos relations politiques actuelles avec Berlin. Mais on ne tient, paraît-il, aucun compte de la raison. Ses arguments cèdent à la crainte de voir « les Tchèques échapper à Taaffe ». Le comte Taaffe n'a pas le droit de souffler mot. Voilà pourquoi la journée des Habsbourg a été morne et triste : un véritable scandale. Et il eût été si facile de faire autrement ! Si l'on avait seulement donné l'ordre que la Cour se rendît à l'église Saint-Étienne avec le même cérémonial que pour la Fête-Dieu, tout Vienne se serait pressé sur le passage de la procession. Les Viennois ont participé six cents fois à cette fête, et il semble toujours que ce soit un spectacle nouveau. A quoi bon les magnifiques costumes, les carrosses de gala, les étalons espagnols et les gardes, si on ne les montre pas en des circonstances de ce genre, où ils peuvent produire un effet moral? Ils sont inutiles. Si l'empereur avait prescrit un banquet de gala dans la grande salle des redoutes, au lieu de l'assez pitoyable dîner de Cour qui a eu lieu, les députations y seraient venues en foule et la haute noblesse n'aurait pu se tenir à l'écart. Car vous comprenez bien que, dans son ensemble, la noblesse, qui dirige tout actuellement, s'est abstenue de façon significative de paraître tant à la fête religieuse qu'à la réception du palais. Ces messieurs ont voulu bien montrer par là qu'ils n'ont plus besoin de la Cour. D'autre part, si nous tournons les yeux d'un autre côté, nous voyons que la bourgeoisie redoute que Vienne ne soit peu à peu réduite au rang d'une ville provinciale moyenne. Si l'on savait seulement tout ce qu'on pourrait faire de Vienne ! Pest est en plein développement, on y voit vraiment de la vie, et, pour peu que cela continue une vingtaine d'années à la même allure, Vienne sera bien dépassée. Prague elle-même commence à devenir un véritable centre en comparaison de Vienne.

Le prince revint encore sur la journée des Habsbourg

et me pria de publier sur ce sujet des critiques dans le sens de celles qu'il venait de formuler. Je répondis que j'essaierais de le faire dans le numéro de la Saint-Sylvestre, mais que je ne pouvais lui dissimuler une chose : si l'article était rédigé dans le ton voulu, il serait interdit par la censure, et s'il paraissait, c'est qu'il serait probablement faible et incolore.

Nous parlâmes ensuite une autre question importante.

— J'ai fait mander aujourd'hui — dit le prince — le comte Kalnoky, et voici pour quel motif. Il est resté longtemps avec moi et figurez-vous ceci : dès le début de notre entretien il m'a déclaré que depuis aujourd'hui, donc depuis le 29 décembre 1882, il a acquis la conviction que toute la campagne de presse sur l'alliance austro-allemande est menée par le prince de Bismarck. Ainsi c'est d'aujourd'hui seulement que le ministre des Affaires étrangères sait ce que tout cocher de fiacre, pourvu qu'il lise son journal avec quelque attention, sait depuis quinze jours. Et, pour s'excuser en quelque sorte, le comte Kalnoky ajouta :

» — Le prince de Reuss lui aussi n'a acquis cette conviction qu'aujourd'hui, et pendant tout le temps que je lui ai parlé de cette question, il n'a cessé de hocher la tête et d'affirmer qu'il ne reçoit aucune instruction et même aucune nouvelle de Berlin et qu'il ignore ce qui se passe.

» Eh bien ! ces deux-là... ils sont vraiment dignes l'un de l'autre.

» Mais ce n'était pas pour lui entendre dire cela que j'avais fait venir le comte Kalnoky.

» — Mon cher comte, lui ai-je dit, j'ai appris d'une autre source les intentions que vous avez à mon égard. On m'a laissé entendre que vous voulez m'envoyer de nouveau à Berlin, et je voudrais bien avoir quelques explications à ce propos.

» — Ce n'est pas décidé, répliqua Kalnoky, mais il serait en effet désirable que Votre Altesse Royale se rendît à Berlin pour y remplir une importante mission politique.

» — Voyons d'abord la question de forme, dis-je à mon tour. Je ne peux pourtant pas aller à Berlin sans y être invité.

» — On trouvera bien un prétexte, fit-il ; à vrai dire, il est déjà trouvé : on va en effet fêter solennellement les noces d'argent du prince héritier, et comme Votre Altesse est très

liée avec le fils aîné de celui-ci, il serait tout naturel que l'on vous invitât.

» Sur quoi je tirai de ma serviette une lettre du prince Guillaume, reçue quelques jours auparavant, et je dis au comte Kalnoky :

» — Tenez, regardez ce que m'écrit mon ami : ce sera une fête de famille tout intime dont la principale attraction sera une série de tableaux vivants organisés par les membres de la famille des Hohenzollern. Vous pouvez lire les noms des participants. Maintenant, dites-moi, mon cher comte, savez-vous ce que sont des tableaux vivants?

» — Oui, ce sont... des tableaux du passé.

» — Parfaitement. Vous vous souvenez de ceux que nous avons composés pour les noces d'argent de Leurs Majestés Autrichiennes. C'étaient uniquement des tableaux inspirés par de glorieux souvenirs de notre maison et de notre pays. Eh bien! mon cher comte, si vous évoquez un peu l'histoire universelle, que pensez-vous qu'ils feront à Berlin comme tableaux vivants? Vous n'admettrez tout de même pas qu'ils ressuscitent le souvenir d'Iéna ou d'Austerlitz? Les Prussiens ont deux grandes journées où nous ne figurons pas, ce sont Sedan et Versailles. Mais il n'y a là de quoi faire que deux tableaux, ce qui est bien peu. Pour avoir au moins la demi-douzaine, il en faut encore quatre autres. Ils n'ont d'autres choix à faire que dans la première guerre de Silésie, la soumission de ce pays, la guerre de Sept ans, Sadowa et autres événements du même genre; et partout nous y jouons notre rôle. Car toute l'histoire de la Prusse jusqu'à Sedan n'est pas autre chose qu'un lent dépècement ou un brusque rapt d'une partie de l'Autriche qui devient prussienne. Voyez-vous, mon cher comte, voilà ce que nous apprend l'Histoire en fait de tableaux vivants. Et maintenant je vous demande comment je pourrais assister à des représentations de ce genre? Personnellement, cela ne me gênerait pas beaucoup, car j'accepte les faits historiques, j'admets que ce qui est fait est fait. Mais ceux qui m'offriront l'hospitalité, cela pourrait les gêner de me voir parmi les spectateurs, moi à qui ils auront voulu être agréables, et, notez-le bien, c'est sans doute pour cette raison que l'aimable lettre du prince Guillaume sur

cette fête ne se termine pas par une invitation formelle.

» Ce cours d'histoire, ajouta le prince Rodolphe, aura été salutaire au comte Kalnoky.

Puis il poursuivit :

— Il s'agit en somme de consolider et de rendre durable l'alliance austro-allemande, de la soumettre aux Parlements de Berlin, de Vienne et de Pest et de lui donner ainsi force de loi. Telle est l'idée de Bismarck et il l'avait déjà en 1878, car lorsqu'il est venu à Vienne en 1879 pour conclure l'alliance actuelle, il l'a exposée ouvertement. Seulement, l'empereur ne voulait pas alors en entendre parler et Bismarck s'en plaignit vivement, ainsi que du fait qu'il avait à Vienne une forte opposition à ce projet. Bismarck semble y avoir renoncé pendant quelque temps. Seulement, il doit avoir à présent des raisons pour y revenir et il semble en outre qu'on ait songé à moi pour jouer le rôle d'intermédiaire. Je vais vous lire une lettre très curieuse que j'ai reçue hier d'un proche parent et qui m'a décidé à mander le comte Kalnoky.

Le prince héritier tira alors de sa serviette cinq feuillets in-octavo bleuâtres couverts d'une écriture ferme et portant d'ailleurs en de nombreux passages des corrections de la même main. Elle commençait par « Mon cher Rodolphe », et je la reproduis, autant que je le peux, textuellement et presque mot pour mot en la résumant. Voici donc le contenu de ce singulier document, qui présente à beaucoup de points de vue le caractère d'une pièce officielle et qui est de la main de l'archiduc Albrecht ·

Cher Rodolphe, j'apprends qu'on a l'intention de t'envoyer encore à Berlin afin que tu interviennes dans le règlement de la question soulevée par le prince de Bismarck, à savoir qu'il faut que les Parlements d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie donnent force de loi à l'alliance austro-allemande. C'est en ce grave moment et vu cette importante circonstance que je t'adresse les lignes suivantes. Tu auras affaire à Berlin à un homme de génie, à un esprit très fin et plein d'expérience et afin que, jeune comme tu l'es, tu te tiennes d'autant plus sur tes gardes, je te rappelle, pour te faire juger le prince de Bismarck, un trait de lui que tu m'as raconté toi-même. Il t'a dit un jour en confidence que lorsque le roi Guillaume, en 1876, voulait nous enlever la Bohême, c'est lui, Bismarck, qui l'en a dissuadé. Par là, Bismarck voulait évidemment te gagner et mettre en pleine lumière sa modération et son amitié. Mais pour obtenir plus sûrement ce résultat, il n'a pas hésité à jeter jusqu'à un certain point le discrédit sur son royal maître. Que ce souvenir te rende prudent.

La lettre discute ensuite les questions suivantes :

La souveraineté des têtes couronnées est déjà très réduite, mais le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix leur appartient encore sans conteste. Il en est ainsi même dans les républiques pour le pouvoir exécutif. Les Parlements n'ont pas autre chose à faire qu'à accorder les crédits nécessaires ou à enregistrer les faits. Mais si l'alliance austro-allemande est soumise aux trois Parlements et ratifiée par eux, ils acquerront une mainmise indiscutable sur l'exercice du droit qu'a le souverain de déclarer la guerre et de signer la paix : la souveraineté sera donc encore davantage limitée. Mais il y a encore d'autres conséquences à prévoir. Il pourra arriver que dans l'avenir ces trois Parlements ne puissent se mettre d'accord sur un problème politique quelconque de l'alliance. Il s'ensuivrait une situation analogue à celle qui s'est produite à maintes reprises dans la Confédération germanique et à laquelle ont participé l'Autriche et la Prusse. Ces différends dans la confédération ont été la cause principale de la tension entre l'Autriche et la Prusse et ils ont abouti enfin à la guerre décisive, que l'Autriche a entreprise, il est vrai, à l'heure la la plus défavorable pour elle. Il est donc fort à craindre que ce renforcement apparent, que l'accord des Parlements doit assurer actuellement à l'alliance austro-allemande, non seulement l'affaiblisse, mais puisse finalement amener un conflit armé entre les deux puissances. Cette guerre trouverait encore l'Autriche dans une situation défavorable, parce qu'elle est affaiblie par l'occupation de la Bosnie. La route qui conduit à Constantinople, nous ne pouvons pas la prendre, et pourtant c'est ce que devait faciliter notre occupation de la Bosnie — parce que cela nous affaiblirait encore. Nous n'avons pas la force d'incorporer dans notre État les populations rudes, sauvages des Balkans et elles ne pourraient représenter pour nous un accroissement de puissance.

Il faut encore considérer que le Parlement allemand est un, et qu'au contraire il y a deux Parlements dans l'Autriche-Hongrie, et ils ont souvent des intérêts différents, d'où cette conséquence que dans une alliance de ce genre ce sont le Parlement et le Gouvernement allemands qui domineraient forcément. Les Autrichiens tomberaient alors certainement au rang de Prussiens de seconde classe, puis les biens héréditaires passeraient bientôt sous la domination de l'Allemagne, et le moment ne tarderait pas à venir où se réaliserait le désir de beaucoup de Hongrois de contracter personnellement une union directe. Que deviendrait alors notre vieille monarchie, songes-y bien ! Rien n'est plus à redouter pour l'Autriche qu'un « ministère nationaliste allemand ». Mais même sans un tel ministère, les idées de Bismarck auraient pour nous les mêmes conséquences.

Tu es l'héritier du trône et, par conséquent, ces questions te concernent plus que personne. Sois donc très prudent, et le mieux serait que tu puisses t'abstenir complètement de l'affaire et ne pas aller à Berlin comme intermédiaire. Il peut se faire qu'en ce moment certaines nécessités politiques soient assez impérieuses pour que nous ayons à accepter les idées de Bismarck. Mais tu n'as pas besoin de t'en mêler. Car si c'est bien le cas, tu seras personnellement engagé, et avec toi l'avenir. Comme doyen de la famille, j'estime qu'il est de mon devoir de t'exposer tout cela avant que tu prennes une décision. Agis de façon à ne pas engager ton avenir et celui de notre maison.

Ton oncle dévoué,

ALBRECHT

Dans un post-scriptum, l'archiduc alléguait encore l'histoire de la Pologne pendant le dernier siècle de son existence pour montrer que l'immixtion d'États étrangers dans les affaires intérieures d'un pays le conduisent à sa perte. Or, l'Autriche ne serait-elle pas exposée à une immixtion de ce genre, si le Parlement et le Gouvernement allemands en acquéraient en quelque sorte le droit par l'alliance en question?

— Maintenant, reprit le prince héritier, dites-moi, je vous prie : que dois-je faire, selon vous?

Je lui répondis en substance ceci :

— Bien que d'habitude je ne partage pas les vues de l'archiduc Albrecht, beaucoup des craintes qu'il exprime dans sa lettre ne sont que trop justifiées. [Le prince fit un signe d'assentiment.] Il est certain que si vous allez à Berlin vous vous engagez personnellement sur cette question et pour tout l'avenir. Mais ce n'est pas là le principal : si vous intervenez, il faut que vous soyez sûr du succès. Il s'agit aussi du consentement des Parlements de Vienne et de Pest. Ce dernier ratifiera ; seulement, en ce qui concerne le Parlement autrichien, il faut qu'avant de partir pour Berlin le comte Taaffe vous garantisse absolument que lui aussi approuvera. La certitude n'est pas du tout la même ici qu'à Pest. Les Polonais et les Tchéco-Slovènes, et sans doute les populations du Sud également, seront opposés à l'alliance. Vous vous rendez compte que la gauche s'y montrerait favorable et qu'une fraction de la majorité actuelle suffirait pour former avec l'importante minorité d'aujourd'hui une majorité en faveur de l'alliance. Il n'est pas du tout certain que toute la gauche voterait comme un seul homme pour l'alliance. Il se trouverait peut-être dans le parti allemand un certain nombre de députés pour protester contre l'idée de nous laisser absorber par l'Allemagne. En dehors de cela, il pourrait également se faire que la gauche, tout en étant pour l'alliance, en principe, votât néanmoins contre le projet présenté par le comte Taaffe, uniquement afin de renverser le Ministère, tout en se réservant d'accepter la même proposition venant d'un autre cabinet. Ce n'est donc pas chose si simple pour Votre Altesse Impériale de se prononcer personnellement pour un projet qu'Elle ne serait pas absolument sûre de faire adopter par

son Parlement. Un échec de ce genre atteindrait Votre Altesse directement; en cas d'un rejet par le Parlement autrichien, le conflit entre l'Allemagne et l'Autriche deviendrait inévitable et il pourrait aboutir à une guerre désastreuse dont Votre Altesse aurait à supporter pour une part la responsabilité. Voilà pourquoi, je le répète, il est indispensable que vous obteniez du comte Taaffe la garantie absolue que la majorité du Parlement se prononcerait pour le projet. D'ailleurs, une autre question se pose encore : la conclusion d'une alliance de ce genre n'exige-t-elle pas la majorité des deux tiers, car elle peut entraîner un changement dans la Constitution?

Après un instant de réflexion, le prince me répondit :

— Vous avez raison, le mieux sera que le comte Taaffe me donne une garantie formelle.

— Le comte Taaffe, répliquai-je, donnera sans aucun doute toutes les assurances, mais cela ne suffit pas.

— Certes non, appuya le prince, car le comte Taaffe se montre souvent léger, aussi faut-il avec lui insister pour une garantie positive. Seulement, je suis curieux de savoir comment il pourra me la fournir.

Et il eut un petit sourire de satisfaction.

JOURNAL 2 janvier 1883.

Nous n'avons pas fêté le nouvel an joyeusement comme d'habitude. Mon père était très attristé parce qu'il avait appris que Gambetta ne passerait pas la journée [1].

Gambetta est, en effet, mort hier. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu mon père aussi bouleversé. Pour lui la mort de Gambetta, ce n'est pas seulement la perte d'un ami, c'est aussi la disparition du principal représentant des idées libérales en Europe et même dans le monde entier.

Nous étions au salon quand la nouvelle est arrivée. Mon

1. Le 27 novembre 1882, Gambetta s'était blessé en nettoyant un revolver. La blessure parut d'abord sans gravité, mais elle détermina une inflammation de l'intestin qui l'emporta dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

père m'a dit : « Comme Gambetta a vu juste la dernière fois que nous avons causé ensemble. « Je voudrais, m'a-t-il dit, » vivre assez longtemps pour voir une Europe heureuse, » mais j'ai bien peur que cette joie ne me soit refusée. » C'est ce qui est arrivé. L'Europe n'est pas heureuse et la mort de Gambetta est une grande perte pour elle. »

Mon père résolut aussitôt d'aller à Paris pour les funérailles. Non, la mort de Gambetta ne peut marquer la fin de tout espoir pour l'amitié de la France et de l'Autriche. Tant que le prince héritier vivra et que mon père veillera, de nouveaux liens se formeront.

Voici deux lettres adressées à cette époque par le prince à mon père :

Prague, 13 janvier 1883.

Cher monsieur Szeps,

Voici quinze jours que nous avons eu notre dernier entretien et il s'est passé bien des choses dans ce court espace de temps. Avant tout, mes remerciements les plus sincères pour votre lettre et vos vœux de nouvel an : je vous envoie les miens de tout cœur. Puisse 1883 nous apporter à tous des jours de bonheur sans nuages, puisse-t-il contribuer au triomphe de ces principes qui font battre nos cœurs, et pour lesquels nous luttons avec espoir !

Je vous aurais volontiers écrit déjà de Budapest, mais je vous savais à Paris et ne voulais pas que ma lettre vous attendît longtemps à Vienne. Vous serez de retour demain d'une bien triste et imposante cérémonie.

L'année a commencé sous de sombres auspices. Gambetta est un grand esprit qui disparaît, le premier et peut-être, en ces temps mesquins, l'unique champion des idées libérales. C'était un titan, une puissante figure qui m'a toujours inspiré de l'admiration et de la sympathie. La joie que sa mort cause à ses adversaires prouve bien qu'il défendait les principes libéraux. Vous imaginez aisément quels hurlements de plaisir j'ai dû entendre, et cela sur tous les tons...

Mais venons-en au fait. Il faut que j'attire aujourd'hui votre attention sur un certain nombre de choses singulières. On me surveille beaucoup, on se méfie de moi et je vois chaque jour se resserrer davantage autour de moi un cercle d'espionnage et de dénonciations. Soyez donc très, très prudent si l'on vous interroge sur vos relations avec moi. Si vous parlez à Nehammer, si vous le chargez de lettres ou de messages, prenez toutes les précautions possibles et veillez à ce que lui aussi ne commette aucune maladresse. Le docteur Frischauer vous inspire-t-il une confiance absolue? Je vous ai déjà dit une fois que j'ai des raisons de croire qu'on est en haut lieu au courant de nos relations, et depuis j'ai réuni des preuves précises. Futtaky m'a dit, il y a quelques jours, que Wodianer lui a demandé s'il était vrai que vous veniez fréquemment au Palais. Or Wodianer est, autant que je sache, le banquier de l'archiduc Albrecht ; en tout cas il va souvent le voir. Je ne connais malheureusement que trop les procédés de mes adversaires : d'abord on tâte le terrain, on se faufile, on tend des pièges au moyen d'enquêtes, de questions insidieuses,

et, quand tout est bien préparé, on déclenche l'attaque principale. J'ai déjà eu à subir cela d'une façon pénible et honteuse. Mais nous en parlerons un jour. Les travaux d'approche commencent, on fait des sondages, on épie.

Je vous envoie ci-inclus une coupure de journal du *Vaterland (la Patrie)*; Dans une longue épître, datée du 5, que j'ai reçue en Hongrie, un de mes correspondants[1] porte toutes sortes de jugements tranchants sur le malheureux Gambetta. « S'il est devenu immédiatement dictateur, me dit-il, il l'a dû à sa haute dignité comme franc-maçon, à son origine juive et à son énergie, ce qui lui assura les voix de tous les francs-maçons, de tous les Juifs et de tous ceux qui ne pouvaient rien par eux-mêmes. Mais il est demeuré foncièrement Juif. Presque pauvre en 1870, il était, un an après, multimillionnaire, car il a spéculé et volé tant qu'il a pu, et quand il manquait une occasion, ses protégés et ses amis en profitaient, etc., etc. » Après une série de calomnies dans ce goût, plus ou moins édifiantes, vient la phrase capitale que répètent tous vos hommes d'État à la vue courte : « Sa mort a délivré l'Europe pour quelque temps d'une alliance franco-russe. Dieu en soit loué ! »

« On trouverait stupéfiants les éloges dithyrambiques que tous les journaux libéraux ou démocratiques de la monarchie ont accordés à Gambetta depuis sa mort, après avoir, durant des mois, publié des bulletins sur sa maladie, comme si c'eût été leur roi, si l'on ne savait que tous les rédacteurs sont des Juifs, baptisés ou non, qui se tiennent dans le monde entier, et sont de surcroît, francs-maçons. Les statuts de cette association secrète répandue dans le monde entier et redoutable parce que dirigée contre le trône et l'autel, obligent tous les frères à se porter mutuellement secours et nul n'a le droit ou la possibilité de se dérober. A l'origine, les Juifs n'y étaient pas admis ; aujourd'hui tous les littérateurs riches, les Juifs, sont des membres zélés et souvent plus nombreux dans les loges que les chrétiens. Personne n'a été plus loin en ce sens que le *Neues Wiener Tagblatt*, dont le directeur Szeps (ici des épithètes que je ne peux reproduire, même dans cette lettre tout intime) était un ami intime de Gambetta qu'il a été voir dernièrement à Paris. Il faudra saisir ce journal.

» La douleur de Szeps est donc certainement sincère et justifiée. D'ailleurs, ce *Tagblatt* me paraît être une feuille dangereuse, plus encore que la *Neue Freie Presse (la Nouvelle Presse libre)*, parce qu'il s'intitule organe démocratique, qu'il travaille en dessous à répandre les idées républicaines et en même temps se pare de temps à autre d'articles de tête patriotiques, pleins de loyalisme pour la dynastie, dupant ainsi une foule de lecteurs bien pensants, et qu'il est très apprécié dans les basses classes. *C'est ainsi qu'il a récemment donné sur toi un article débordant de loyalisme. C'est bien intéressant.* »

Nous touchons ici au point critique.

Viennent encore quelques propos élogieux sur le comte Kalnoky ; le dernier est remarquable :

« Son talent de parole et sa façon louable de se refuser aux interwiews, contrairement à ses prédécesseurs, voilà ce que la presse à scandale de tous les pays ne lui pardonne naturellement pas. »

Ces fragments vous permettront de saisir la méthode d'attaque, un peu modifiée, cette fois. D'ordinaire cela commençait, comme cette fois, par vous, par mes relations, puis suivaient quelques semaines de calme, ensuite vient la diatribe ci-incluse sur les francs-maçons, puis une accalmie et quelque temps après l'orage se déchaîne. Lettres anonymes à moi adressées avec dénonciations sur les personnes que je fréquente, avertissements, lamentations

1. L'archiduc Albrecht.

des gens pieux et bien pensants, critiques et accusations contre moi en *très haut lieu :* j'ai déjà connu tout cela. J'ai été dénoncé comme franc-maçon avec preuves et dates à l'appui... Or, je ne connais même pas les statuts de la société.

La source hostile d'où vient la dernière lettre n'est pas la seule, mais il y a là un centre important et un comité actif où se combinent des plans et des intrigues de ce genre.

On a longtemps essayé de me gagner, mais comme on n'y réussissait pas, on a adopté une autre tactique : on cherche de temps à autre à me terroriser et à me jeter dans les jambes toute sorte d'ennuis et de désagréments.

Donc prudence et adresse. Peut-être pourrai-je d'ici quelques jours vous soumettre un petit plan de vengeance éventuelle : la nouvelle organisation de l'armée m'offre une occasion séduisante.

Avec mes meilleurs souvenirs, votre fidèle

RODOLPHE.

17 janvier 1883.

Cher monsieur Szeps,

Mes bien sincères remerciements pour votre longue et intéressante lettre, ainsi que pour les textes joints que je vous renvoie. Ce que vous me dites de l'hostilité, ou plutôt des attaques contre votre journal ne m'étonne nullement ; pourtant, il serait bon de prévenir bientôt les adversaires par une manœuvre habile.

Vous devriez annoncer dans votre feuille qu'on a, vous le savez, l'intention de fonder un journal officieux uniquement pour combattre encore plus violemment la cause libérale ; après quoi personne, je pense, ne s'y abonnera et l'arme sera émoussée.

Si cet avis était censuré à Vienne, vous devriez le faire paraître dans le *Pester Lloyd ;* il serait ainsi répandu ici et les journaux de Vienne pourraient le citer comme une nouvelle extraordinaire d'après ceux de Pest. Ou bien mettez cette histoire dans la bouche d'un député... De quelque façon que vous vous y preniez, une chose est sûre à mon avis : c'est qu'il faut faire connaître l'intention perfide au public avant que quelqu'un s'abonne. Le temps n'est plus où une feuille gouvernementale pouvait faire de bonnes affaires à Vienne.

... Il est plus facile d'agir à Budapest ; néanmoins Futtaky lui-même, ce personnage ultra-officieux, a des ennuis et est très mal vu dans les milieux compétents, en particulier au ministère des Affaires étrangères. J'aurais à vous communiquer un renseignement très intéressant, mais je n'ose pas l'écrire dans une lettre qui, malgré toutes mes précautions, passe forcément par la poste.

Quand nous revoyons-nous ?

De Berlin je reviendrai ici et, selon toute probabilité, comme mon voyage en Orient et à Trieste n'aura pas lieu, je ne retournerai pas non plus à Vienne. J'envoie cette lettre à Nehammer par une autre voie que d'habitude : aussi estimé-je préférable de ne pas la signer. J'ai de bonnes raisons de croire que je suis très surveillé. Un léger incident avec Futtaky, aussi désagréable pour lui que pour moi, me l'a prouvé il y a quelques jours.

Mais il faut que je m'arrête. Encore mes bien sincères remerciements et mille souvenirs de votre

8. 13. 0. 7. y. d.

Je vous enverrai prochainement la traduction de cette formule magique.

JOURNAL Vienne, 28 janvier.

Entretien avec le prince héritier, à la Hofburg, à Vienne, à partir de minuit, dans la nuit du mardi 30 *au* 31 *janvier* 1883. (Rédigé par Moritz Szeps.)

Je n'ai pas comme d'habitude noté la substance de cet entretien immédiatement après, mais seulement le 25 février 1883. Dans la période agitée qui a suivi pour moi le 28 janvier, ce jour où le ministère Taaffe a interdit la vente du *Tagblatt* [1] dans les bureaux à cet usage, il m'a été impossible de trouver un moment pour noter plus tôt sur le papier le sujet de l'étonnant entretien que j'ai eu avec le prince héritier. C'est ainsi que plusieurs détails importants de cette conversation me sont sortis de la mémoire.

Le 30 janvier 1883, à six heures de l'après-midi, le valet de chambre Nehhamer est venu chez moi me dire que le prince héritier était arrivé à Vienne, venant de Prague, pour assister le soir même au bal de la Cour et qu'il repartirait dès le lendemain matin pour Prague. Il désirait me parler, seulement ce ne pouvait être qu'après minuit, lorsque l'empereur aurait quitté le bal. Si cette heure tardive ne m'effrayait pas, Nehhamer était chargé de venir me chercher chez moi à onze heures et demie et de me conduire au palais. Comme, à cause du bal, les diverses entrées officielles étaient gardées, il devrait cette fois m'introduire dans les appartements par une série de couloirs dérobés.

L'horloge du palais sur la place Franz venait de sonner minuit et l'on avait entendu aussi celle de l'église des Augustins.

Le prince héritier ouvrit tout à coup la porte de communication et, les saluts échangés, m'invita à le suivre. Nous parvînmes en traversant deux ou trois pièces dans une grande salle où était dressé un simple lit de fer, dans le coin opposé

1. Le ministère Taaffe interdit la vente du journal de Szeps dans les bureaux de tabac qui jouaient à Vienne le rôle de nos « kiosques ». Szeps se défendit en organisant des bureaux de vente privés.

un petit divan et une table placée devant. Le prince était en uniforme blanc de général, avec la Toison d'or au cou. Pendant que nous traversions la pièce, il me dit d'une voix émue :

— Quelle terrible et abominable époque ! Racontez-moi en détail ce qu'on vous a fait.

Nous nous assîmes à la table, sur laquelle Nehhamer mit le couvert, puis apporta un poulet froid, de la salade, une assiette de pâtisseries et une bouteille de champagne dans un seau à rafraîchir. Je déclinai, en remerciant, l'invitation à souper et le prince mangea fort peu, tout en affirmant qu'il avait très faim, mais vida quatre ou cinq coupes de champagne. Je ne l'avais encore jamais vu si excité.

— Je n'ai pas, me dit-il, caché mon sentiment sur l'interdiction de votre journal au bourgmestre et à quelques autres personnalités plus ou moins officielles qui assistaient au bal. Mais à quoi cela servira-t-il ? On s'est engagé dans une voie déplorable et personne, à ce qu'il semble, n'a plus le pouvoir de rien changer. La fatalité nous entraîne vers des buts mystérieux et cette fatalité s'appelle les Jésuites, qui ont partie liée avec « les membres les plus influents de la famille impériale ». Et cela me vise, moi aussi. On me surveille, on m'espionne de la façon la plus incroyable. Je ne peux faire un mouvement, j'en suis arrivé à me méfier de toutes les personnes de mon entourage, même de mon vieux serviteur — oui, maintenant j'ai très franchement peur de causer avec le comte Wilczek, car je remarque qu'il fréquente beaucoup le comte Taaffe.

Je donnai au prince des renseignements précis sur la situation où la mesure prise contre lui avait mis le *Tagblatt*, et, comme l'entretien avait déjà duré plus d'une heure, je voulus me retirer en faisant observer que l'heure était très avancée et que le prince, à ce que j'avais entendu dire, voulait repartir pour Prague de très bon matin.

— Vous avez donc sommeil ? me demanda-t-il. Moi, pas ; d'ailleurs, je ne peux jamais bien dormir à Vienne ; à Prague, oui, plutôt, je m'y sens beaucoup plus chez moi qu'ici.

Sur quoi, il commença à me faire en phrases décousues toute une série de confidences extraordinaires :

— Il y a deux ans, commença-t-il, je me trouvais dans une affreuse situation. On m'avait enveloppé d'un réseau en répandant le bruit que j'étais affilié à la franc-maçonnerie ou à quelque autre société secrète antireligieuse et révolutionnaire. Cette accusation se fit de plus en plus hardie et finalement je ne vis pas d'autre moyen de m'en défendre que de faire la déclaration suivante : « En ma qualité d'officier, je n'ai pas le droit d'appartenir à une société secrète de quelque genre qu'elle soit et j'ai prêté serment sur ce point. On m'accuse de faire partie d'une de ces sociétés et je demande — c'est mon droit — à comparaître devant un conseil de guerre qui devra faire l'enquête la plus rigoureuse sur cette question. » Comme j'insistais, les dénonciateurs se sont dérobés et depuis ce moment-là on me laisse tranquille avec cette histoire. Mais savez-vous qui est membre d'une société secrète? L'archiduc Albrecht. En effet, les Jésuites ont fondé une association secrète pour convertir la Bosnie au catholicisme, pour l'arracher au schisme. Et c'est l'archiduc Albrecht qui est, nominalement du moins, à la tête de cette société qui, en Orient, nous fera courir de très grands dangers. Mais l'archiduc est officier, lui aussi, et n'a pas plus que moi le droit de s'affilier à une société secrète. Seulement, ce que les Jésuites veulent est, paraît-il, permis.

» Depuis bien, bien des mois, poursuivit le prince, les Hongrois sont très inquiets de la tournure que prennent les choses : ce sont aujourd'hui les uniques défenseurs des idées libérales et constitutionnelles, mais ils ne peuvent guère bouger. Ici, à Vienne, on tremble devant Tisza [1], mais son pouvoir et son influence ont des bornes. On a cherché un moyen d'assurer au moins l'avenir. C'était pendant l'été de l'année dernière : Tisza s'est réuni avec deux de ses collègues du Ministère et une troisième personnalité politique hongroise qui n'avait pour le moment aucune fonction, mais était très en crédit, pour examiner la possibilité *de me faire couronner roi de Hongrie*, et ils ont pris une sorte de résolution à cet effet. Mais bien que quatre personnes seulement, ainsi que je vous l'ai dit, eussent assisté à cette délibération,

1. Koloman Tisza, fameux homme d'État libéral hongrois, né en 1830, mort en 1902, président du Conseil en Hongrie de mars 1875 à mars 1890.

l'archiduc Albrecht n'en vint pas moins me dire quelques semaines après :

» — J'apprends, Rodolphe, qu'on veut te couronner roi de Hongrie. Je te mets en garde contre ce projet, car le titre de Majesté qui t'appartiendrait en ce cas pourrait tout au plus flatter ta vanité, mais au fond ne signifierait pas grand' chose. Mais si l'on te couronne, tu auras à prêter solennellement serment à la Constitution hongroise et alors tu seras lié pour toujours. Songe à ton avenir, à celui de notre famille, ne t'engage pas par un serment, ne te fais pas couronner, car on ne peut savoir ce qui arrivera, et ce serment pourrait, en certains cas, devenir pour toi un obstacle redoutable.

JOURNAL Vienne, 26 octobre 1885.

Voici les premières lignes que j'écris depuis que mon père a commencé sa détention [1]. Certes, nous sommes très affligés d'être séparés de lui, mais son incarcération, loin d'être un triomphe pour Schönener, en est un pour mon père. Tous les jours des visiteurs s'empressent, il reçoit des fleurs, des fruits, des présents, et on n'ouvre même pas les lettres qui lui sont adressées. C'est à peine s'il est surveillé et on a même pu lui faire parvenir une lettre du prince héritier...

Laxenburg, 25 août 1885.

Mon cher Szeps,

Sincères remerciements pour votre lettre qui m'a vivement intéressé. Je regrette beaucoup de vous savoir en prison, car en dépit de tous les adoucissements et des considérations philosophiques sur ce repos salutaire, c'est tout de même une chose désagréable, parce qu'elle vous est imposée et n'est pas le fait de votre libre choix. Mon sentiment se révolte contre toute contrainte et je ne comprends pas comment vous pouvez prendre cela si tranquillement.

A la Chambre des députés, tout a bien marché ; l'époque et les mœurs se dépravent, il n'y a pas à en douter et depuis le début de notre vie parlementaire, nous sommes revenus bien en arrière. Bientôt viendront le gourdin et le revolver, et, ce qui est le pire, les réactionnaires et même les gens des milieux les plus compétents battent monnaie avec cela et disent : « Ces individus sans éducation veulent gouverner ? Il aurait fallu qu'ils fussent élevés avant de prétendre faire le bonheur d'un État ». Voilà ce qu'on dit aussi bien de la droite que de la gauche et on se réjouit que le parlementarisme se rende si ridicule. Ce

1. A la suite d'un article qu'il avait écrit contre un homme politique, Schönerer, Szeps avait été condamné à un mois de prison.

qui me trouble le plus dans cette affaire, c'est l'épouvantable manque de clairvoyance à l'égard des Allemands. Ce sont des personnages répugnants que Klotz [1] et consort, je vous l'accorde, mais une *Germania irredenta*, des cris de douleur sur nos frères de l'empire, un anéantissement complet du sentiment autrichien chez les Allemands de Bohême et finalement aussi chez nos Allemands sont des choses qui, malgré une étroite alliance avec l'Allemagne, peuvent devenir désagréables. Et tout d'abord, si cette alliance se relâche? Est-elle donc encore solide? Sur ce point, j'ai appris récemment des choses singulières que je vous expliquerai de vive voix quand vous aurez quitté votre cellule.

Pour le roi d'Espagne, cela va, paraît-il, très mal. Voilà bientôt une seconde république. Je suis de plus en plus persuadé — et le Ballplatz, s'il a une conviction, partage celle-là — que Bismarck se jettera sur la France. Mais qu'il prenne garde : je tiens la France actuelle pour bien plus redoutable que celle de 1870.

Faire la guerre sans aucune raison, uniquement parce qu'une république ne plaît pas à l'empereur, à son chancelier et à quelques hobereaux prussiens, y voir une petite promenade jusqu'à Paris, c'est une chose dangereuse : on s'en repent en général.

La principale raison pour laquelle ils veulent faire la guerre... c'est qu'ils ont besoin d'une nouvelle gloire. N'y a-t-il pas là, en gros, avec, cela va de soi, diverses nuances dans le détail, une extrême analogie avec l'humeur conquérante de Napoéon III ?... Au point de vue diplomatique, le temps de la domination absolue et des succès absolus est passé. Des événements se sont produits contre la volonté de Bismarck qui ont rompu le charme de sa toute-puissance.

Vienne, 12 janvier 1886.

En arrivant aujourd'hui à la maison avec moi, mon père a trouvé sur son bureau un gros mémorandum que lui a envoyé le prince héritier. Il me l'a donné à lire, en me disant d'un air bien triste : « Chère enfant, tu ne seras plus longtemps ma secrétaire... » Je lus ces pages et fus très frappée de ce que les observations faites à Paris par mon père devant Georges Clemenceau étaient absolument conformes à un passage du mémorandum [2]. Aussi ai-je copié ce paragraphe :

« L'Allemagne a plus besoin de notre alliance que nous de la sienne. C'est une vérité facile à démontrer pour peu qu'on se donne la peine de peser les événements de ces dernières années. Et pourtant bien peu de gens y croient : un des

1. Le député Klotz, membre du parti Schönerer, fut cause d'une scène violente qui faillit dégénérer en rixe au Parlement autrichien. Il soutint passionnément qu'un État autrichien n'avait pas droit à l'existence et exprima l'idée que tous les Allemands de l'Autriche devraient s'unir complètement à l'Allemagne.

2. Au cours d'un voyage à Paris, Georges Clemenceau avait eu un long entretien avec mon père.

plus grands succès du génie de Bismarck est d'avoir de plus en plus enchaîné l'Autriche, afin de nous isoler de toutes les autres puissances et de nous mettre dans la dépendance du Reich et de son appui. Il nous a enseigné à croire comme à un dogme que, sans cette intime alliance austro-allemande, l'Autriche ne peut subsister.

» Néanmoins, bien des choses dans le colosse allemand ne sont pas si bien organisées qu'on se sente en Europe tenu de les admettre. »

JOURNAL Carlsbad, 28 juillet 1886.

Sophie[1] s'est fiancée aujourd'hui à Carlsbad, où elle est avec nos parents. Aussi y sommes-nous partis immédiatement. Paul Clemenceau[2] devient mon beau-frère. Je l'aime beaucoup, c'est un homme admirable, absolument chevaleresque, un esprit supérieur, un Français pur sang. Les Clemenceau sont des aristocrates qui ont renoncé à leur titre à l'époque de la Révolution et sont devenus, corps et âme des républicains. Je sais que Sophie sera très heureuse avec Paul, mais je suis désolée qu'elle doive désormais vivre si loin de nous... Papa, qui est heureux parce qu'il estime beaucoup Paul, est pourtant attristé que sa fille épouse un homme dont la patrie sera tôt ou tard en guerre avec cette Allemagne, qui est malheureusement notre alliée. Aurons-nous la chance d'éviter cette guerre?

C'est dans ce sens que mon père écrivit au prince héritier en lui annonçant les fiançailles de Sophie...

Voici la réponse du prince... suivie d'une autre lettre :

Laxenburg, 3 août 1886.

Mon cher Szeps,

Tous mes remerciements pour votre lettre et nos vœux les plus affectueux de Stéphanie et de moi, pour les fiançailles de votre fille, mais en même temps notre sympathie pour votre sacrifice.

Je me représente votre regret et je comprends combien il doit vous être pénible de voir votre enfant quitter sa patrie pour aller s'établir si loin de vous dans un pays souvent agité. Espérons que l'avenir fera disparaître vos inquiétudes et réalisera tout ce que vous désirez...

1. Il s'agit de Sophie Szeps, sœur de l'auteur de cet article.

2. Frère de Georges Clemenceau.

Laxenburg, 9 août 1886.

... Bismarck redoute une alliance de la France avec la Russie... il est plein de méfiance à l'égard de la première, observe attentivement le moindre mouvement et toutes les manœuvres du général Boulanger, mais croit, en la circonstance, n'avoir affaire qu'à un pantin.

Le chancelier surveille d'ailleurs l'est avec une méfiance encore plus extrême que l'ouest. Actuellement, il est complètement absorbé par la possibilité d'une guerre contre la Russie, il en parle sans cesse, nous demande de prendre des mesures militaires en commun avec lui, veut que nous étudions avec le grand état-major prussien la marche contre la Russie et poussions tous nos préparatifs de guerre, afin de pouvoir lancer contre elle, de la Baltique à la mer Noire, une armée dirigée suivant les mêmes principes et parfaitement homogène.

Bismarck, assure-t-on, ne craint pas la guerre, est plus tranquille que l'année dernière, beaucoup plus loyal à notre égard et dans une très bonne passe pour l'Autriche. Il ne parle que de la guerre contre les Russes, bien moins de celle contre la France. De la première, il dit toujours, pour ne pas trop nous inquiéter ici : « Je crois qu'en somme on peut très bien éviter cette guerre, néanmoins il faut être prêt ». J'ai l'impression qu'il veut bientôt la déclarer, il ne fait rien sans motif.

Il veut soutenir le prince de Bulgarie comme souverain indépendant, libre de toute influence russe, de même pour Milan[1], entretenir une Turquie militairement forte, parce qu'on peut se servir d'elle contre la Russie. Il est tout à fait revenu de son ancienne idée de partager les sphères de domination dans la péninsule balkanique entre nous et la Russie et ne veut y avoir que nous comme puissance prépondérante. Il ne veut pas entendre parler des Italiens, estime qu'on ne peut se fier à eux, mais veut pourtant essayer, à l'aide de grandes et fermes promesses aux dépens de la France, de les rendre inoffensifs et même, si possible, de s'en faire des alliés.

Vienne, 23 décembre 1886.

Le mariage de Sophie et de Paul a eu lieu hier, Georges était témoin. Si heureuse que soit Sophie et si tendrement que nous aimions déjà Paul, nous étions pourtant tous abattus à l'idée de cette séparation.

Un petit dîner intime nous réunissait. Un domestique vint me chuchoter que Nehhamer, le vieux valet de chambre du prince héritier, demandait à me parler. Je disparus pendant qu'on servait le café.

— Son Altesse Impériale m'envoie chargé d'un message oral. Il demande s'il serait possible à messieurs Szeps et Georges Clemenceau de venir le voir ce soir vers minuit. Il n'a pas d'autre heure disponible pour un paisible entretien. J'attendrai ces messieurs à l'endroit où Monsieur Szeps rencontre toujours secrètement Son Altesse Impériale.

1. Roi de Serbie.

Cet entretien, dont aujourd'hui encore les biographes du prince Rodolphe mentionnent seulement la vague possibilité, en doutant qu'il ait réellement eu lieu (parce que tous les participants en ont gardé rigoureusement le secret), mon père en a rédigé le compte rendu. Après sa mort, j'ai trouvé ce rapport sur la conversation, du moins sur celle du prince héritier et de Clemenceau, sans qu'il se mît lui-même en avant. Voici ce texte :

Entretien du prince héritier Rodolphe et de Georges Clemenceau dans la nuit du 22 *au* 23 *décembre* 1886.

Le prince héritier accueillit chaleureusement Clemenceau :

— Il y a longtemps que je désire vous rencontrer. Vous connaissez bien l'Autriche et vous êtes pour elle un véritable ami. Monsieur Szeps m'a fait lire un résumé qu'il a écrit après une conversation avec vous. Je n'oublierai pas votre déclaration : « La France devrait faire la guerre plutôt que de permettre que les provinces allemandes de l'Autriche tombent au pouvoir de l'Allemagne ».

— Sans parler de mes sentiments amicaux pour l'Autriche — répliqua Clemenceau — car je ne mettrais jamais mes sentiments personnels en avant quand il s'agit de mon pays, du point de vue d'un homme politique français, j'ai toujours souhaité une Autriche indépendante. En effet, la liberté de l'Autriche est une nécessité absolument vitale pour la France comme contrepoids à Bismarck.

Le prince. — L'Allemagne ne comprendra jamais la signification et la sagesse remarquables qui groupent Allemands, Slaves, Hongrois et Polonais autour de la couronne. L'État des Habsbourg a depuis longtemps réalisé, en petit il est vrai, le rêve de Victor Hugo des « États-Unis d'Europe ». L'Autriche est un groupe des nations et des races les plus différentes réunies sous une direction unique. En tout cas, c'est l'idée fondamentale de l'Autriche et c'est une idée qui a une importance énorme pour la civilisation mondiale. En admettant

que pour le moment la réalisation de cette idée ne soit pas parfaitement harmonieuse — pour m'exprimer en termes diplomatiques — cela ne veut pas dire que l'idée en elle-même soit fausse. Cela signifie simplement qu'une belle idée devrait assurer l'harmonie et l'équilibre dans le sens le plus libéral... Voilà pourquoi l'Autriche devrait à mon avis être d'accord avec les démocraties occidentales, car c'est là que règnent encore le libéralisme véritable, la liberté individuelle, le mépris de l'idée de race, de la haine de races.

Clemenceau. — Bismarck tient ces qualités pour une faiblesse. C'est assurément un homme de génie, mais il ne triomphera jamais du hobereau prussien qu'il y a en lui. D'ailleurs, sa politique à l'égard de l'Autriche n'est pas parfaitement claire. Pourquoi, s'il désire avoir pour alliée une Autriche forte, a-t-il songé à offrir un échange : Metz et la Lorraine contre les provinces allemandes de l'Autriche? D'autre part, pourquoi essaye-t-il de toutes ses forces d'entraîner l'Autriche dans son absurde politique orientale?

Le prince. — Notre politique des Balkans, notre mission, qui malheureusement est souvent mal comprise par la France et par l'Angleterre! Et pourtant c'est notre plus belle tâche de porter la civilisation en Orient. On ne soupçonne pas en France quel travail nous avons accompli en ces huit dernières années, depuis l'occupation de la Bosnie... Cette occupation que la France et l'Angleterre ne nous pardonnent toujours pas. Mon plus beau rêve, c'est de remplir ce devoir, ce que j'appelle *une pénétration pacifique*. Mais la Russie s'y oppose, menaçante, la Russie ivre et redoutable qui veut garder les peuples balkaniques enchaînés dans la barbarie et les ténèbres pour les lâcher contre nous quand il lui plaira.

Clemenceau. — Là aussi une véritable entente entre vous et l'Angleterre pourrait porter ses fruits. Qu'est-ce qui empêche, en effet, l'Angleterre d'admettre votre politique balkanique? Uniquement le fait que l'Angleterre se sent indirectement menacée. Une étroite alliance austro-allemande, qui s'étendrait de la mer du Nord et de la Baltique à la Méditerranée et à la mer Noire, voilà qui paraît à l'Angleterre rendre encore plus redoutable la menace allemande.

Le prince. — Le prince de Galles est bien disposé à mon

égard. Nous nous rencontrons souvent ; des idées communes nous rapprochent et il vient volontiers me voir à Vienne. Je sais pertinemment que le jour où nous monterons, lui et moi, sur les trônes d'Angleterre et d'Autriche, nos deux pays arriveront forcément à une entente complète. Puisse notre entretien avoir son efficacité et amener une compréhension harmonieuse entre nos trois pays.

Le prince héritier serra cordialement la main de Clemenceau et de Moritz Szeps qui quittèrent ensuite son appartement. Clemenceau était fortement impressionné.

Janvier 1888.

... « Actuellement — écrit mon père à l'archiduc Rodolphe — Bismarck semble avoir reconquis ou du moins tranquillisé le tsar. Il y a eu encore un de ces stupéfiants échanges de décorations... Il suffit de lire la *Nord-deutsche Allgemeine Zeitung (Gazette générale de l'Allemagne du Nord)* pour comprendre le jeu de brusques changements que l'on pratique à Berlin à nos dépens. Aujourd'hui jeter l'alarme, mettre tout en mouvement, brandir son épée dans toutes les directions, affirmer qu'on ne prend pas assez vite des mesures militaires, puis aussitôt après, prétendre avec des reproches malveillants que l'autre est responsable de l'alarme causée et n'a qu'à rentrer chez lui tranquillement et sans mot dire... cela ne peut que mal finir. En outre, on se donne l'air, à Berlin, d'avoir à nous sauver tous les quinze jours. Cependant, en réalité, personne n'est menacé que la seule Allemagne. »

Bismarck s'associe avec le comte Taaffe pour troubler les rapports du prince héritier avec mon père. Pour créer ici un contrepoids, Bismarck insiste pour que le prince Guillaume, qui est du même âge que son camarade Rodolphe, deviennent amis intimes. Or, Rodolphe et Guillaume ne peuvent se supporter.

« Je sais, confiait Guillaume à un ami, que Rodolphe a en horreur le « prussianisme ». Et le prince héritier disait à Latour : « Fréquenter ce junker endurci et réactionnaire? C'est loin d'être un plaisir pour moi ».

Le prince Guillaume, qui s'entendait très mal avec son père, le prince héritier Frédéric, et avec sa mère, s'irritait que Rodolphe fût en aussi excellents termes avec eux. La princesse héritière, une Anglaise, avait une grande sympathie pour une politique à tendances austro-anglaises, englobant la France. Un rapport adressé à Rodolphe par le comte Szechenyi, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin, traite de ces questions.

« Les rapports que Votre Altesse Impériale a eus ici avec le couple héritier et l'accueil particulièrement amical que vous ont fait ces deux hautes personnalités a été très remarqué et très vivement commenté. On se demande à ce propos si cela n'indique pas un refroidissement entre vous et le prince Guillaume. »

« Il ne peut être question de refroidissement entre nous, car la température de nos relations a toujours été au-dessous de zéro », dit un jour le prince héritier à mon père, qui le nota par écrit. Dans ces notes, mon père remarquait aussi que le prince Rodolphe était visiblement plus nerveux, plus agité. La tension de la situation politique, sans compter ses soucis personnels, les intrigues continuelles, l'espionnage dont il était environné altéraient son caractère.

La petite anecdote suivante est singulièrement émouvante à la lumière des événements qui ont suivi. Mon mari faisait un jour une visite au prince héritier. Celui-ci lui demanda s'il ne lui était pas désagréable d'habiter à l'Institut d'anatomie au milieu de cadavres et de squelettes, dans une atmosphère de mort.

— Non, répondit mon mari, les crânes des morts eux-mêmes ont une certaine beauté et on se familiarise bientôt avec cette idée que la mort n'est pas un mal, mais un accomplissement nécessaire et merveilleux de la vie.

Le prince parut très frappé de ces mots et répliqua d'un ton résolu :

— Oui, il faut regarder en face et sans crainte la pensée de la mort.

Et il pria Émile Zuckerkandl de lui donner un crâne. Mon mari lui en envoya un tout spécialement préparé et Rodolphe l'a gardé, jusqu'à sa mort, sur son bureau.

Pour employer le langage des psychologues, on pourrait voir là un symbole du désir de mourir que Rodolphe nourrissait dans son subconscient.

Le vieil empereur Guillaume mourut en mars 1888. Il sembla alors que l'avènement de Frédéric allait complètement transformer la politique allemande : retour au libéralisme, rapprochement des États progressistes de l'Occident, éloignement de la Russie. Un an avant, en 1887, Bismarck avait fait signer en secret un traité russo-allemand de neutralité, garantissant que, si une des deux puissances était attaquée par une troisième, l'autre garderait « une neutralité bienveillante... » Ce pacte, dont l'Autriche ne fut pas officiellement informée, paraissait sceller l'amitié de l'Allemagne avec la Russie et — ce qui blessa profondément Rodolphe — laisser à celle-ci les mains libres dans les Balkans.

Pourtant un mois après l'avènement de Frédéric, les rapports avec la Russie semblaient déjà s'être gâtés, mais malheureusement... le 15 juin 1888, trois mois après être monté sur le trône, Frédéric mourut et Guillaume lui succéda.

De nouveau, modification complète de la politique allemande et encore une fois menace pour l'idéal balkanique de Rodolphe. Non seulement on revenait à la politique de 1887, mais la mort de Frédéric anéantissait une fois pour toutes les espoirs que nourrissait le prince. La tension entre son père et lui s'accentuait. Le jeune empereur d'Allemagne se montrait de plus en plus ouvertement l'adversaire de l'Autriche et l'empereur François-Joseph lui-même finit par perdre patience lorsque Guillaume prononça soudain un grand discours pro-russe. Avec une malice tout à fait vieille-Autriche, il veilla, lorsque Guillaume II fit à Vienne sa première visite, à ce que l'atmosphère de l'accueil ne pût laisser de doute à personne sur le refroidissement des rapports. Dans une lettre du 3 novembre, mon père écrivait au prince héritier :

Ç'a été une belle journée vraiment pour l'Autriche, car on a vu que Vienne n'aime pas l'empereur Guillaume. J'ai entendu diverses personnes faire cette remarque : « Il est bien singulier de voir comme l'empereur Guillaume vient à Vienne de Stuttgart et de Munich, en quelque sorte comme s'il poursuivait sa tournée des cours de l'Allemagne du Sud. »

Quelques semaines après, Rodolphe écrivait à mon père la lettre suivante, bien caractéristique de ses sentiments :

Vienne, 24 août 1888.

Mon cher Szeps,

Tous mes remerciements pour votre très intéressante lettre. Je vous envoie ci-joint ce document de Berlin. Guillaume II se révèle : il pourrait bien déclencher un grand bouleversement dans la vieille Europe. J'ai aussi cette impression : c'est tout à fait l'homme à cela... énergique et entêté, il se prend pour un génie. Que veut-on de plus? Il pourrait d'ici quelques années amener l'Allemagne des Hohenzollern à la place qu'elle mérite.

Avec mes sentiments les plus cordiaux, votre

RODOLPHE

Mais voici que les événements se précipitent. Tout conjure à préparer la tragédie de Mayerling. En cet instant fatal, le prince Rodolphe eut pour la seconde fois la tentation de se faire couronner roi de Hongrie.

Pourtant ce ne fut pas lui qui eut cette idée ! Elle se réveille en Hongrie lorsque le Gouvernement réactionnaire de l'Autriche se prépare à toucher à l'indépendance de l'armée hongroise. Une vigoureuse résistance s'organise dans tout le pays et le prince héritier ne dissimule pas sa sympathie pour cette armée. Mais ce fut l'archiduc Salvator — Jean Orth — qui, à l'insu de Rodolphe, et d'accord avec le chef libéral de la Hongrie, le comte Karolyi, forma le projet de proclamer l'héritier du trône roi avec l'aide de l'armée hongroise. Cela devait se faire dans la nuit du 28 au 29 janvier 1889.

D'autres événements qui n'avaient pas un caractère politique rendaient la situation plus dramatique encore. Il faut ici remonter bien en arrière et rappeler un épisode fort peu connu de la vie amoureuse du prince héritier. A l'époque où, encore tout jeune homme, il habitait Prague, il visita un jour le ghetto et y rencontra une jeune fille juive d'une extrême beauté. Ils s'aimèrent, mais les parents de la jeune fille se hâtèrent de l'envoyer à la campagne pour les empêcher de se revoir. Pour rejoindre son bien-aimé, elle s'échappe et revient clandestinement à Prague. Le lendemain, elle tombe malade et meurt d'une fièvre cérébrale.

Pendant longtemps le prince porta chaque année des fleurs sur sa tombe au cimetière israélite. Il ne pouvait l'oublier et ce fut seulement quand il connut Marie Vetsera qu'il éprouva une passion comparable.

Ils ne se rencontrèrent que trois mois avant leur commune mort. Rodolphe voulut alors se séparer de Stéphanie, mais sachant que son père ne s'inclinerait que devant le pape, il pria le Souverain Pontife d'intercéder pour lui.

L'espérance de Rodolphe fut déçue. Le pape renvoya la lettre qu'il avait reçue à l'empereur et le dissuada de céder au désir du jeune prince. Le jour où cette lettre parvint à l'empereur, le prince Reuss, l'ambassadeur d'Allemagne, donnait une grande soirée. L'empereur avait accepté d'y paraître et le prince héritier y assistait également. La Cour et toute l'aristocratie formaient le cercle lorsque l'empereur entra dans la salle de bal. Il s'arrêta une seconde devant chacun des invités, échangeant quelques mots avec chacun d'eux. Mais, arrivé devant son fils, qui s'inclinait profondément, l'empereur prit une attitude glaciale et, sans répondre au salut du prince Rodolphe, lui tourna le dos. Tous les assistants furent consternés de cet affront. Le prince resta un instant comme frappé de la foudre, puis quitta brusquement la salle.

Il fit aussitôt appeler mon père, qui le trouva dans un état de surexcitation indescriptible.

— L'empereur, s'écria-t-il, m'a outragé, déshonoré devant tous. Désormais, tout lien est rompu entre nous, je suis libre.

Mon père, qui me raconta aussitôt la chose, avait essayé en vain d'apaiser Rodolphe. Le lendemain, quand mon père lui rendit visite — ce devait être leur dernier entretien — le prince héritier redit encore ces mots :

— Désormais, vous entendez, Szeps, désormais, je suis libéré de tous mes liens, de tous mes devoirs, de tous mes scrupules.

Le prince héritier rencontra Marie Vetsera pour la première fois le 5 novembre 1888. Elle venait d'avoir dix-sept ans. Sa mère descendait d'une vieille famille grecque et Marie avait hérité de son charme oriental. On disait qu'elle ressemblait beaucoup à la jeune juive que Rodolphe avait aimée.

Elle était dans toute la fleur de sa jeunesse. Il suffit de lire quelques-unes de ses lettres pour comprendre l'extase amoureuse et la frénésie désespérée d'une passion qui devait être si tragique et si brève.

. . . . . .

C'est mon Dieu, mon tout. Sans lui je ne peux plus vivre. Il m'a fait présent d'une alliance en fer à l'intérieur de laquelle se lisent ces lettres : I.L.V.B.I.D.T., c'est-à-dire *In liebe vereint bis in den Tod* (unis dans l'amour jusqu'à la mort).

. . . . . .

Que nous pourrions être heureux s'il nous était permis de vivre ensemble dans une cabane ! Si je pouvais lui donner ma vie pour le rendre heureux, je le ferais avec joie. Car que m'importe la vie ? Hermine, si un jour je dois fuir le monde et si on me méprise, vous me défendrez, n'est-ce pas ? Vous ne me condamnerez pas ?...

Elle était sans cesse terrorisée à l'idée que sa mère pourrait apprendre quelque chose.

Je vous conjure de ne rien révéler, écrit-elle à son amie Hermine. Car si cela arrivait, tous deux, en un endroit que nul ne connaît, après avoir goûté quelques heures de bonheur, nous nous donnerions la mort ensemble... Mais non. *Il ne faut pas qu'il meure,* tout ce qui l'environne ne doit être qu'éclat et gloire...

Puis ce fut la dernière lettre à son amie :

Chère Hermine,

J'ai à vous faire aujourd'hui un aveu qui va vous fâcher beaucoup. *J'ai été chez lui hier de sept à neuf heures. Nous avons tous les deux perdu la tête... à présent nous sommes l'un à l'autre, corps et âme.*

Cette lettre est du 14 janvier. C'est donc le 13 que Marie Vetsera s'est donnée au prince Rodolphe. Ils ne se rencontrèrent plus que de rares fois jusqu'au départ fatal pour Mayerling. Marie n'a plus écrit d'autres lettres jusqu'au poignant adieu qu'elle a laissé à sa famille et que voici :

Ma chère Maman,

Pardonne-moi ce que j'ai fait. Je n'ai pu résister à l'amour. D'accord avec Rodophe, je désire être enterrée à côté de lui au cimetière d'Alland. Je suis plus heureuse dans la mort que dans la vie. Ta

MARIE

Ainsi mourut dans les bras de sa maîtresse le prince héritier Rodolphe qui aurait pu accomplir de si grandes choses et dont le règne aurait préservé l'Autriche de la plus tragique des catastrophes.

L'empereur François-Joseph a dit : « *Mon fils Rodolphe est mort comme un commis de magasin* ». Non. La vérité, c'est qu'il est mort victime de l'Autriche, et désespéré de son avenir. Il est mort du despotisme brutal de son père. Il est mort parce qu'il aimait la liberté et ne voyait autour de lui qu'oppression. Il est mort parce qu'il avait prévu l'effondrement de son pays, parce que l'image de l'empereur Guillaume II se dressait devant lui comme un obsédant cauchemar. Il est mort dans l'immense effort inutile qu'il fit toujours pour secouer les chaînes qui voulaient l'asservir.

BERTHE ZUCKERKANDL-ZEPS

LE BOURGMESTRE DE FURNES[1]

Quand Terlinck revint dans son bureau pour remplir son étui à cigares, le courrier était sur le buvard et il s'assit pour le dépouiller. A la troisième lettre, au lieu de froncer les sourcils, il devint encore plus calme, comme si le vide se fût fait de plus en plus absolu en lui.

« Mon cher parrain,

» Je n'ai pas pu aller embrasser ma mère dimanche, car je suis encore une fois au bloc. Cette fois, j'en ai pour quinze jours. Je vous prie de croire que ce n'est pas gai. Il fait très froid et la soupe pue à tel point qu'elle me soulève le cœur. N'empêche qu'il faut que je la mange si je ne veux pas crever de faim.

» Tout ça à cause d'une sale bête d'adjudant qui m'a pris en grippe. Quand quelque chose cloche à la compagnie, c'est toujours sur moi que ça retombe.

» Justement, j'ai appris que notre nouveau capitaine est un homme de Furnes que vous avez connu, le capitaine Van der Donck. Je suis sûr que si vous veniez le voir et si vous lui disiez un mot pour moi, ça irait beaucoup mieux.

» D'autre part, je voudrais un peu d'argent, car j'ai trouvé un truc pour faire venir à manger de la cantine et pour obtenir des cigarettes. Comme on ne remet pas le courrier et les

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mai et 1er juin 1939.

mandats aux hommes punis, il vous suffira de laisser l'argent sous enveloppe au café que vous savez où un copain ira le prendre.

» Vous savez que je n'ai jamais eu de chance et que je n'ai personne, en dehors de vous, à qui m'adresser. C'est justement parce que je manque de piston qu'à la caserne on me fait des ennuis.

» Je compte sur vous, parrain, pour le capitaine Van der Donck et pour l'argent.

» Ne dites rien à ma mère qui ne comprendrait pas et qui s'effraierait.

» Je vous remercie et je vous adresse mes sentiments affectueux.

» Albert. »

Son cigare était éteint et il le ralluma. Puis il se leva, sans raison, fit le tour du bureau, en détournant malgré lui le regard de la *place*, un endroit que rien ne désignait, mais où, désormais, il situait toujours Jef Claes.

— Maria ! appela-t-il soudain en ouvrant la porte.

Elle vint en s'essuyant les mains à son tablier et il vit, du premier coup d'œil, qu'elle savait.

— Fermez la porte, Maria. Qu'est-ce qu'il vous a écrit, à vous ?

— C'est toujours pareil, Baas. Il est en prison. Il paraît que son adjudant lui en veut...

— Dites-moi, Maria...

Il l'obligeait à le regarder en face.

— Il vous annonce qu'il m'a écrit, n'est-ce pas ?

— Il m'en parle, oui... Il me dit...

— Qu'est-ce qu'il vous dit ?

— Que vous le tirerez sûrement de là, car vous n'avez qu'un mot à dire au capitaine Van der Donck...

— C'est tout ?

— Pourquoi ? Il y a quelque chose d'autre ?

Un craquement du lit, là-haut. Thérésa, malgré ses douleurs, devait essayer d'entendre à travers le plancher !

— Vous lui avez parlé ?

Elle ne broncha pas, fit l'étonnée.

— Il connaît la vérité, n'est-ce pas? C'est vous qui la lui avez dite?

— Je jure que non, Baas! C'est lui... Un jour que je le suppliais d'être sérieux et de penser à son avenir, il a ricané :

« — *Mon avenir, je n'ai pas à m'en préoccuper... Il faudra bien que le vieux fasse le nécessaire...* »

— Je vous jure, Baas, sur la tête de la sainte Vierge, que jamais je n'ai prononcé un mot qui puisse lui laisser croire...

Elle risquait un coup d'œil de son côté et comprenait de moins en moins. On aurait pu croire qu'il ne s'agissait pas de lui, que tout cela lui était parfaitement étranger.

— Vous pouvez aller, Maria.

L'horloge de l'Hôtel de Ville sonnait huit heures au moment précis où le carillon se mettait en branle. Terlinck prit son bonnet, endossa sa courte pelisse et, l'instant d'après, il traversait la place à pas égaux, s'arrêtait quelques secondes, comme il le faisait toujours, devant les pigeons.

Une grosse voiture américaine passa, celle de Van Hamme, et elle prenait la route de Bruxelles. Depuis qu'il était revenu du midi de la France, Léonard se mêlait moins à la vie de Furnes; par contre, il allait plusieurs fois par semaine à Bruxelles.

Terlinck continua son chemin, pénétra dans son bureau où il adressa à Van de Vliet un coup d'œil familier. Tout de suite après ce coup d'œil, il soupira, le dos au poêle; un soupir semblait exprimer une profonde indifférence.

— Vous êtes là, monsieur Kempenaar?

La porte s'ouvrit. Kempenaar se précipita, des papiers à la main.

— Bonjour, Baas... C'est vrai que madame Terlinck n'est pas bien et que le docteur est venu ce matin?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, monsieur Kempenaar?

— Je vous demande pardon... Je...

— Vous dites ça pour dire quelque chose. Ce n'est même pas pour me faire plaisir...

Il s'assit. Kempenaar se pencha sur lui, lui passa les pièces; une à une et il les annotait, portait en marge, d'un fin crayon, la réponse à faire ou la suite à donner.

Parfois, il repoussait un peu Kempenaar, mais celui-ci,

l'instant d'après, était déjà tout contre lui, le frôlant de son corps et de son haleine.

— M. Coomans est encore venu hier après-midi, Baas... Il a dit qu'il viendrait vous voir ce matin de bonne heure...

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Il ne m'en a pas parlé, Baas...

Tout à coup, avant que le soleil eût disparu, de gros grêlons tombaient sur la place, crépitaient, rebondissaient sur les vitres. Puis le soleil s'effaçait, reparaissait derrière un autre nuage.

— Bonjour, Terlinck... Je suis venu tôt pour être sûr de vous rencontrer...

C'était déjà le notaire Coomans, rose et blanc, le teint rose et la barbe blanche, d'un rose et d'un blanc de porcelaine. Il souriait et sautillait comme un lutin malicieux, examinait Terlinck des pieds à la tête comme s'il se fût attendu à le trouver changé.

Mais il se gardait de prendre la parole avant le départ de Kempenaar, qui ramassait ses papiers.

— C'est vrai que vous voulez monter un magasin de cigares à Ostende?

Il était assis, enfin! Il bourrait sa pipe en écume. Cela ne l'empêchait pas de s'agiter, y compris ses courtes jambes, comme s'il eût encore arpenté le bureau.

— C'est peut-être une bonne affaire... Ostende est une grande ville...

— Je n'ai pas l'intention d'ouvrir un magasin à Ostende, répliqua Terlinck.

— Ah!... Non?... On s'est trompé?... On prétendait que vous alliez là-bas chaque jour et que... N'en parlons plus!

Un vieux singe, bien lavé, bien brossé, bien habillé, mais un vieux singe toujours occupé à faire des grimaces!

— Kempenaar m'a dit que vous vouliez me parler...

— C'est-à-dire... Oui!... Oui et non!... Je ne désire pas vous prendre votre temps si vous avez mieux à faire... Il s'agit tout au plus d'une recommandation...

Il croyait que ce mot allait faire sursauter Terlinck, qui avait horreur des recommandations. Mais pas du tout! Le

bourgmestre continuait à fumer son cigare, les mains à plat sur son bureau, le regard vague.

— Vous connaissez Schrooten, n'est-ce pas? Le sacristain de l'église Sainte-Walburge! C'est un bon garçon, un bon catholique et un bon électeur. Il a huit enfants. L'aîné, qui s'appelle Clément, a maintenant quinze ans...

Sans arrêt, les nuages passaient devant le soleil et, à chaque fois, on eût dit que la place devenait plus déserte et glaciale.

— Je continue de vous expliquer... Ce jeune Clément a pris des leçons de violon avec Bootering, l'organiste, celui qui devient aveugle... Et Bootering me disait encore avant-hier qu'il n'avait jamais connu un jeune garçon aussi doué pour la musique...

M. Coomans commençait à désespérer d'amener une réaction chez son interlocuteur et il commençait aussi à chercher ses mots.

— J'ai vu aussi le directeur de l'école des Frères, qui m'a dit tout le bien possible de Clément... S'il pouvait suivre les cours du Conservatoire, il deviendrait à coup sûr un grand musicien... Pour cela, il faut aller à Gand... Le sacristain n'est pas riche... Vous m'écoutez, Terlinck?

Celui-ci se contenta de faire oui de la tête.

— Voilà... J'ai pensé que si nous donnions une bourse à Clément Schrooten pour continuer ses études à Gand... Qu'est-ce que vous dites?

— Je ne dis rien.

— Qu'est-ce que vous pensez?

Terlinck soupira, en homme excédé, regarda Van de Vliet qu'il sembla prendre à témoin.

— Je pense, monsieur Coomans, que vous connaissez mon opinion à ce sujet. Ou bien ce jeune garçon doit vraiment devenir quelque chose et il le deviendra tout seul, ou bien il n'est pas intéressant et cela n'est pas la peine de dépenser pour lui l'argent de la commune...

— Écoutez, Terlinck...

— Je n'écoute rien du tout... Vous avez pris l'habitude, tous, au Conseil communal, de faire la charité avec l'argent de la ville... Vous avez promis au sacristain de vous occuper de son fils et c'est à vous qu'il vouera une reconnaissance

éternelle... Moi, Coomans, je ne fais pas la charité... Je crois qu'elle ne sert à rien et qu'elle fait plus de mal que de bien... Si vous y tenez, vous proposerez votre petite affaire au prochain Conseil et je voterai contre...

— Savez-vous, Terlinck, que vous êtes...

— Je suis tout ce que vous voudrez, monsieur Coomans, mais, tant que j'administrerai la ville de Furnes, je l'administrerai comme il me plaira... Je ne crois pas aux subventions... Je ne crois pas aux gens qui ont besoin d'être aidés... Maintenant, il est temps que je m'en aille...

Il l'avait fait exprès ! Le notaire s'en rendait compte et se demandait à quel mobile Joris Terlinck avait obéi. Il en était tout agité et il éprouva le besoin d'aller trouver Kempenaar dans son antre et de le questionner.

— Qu'est-ce qu'il a, ces jours-ci, notre Terlinck ?

Et Kempenaar, tout heureux de n'être pas seul en cette affaire, de soupirer :

— Il est bizarre, n'est-ce pas ?

◘

A mesure qu'il approchait d'Ostende, il accélérait l'allure autant que sa vieille voiture le permettait. Puis il s'arrêta devant le magasin d'un orfèvre et entra non sans gaucherie.

— Vous désirez ?

— Je voudrais...

Il ne savait pas. Ou plutôt il voulait quelque chose de très beau, un objet que l'on garde toute sa vie.

— C'est pour un cadeau...

— Un cadeau de mariage ?

— Non... Pour une naissance...

On lui montra des timbales en vermeil, des hochets en argent et ivoire.

— C'est ce qui se fait de mieux.

Il acheta timbale et hochet, stoppa son auto devant un magasin de comestibles de luxe, choisit du raisin d'Espagne, un ananas, des mandarines et deux bouteilles de champagne.

Et touoinrs la même hâte, le même vertige le poussaient, puis, au moment de s'arrêter sur le quai, en face de la gare

maritime et de la maison jaune, le même trac ! Les fenêtres, au premier, étaient fermées, les rideaux de mousseline tirés.

Il laissa ses paquets dans la voiture, poussa la porte de chez Janneke, chercha tout de suite du côté du poêle où il savait trouver la patronne, à côté du fauteuil du chat.

Elle était là, mais il lui sembla qu'elle n'était pas la même que d'habitude, qu'elle se montrait soucieuse, moins cordiale. D'un coup d'œil, elle lui désignait, à la place qu'il occupait les autres jours, un soldat en kaki qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord.

— Vous me donnerez un demi, dit-il.

Il avait compris. Il marquait un temps d'arrêt comme les habitués des bistrots louches qui vont vers la bagarre.

— C'est moi que vous attendez? questionna-t-il, debout devant le soldat assis.

Encore un de la mauvaise sorte, celui-là, cela se sentait rien qu'à sa façon de porter l'uniforme et à l'avachissement de son bonnet de police qui lui cachait presque un œil. C'était un rengagé, un ancier marinier d'Anvers.

— Monsieur Terlinck, n'est-ce pas? Je viens de la part d'Albert...

Il ne se levait pas, regardait de bas en haut, effrontément.

— Il paraît que vous avez une commission pour moi.

— Quelle commission? questionna Joris.

Janneke manœuvrait sa pompe à bière aux deux becs bien astiqués et les observait de loin.

— Vous savez ce que je veux dire ! Vous devez me remettra de l'argent pour Albert.

— Je n'ai rien du tout à vous remettre.

— Ah !

Il était désarçonné, le soldat.

— Vous n'avez pas reçu sa lettre?

Et Terlinck, sans lui laisser le temps de réfléchir :

— Vous l'avez lue?

— On est comme qui dirait des frères...

— Eh bien ! vous direz à votre frère que je n'ai rien pour lui.

— Comme vous voudrez !

Il frappa la table avec une pièce de monnaie.

— Qu'est-ce que je vous dois, la patronne?

— Vingt-huit sous.

Il s'en allait à regret, se retournait.

— Vous avez réfléchi?

Mais Terlinck, assis à sa place, ne faisait plus attention à lui et regardait dehors.

— Il n'y a rien de nouveau, là-haut, Janneke?

— Rien de nouveau, non... Je crois que ce matin elle s'est un peu levée... Ensuite, elle a fait marcher le phonographe... Je suis montée un moment, quand mon neveu est venu livrer la bière... On ne croirait jamais, n'est-ce pas, qu'il y a seulement huit jours qu'elle a accouché... Avec ça que ce n'est qu'un petit corps de rien du tout... Si encore c'était une forte femme!...

— Son amie est là?

— Vous oubliez que c'est le jour?

Le jour du monsieur de Bruxelles! Un fabricant de produits pharmaceutiques, qui avait cinq enfants et dont la fille aînée venait de se marier.

— J'ai été tout étonnée, moi, vous savez, quand j'ai vu ce soldat qui vous demandait... Il y en a eu un autre, une fois, qui m'a parlé de vous...

— Que vous a-t-il raconté, Janneke?

— Il ne m'a rien raconté, n'est-ce pas?

Elle mentait. Et cela faisait presque de la peine à Terlinck.

— Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité?

— Parce que je n'aime pas de me mêler de ces histoires... J'ai bien vu que ce n'était pas un type comme il faut...

Elle avait hâte d'en finir, se précipitait sur son tricot, questionnait :

— Vous ne montez pas?

— Il vous a parlé d'Albert?

— Il ne m'a pas dit s'il s'appelait Albert. Celui qui est en prison, n'est-ce pas? Moi, je n'ai écouté que d'une oreille. Il paraît qu'il a donné une gifle à son adjudant. Il compte bien que vous arrangerez ça...

Allons ! Ce n'était plus elle ! Le soldat lui avait tout dit ! Elle avait pour Terlinck, maintenant, le même respect un peu distant que pour le monsieur de Bruxelles qu'elle n'avait jamais vu !

— Tout le monde a ses ennuis, n'est-ce pas ? conclut-elle avec philosophie. Les riches comme les pauvres ! Et souvent les riches encore plus que les pauvres !

Un peu plus tard, elle le voyait traverser la chaussée, prendre dans son auto des petits paquets clairs dont il avait les bras encombrés et pénétrer dans le corridor en faux marbre rougeâtre.

Sa seule réaction fut de prononcer à l'adresse de son chat aux yeux mi-clos, tout en reprenant une rangée de points :

— Qu'est-ce que tu dis encore de ça, toi, minet ?

Lina était couchée, ou plutôt assise dans son lit, le haut du corps appuyé à des oreillers cernés de dentelles. Un gros ruban bleu pâle fermait sa chemise au cou.

— Débarrasse une chaise, Elsie !

Le phono était sur la table de nuit et il y avait plein de disques épars sur l'édredon de soie piquée. Tous les sièges étaient encombrés. L'un portait un plateau avec les restes du déjeuner, un autre un peignoir et du linge, un troisième des flacons de médicaments.

Et le soleil, qui paraissait à nouveau, s'infiltrait doucement à travers les rideaux de mousseline.

— Tu n'as pas entendu, Elsie ?

— Oui, madame !

Car Elsie avait refusé, puisque sa maîtresse avait un enfant, de l'appeler mademoiselle. C'était une grande fille osseuse, comme taillée dans du bois, originaire du Luxembourg. Le désordre la faisait souffrir et elle était forcée de vivre du matin au soir dans le désordre.

— Qu'avez-vous encore apporté, monsieur Jos ?

Lui, humblement, déballait ses cadeaux, tandis que des papiers de soie tombaient par terre, au grand désespoir d'Elsie.

— Moi qui adore les ananas ! Elsie ! Apporte un couteau et une assiette...

— Mais, madame, vous savez bien que vous avez déjà trop mangé ce midi...

— Fais ce que je te dis !... Elsie !... Deux coupes... Il n'y a pas de glace dans la maison ?... Tu iras en demander quelques morceaux à Janneke...

Dans le berceau, près du lit, l'enfant avait les yeux ouverts, mais ce n'était pas à lui que Terlinck s'intéressait.

— Asseyez-vous ! C'est fatigant de vous regarder quand vous êtes debout, tellement vous êtes grand... Enlevez votre pelisse... Comment pouvez-vous porter ce gros et lourd vêtement ?... Elsie !...

Elsie ne pouvait être partout à la fois. Elle était descendue chez Janneke chercher de la glace et son visage buté disait clairement sa réprobation.

— C'est dommage que Manola ne soit pas ici aujourd'hui... Elle qui aime tant le champagne !... Mais c'est son jour, vous savez ?

Elle découvrait le hochet, la timbale.

— Vous ne voudriez pas profiter de ce qu'Elsie n'est pas là pour ouvrir la fenêtre ?... Sous prétexte qu'elle est diplômée, elle refuse de faire tout ce que je lui demande...

— Je ne sais pas si je dois...

— Vous devez, monsieur Jos !

Il entr'ouvrit timidement la fenêtre. On aurait dit qu'il avait peur d'être mis à la porte. Il marchait à pas feutrés, se penchait même, depuis qu'elle avait remarqué qu'il était trop grand.

— Où avez-vous trouvé des ananas frais ? Chez Van der Elst ?

— Je ne connais pas le nom...

— Rue de Liége ?

— Non... Je ne sais plus...

— Vous avez apporté des cartes ?

Il pâlit. Depuis quatre jours, elle lui réclamait des cartes pour jouer à la belote et toujours il oubliait d'en acheter.

— J'y vais !

— Monsieur Jos...

Il était déjà sorti, sans manteau.

— C'est un drôle de phénomène, n'est-ce pas? disait-elle à Elsie, qui rentrait avec la glace. Si je n'étais pas dans cet état, je pourrais croire que c'est un amoureux... Un moment, j'ai pensé qu'il venait pour Manola...

Elsie, butée, ne répondait pas et mettait le champagne à rafraîchir.

— Tu ne trouves pas qu'il est rigolo?

— Pour moi, les hommes de cet âge-là ne sont jamais rigolos... Ils me font plutôt pitié...

Il revenait, avec deux jeux de cartes.

— Venez vous asseoir, monsieur Jos... Je vais vous apprendre le jeu... Manola, elle, triche toujours!... Bon! Voilà que c'est déjà l'heure... Elsie!... Passez-moi la petite...

Elle repoussa les cartes sur l'édredon déjà couvert de disques. D'un mouvement tout naturel, elle défit le nœud de ruban bleu et laissa jaillir un sein de sa chemise.

— Oui, oui, grosse gourmande!... Patientez seulement une petite minute. Voilà!... Vous êtes bien?...

Se tournant vers Terlinck, elle demandait, au grand scandale d'Elsie, qui galopait lourdement à travers la pièce, dans le vain espoir d'y mettre un semblant d'ordre bourgeois :

— Vous n'avez pas une cigarette?

III

Il était dans un jardin, appuyé au manche d'une bêche, comme sur les catalogues des marchands de graines. Un détail curieux c'est qu'il fumait, non un cigare, mais une énorme pipe en écume. De la maison (c'était censé être sa maison, mais il ne la reconnaissait pas), Lina sortait, un bébé dans les bras. En voyant Terlinck, elle faisait un grand geste joyeux et se mettait à courir vers lui. Or, à mesure qu'elle s'approchait, elle se transfigurait. Il constatait avec étonnement qu'elle portait une robe très courte, à large plis, à la façon des pensionnaires, et que ses cheveux formaient deux tresses dans le dos. Elle courait toujours. Elle butait. Elle s'étalait dans l'allée, tout près de Terlinck, et elle souriait toujours, où elle

riait, ni l'un ni l'autre exactement : une expression de joie absolue, de joie à l'état pur.

Lui fronçait les sourcils parce que l'enfant lui avait échappé des mains et était tombé quelques pas plus loin. Il voulait aller le ramasser et alors seulement il s'aperçut que ce n'était qu'une poupée, pas même une grande poupée, mais une simple poupée de bazar aux bras immobiles et aux yeux fixes.

Cela ne pouvait pas être réel, il s'en rendait compte. Il rêvait. Mais il ne voulait pas avoir l'air de s'en apercevoir, parce qu'il tenait à savoir la suite. On remuait, dans la chambre. D'un léger battement de paupières, il constata qu'on avait ouvert le rideau et qu'il pleuvait.

Il soupira, maussade. On venait de lui apporter son eau chaude. Il était donc l'heure de se lever. Mais pourquoi Maria ne sortait-elle pas après avoir posé le broc?

Il ouvrit les yeux et vit que ce c'était pas Maria, mais sa belle-sœur Marthe, déjà lavée et habillée. Elle le regardait. Elle attendait, sachant qu'il était éveillé.

Il la détestait, sans raison précise, mais il la détestait, il l'avait toujours détestée. Pourquoi était-ce elle qui avait apporté l'eau chaude? Qu'attendait-elle, debout devant son lit?

— Bonjour, Joris! murmurait-elle.

Il grogna. Elle restait là! Il était évident qu'elle voulait rester, qu'elle avait une raison pour cela!

Elle ne faisait jamais rien sans raison! Elle était la raison même! Et son visage, à contre-jour, paraissait lunaire sous les cheveux grisonnants, parce qu'elle n'avait pas une ride, parce que sa peau était lisse et unie, mais blanche, sans une roseur.

Pour mettre Terlinck de mauvaise humeur, il y avait d'abord le rêve qu'il avait dû abandonner; puis ce qui s'était passé la veille. A vrai dire, il ne s'était rien passé, ou plutôt il ne savait pas au juste. Il était entré chez Janneke comme il le faisait toujours avant de monter chez Lina. Bien que le café fût situé dans la maison voisine, il était resté, pour Terlinck, comme l'antichambre de l'appartement.

Et Janneke l'avait servi en hochant la tête.

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas monter aujourd'hui.

Il dut lui tirer les renseignements un à un.

— Elle a eu une visite, n'est-ce pas?

Puis enfin :

— C'est un officier qui est arrivé à motocyclette ! Même que sa machine est toujours le long du trottoir...

Furieux, il regardait toujours sa belle-sœur, capable de rester ainsi pendant des heures s'il le fallait. Enfin, il rejeta les couvertures et s'assit au bord du lit. Au début, il ne l'avait peut-être pas fait exprès. Mais, quand il s'en aperçut, il ne fut pas fâché de scandaliser Marthe, qui se rendait chaque matin à la messe de sept heures. Comme il était placé, et avec le mouvement qu'il faisait pour passer ses chaussettes, elle pouvait voir jusqu'en haut ses cuisses velues et tout le bas-ventre.

Il s'attardait, exprès. Elle disait après un soupir :

— Vous oubliez, Terlinck, que c'est moi qui vous lavais des pieds à la tête quand vous aviez la typhoïde !

Il se redressa brusquement.

— Qu'est-ce que vous voulez?

L'atmosphère devenait étouffante dans la maison. Marthe avait installé sa sœur dans l'ancienne chambre d'Emilia, de l'autre côté du palier. Comme cette chambre était devenue un débarras, on avait dû disperser partout, y compris dans les corridors, des meubles et de grands paniers d'osier.

On sentait que, la nuit, il y avait toujours quelqu'un qui ne dormait pas, Marthe ou Maria. On entendait des pas furtifs dans l'escalier, la servante qui venait prendre la garde ou qui retournait chez elle, ou encore quelqu'un qui descendait mettre de l'eau à bouillir. Et sans cesse de la lumière sous la porte, des murmures de voix sur un ton de litanie.

— Je voudrais vous parler pendant quelques minutes, Terlinck ! Vous pouvez faire votre toilette...

Le jour était si gris, le ciel si bas qu'un rideau semblait tendu devant les fenêtres. C'était le marché, sur la place. On apercevait des parapluies, les auvents qui s'égouttaient.

— Qu'est-ce qu'il vous faut encore?

Il s'en voulait de la détester ainsi et d'être incapable de le cacher, car elle ne le méritait probablement pas. Elle n'avait jamais eu de chance. Son mari, l'organiste de Gand, chef

d'orchestre à ses heures, était tombé malade aussitôt après leur mariage et la lune de miel de Marthe s'était passée à le soigner. Quand il était mort, il ne lui laissait pas un centime.

Malgré cela, Terlinck ne l'avait jamais entendue se plaindre. Elle disait les choses simplement, comme elles sont. Elle ne se considérait pas comme déshonorée parce qu'elle avait dû devenir caissière dans un café de Bruxelles. Elle restait la même à quarante-cinq ans qu'à vingt et elle ne parlait jamais mal de personne.

La haine de Terlinck venait-elle de ce qu'elle était une fille de Justus de Baenst?

Il se lavait les dents, faisait signe qu'il écoutait.

— C'est au sujet d'Émilia, commençait-elle de sa voix égale.

Thérésa elle-même n'aurait pas osé aborder ce sujet sur lequel Terlinck était plus susceptible que sur tout autre. Émilia, c'était à lui ! Cela ne regardait que lui seul ! La brosse à dents dans la bouche, il observait durement sa belle-sœur.

— Je crois que vous feriez mieux de vous décider...

— Me décider à quoi?

N'avait-il pas eu raison de ne pas vouloir de Marthe dans la maison? Elle était à peine arrivée de dix jours qu'elle se permettait de s'occuper d'Émilia !

— Vous savez ce que je veux dire, Terlinck. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'un jour ou l'autre vous aurez des ennuis...

Il se lavait le visage, soufflait en se rinçant, saisissait une serviette-éponge. Et elle était toujours à la même place, dans l'attitude de quelqu'un qui a décidé d'aller jusqu'au bout.

— Hier encore, le docteur Postumus m'en a parlé...

— Postumus?

Cette fois, le ton était un ton de défi. Postumus? Mais Terlinck était prêt à l'écraser si...

— Ce n'est pas la peine de prendre vos grands airs... Essuyez plutôt le savon derrière vos oreilles... Postumus m'a simplement dit ce que je savais déjà : c'est que des gens commencent à parler...

— D'Émilia?

— D'Émilia, oui ! Et de vous ! Certaines personnes que vous connaissez ont demandé à Postumus si votre fille était réellement folle et si sa place n'était pas dans une maison de santé...

— Qui ?

— Peu importe ! Des gens de l'Hôtel de Ville...

Il ne se rasait qu'un jour sur deux et ce n'était pas le jour, de sorte qu'il était presque prêt.

— Qu'est-ce que Postumus a répondu ?

— Qu'il était tenu par le secret professionnel. Cependant, il y a une femme qui est enragée contre vous...

— Quelle femme ?

— La mère de Jef Claes.

Elle ne pouvait empêcher son regard de devenir plus insistant. Thérésa lui avait parlé de la mort de Jef et de la visite que celui-ci avait faite à Terlinck un quart d'heure avant ! Dans la chambre de la malade, les deux femmes avaient sans doute épilogué des heures sur ce drame, à voix basse avec des coups d'œil prudents à la porte !

— De quoi se mêle la mère de Jef Claes ?

Oui, de quoi ? Alors que, par quatre fois déjà, il lui avait envoyé de l'argent ! Jamais il n'avait agi ainsi pour personne ! Il n'aurait même pas pu dire à quel sentiment il obéissait au juste ! Le fait était là, néanmoins !

— Quand elle a bu et qu'elle court les boutiques, elle ne cesse de parler de vous et d'Émilia. Si vous voulez tout savoir, elle va jusqu'à raconter que votre fille est attachée sur son lit, qu'une personne normale ne pourrait tenir dans la pièce à cause de son odeur, que votre femme n'a pas le droit de...

Elle s'arrêta, impressionnée. Il était tout droit devant elle, rigoureusement immobile, avec cet air figé qu'il prenait plus souvent les derniers temps.

— Ensuite ?

— Ces choses-là, on sait comment ça commence, on ne sait pas d'avance comment ça finira. Les gens de Furnes ne vous aiment pas, Terlinck...

C'était vrai : ils avaient peur de lui. Et après ?

— Ne pensez-vous pas que c'est assez d'une malade dans la maison ? Il y a une bonne maison de santé à La Panne, où vous pourriez aller voir Émilia chaque jour...

Qu'il était loin, tout à coup ! Elle le voyait toujours à moins d'un mètre d'elle et pourtant c'était comme si une distance considérable les eût séparés. Il la regardait. Qu'est-ce qu'il pensait ?

— Qu'avez-vous, Terlinck ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Moi ?

Répondre à quoi ? Pourquoi ? Ainsi, Marthe ne comprenait pas que...

Il regarda machinalement le plafond au-dessus duquel Émilia était couchée. L'espace d'une seconde, ses yeux s'embuèrent, sa pomme d'Adam remua, mais sa belle-sœur ne s'en aperçut pas.

— Ma fille ne me quittera pas ! déclara-t-il enfin d'une voix changée, sa voix de tous les jours, comme s'il eût parlé de n'importe quoi.

Et, fixant Marthe, les sourcils froncés :

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Elle ne bougeait pas. Il aurait juré qu'elle récitait une courte prière pour se donner le courage d'aller jusqu'au bout.

— Il y a encore...

— Écoutez, Marthe...

Il alluma un cigare, bien qu'il n'eût pas encore bu son café. Puis il marcha à travers la chambre et le plancher en trembla.

— Je vous ai laissé venir, alors que c'était contraire à mes principes. Cette maison est ma maison ! Vous comprenez ? Thérésa est ma femme. Émilia est ma fille. Maria est ma servante et mon ancienne maîtresse. Ce n'est pas la peine de me regarder ainsi ! Tout cela, sans doute, est arrivé parce que ça devait arriver et il n'y a plus rien à y changer ! Vous ne comprenez pas encore ?

Elle ne comprenait pas, non, mais elle devinait confusément ce qu'il voulait dire et ce qu'il ne disait pas.

— Ma maison...

Il devenait farouche en prononçant ces mots-là. Ce n'étaient pas des mots d'amour. C'étaient plutôt des...

Elle ne voulait pas le penser trop nettement : des mots de haine, oui !

La maison à laquelle il était attaché, qu'il le voulût ou non !

La maison, la famille qui pesaient sur ses épaules, qui pesaient sur sa vie, sur le passé comme sur l'avenir !

— Vous vouliez me parler d'Ostende, n'est-il pas vrai?

Et un sourire méprisant, dont lui seul pouvait connaître le vrai sens, retroussait sa lèvre.

— Je suppose qu'on raconte des histoire sur Ostende aussi? Qu'est-ce que vous attendez pour me faire un sermon?

Elle ne se sentit pas la force de continuer et elle balbutia :

— J'aime mieux vous laisser avec votre conscience !

Sa conscience, en tout cas, ne l'empêcha pas de faire les gestes de tous les jours, de descendre dans la salle à manger et d'appeler Maria pour le servir, de monter chez Émilia pour lui porter son repas du matin.

Le mansarde était plus sinistre par ce temps gris et sourd. C'était vrai qu'elle sentait mauvais, mais aussi il était rare que Terlinck pût terminer le nettoyage sans être interrompu par une crise d'Émilia.

Aurait-il fallu alors lui mettre la camisole de force? On l'avait attachée sur son lit, une fois, une seule, c'était encore vrai. Avec des linges, d'ailleurs, pour ne pas la blesser. Terlinck avait fait monter Maria dans l'espoir de nettoyer la pièce à fond et de laver la jeune fille couverte de plais.

Elle avait eu une telle crise qu'avec les dents elle s'était complètement déchiré la lèvre et on ne pouvait pas regarder sans terreur ses yeux révulsés.

Aujourd'hui, elle était douce. Elle chantait son éternelle complainte en jouant avec ses doigts et elle ne parut pas s'apercevoir de la présence de son père.

Quand celui-ci descendit, ce fut pour entrer chez sa femme; il se pencha sur elle, frôla son front de ses lèvres.

— Bonjour, dit-il.

Elle levait ses yeux fatigués, anxieux et résignés tout ensemble. Puis bien vite elle regarda sa sœur comme pour se rassurer.

— Vous avez pu dormir?

— Très peu... fit-elle de sa voix qu'on reconnaissait à peine. Cela ne fait rien... Bientôt, je dormirai longtemps, longtemps...

Des larmes gonflaient ses paupières plissées, glissaient sur

ses joues. Il faisait gris. Il faisait triste. Ici encore, cela sentait la maladie et son écœurante cuisine.

— J'ai demandé que le curé vienne me voir... Vous n'êtes pas fâché?

Il fit non de la tête, et sortit.

C'était sa maison! Il entrait dans le bureau pour prendre des cigares et contournait machinalement la fameuse place que rien ne marquait et qu'il aurait pu délimiter avec exactitude.

Pâques était passé. Terlinck ne portait plus son bonnet de loutre, mais un chapeau noir et, quand il ne pleuvait pas, il sortait en veston.

Il traversa la place, parmi les légumes et la volaille, parmi les femmes qui le saluaient. Devant lui, le beffroi s'élevait dans la grisaille, l'aiguille de l'horloge avançait par saccades.

N'était-ce pas son Hôtel de Ville aussi? Van de Vliet était là, au-dessus de la cheminée, dans son costume de carnaval. Le fauteuil attendait, les papiers étaient soigneusement rangés sur la table.

— Monsieur Kempenaar, s'il vous plaît...

— Bonjour, Baas. Madame Terlinck va mieux?

Kempenaar se croyait obligé, chaque matin, de lui demander d'une voix attristée des nouvelles de sa femme.

— Elle va toujours aussi mal, monsieur Kempenaar! D'ailleurs, cela ne vous regarde pas!

Il lui prenait le courrier des mains, mais ce n'était pas pour le dépouiller. Au contraire, il repoussait un peu son fauteuil, tirait sur son cigare pour s'entourer de fumée, regardait le secrétaire communal dans les yeux.

— Dites-moi, monsieur Kempenaar... Il y a longtemps que vous êtes allé au Cercle catholique?

— J'ai joué dans la pièce qu'on a donnée dimanche dernier...

— Ne faites pas l'imbécile, monsieur Kempenaar!... Vous savez bien que je ne parle pas de vos clowneries... Vous étiez au cercle lundi?

L'autre baissa la tête, comme pris en faute.

— Vous êtes resté en bas, n'est-ce pas? Mais je pense que ceux du Petit Cercle étaient réunis au premier étage?

Exactement comme le jour où l'on avait discuté le cas de Léonard Van Hamme ! C'était toujours le même jeu ! Les membres de second ordre, les Kempenaar et les autres, erraient dans la salle du bas où étaient encore dressés les décors du dimanche précédent et où, par économie, on n'allumait qu'une ou deux lampes. On buvait des canettes de bière, de mauvaise bière, toujours tiède. Et on essayait de deviner ce qui se passait là-haut, dans les salons aux fauteuils de velours vert. On entendait des voix. On voyait des gens traverser le porche, s'engager vivement dans l'escalier.

— Ce n'est pas la peine de vous troubler, monsieur Kempenaar. Vous voyez que je suis au courant. Pouvez-vous me dire qui était au Petit Cercle?

— Il y avait maître Coomans... Et le sénateur Kerkhove... Aussi M. Meulebeck, avec un autre avocat dont je ne connais pas le nom...

— Encore qui, monsieur Kempenaar?

— Je ne sais plus... Attendez... Non... Peut-être le chanoine Vieuville?... Il me semble que j'ai aperçu sa soutane dans l'escalier...

— C'est tout?

Pourquoi mentir, puisqu'il savait bien qu'il faudrait en arriver à la vérité?

— Léonard Van Hamme n'était pas à la séance?

— On me l'a dit, en effet...

— Qu'est-ce qu'on vous a encore dit, monsieur Kempenaar? Est-ce que Léonard, maintenant, n'est pas au mieux avec ces messieurs?

— Je crois qu'ils s'entendent bien, oui !

— Est-ce qu'il n'est pas venu hier à l'Hôtel de Ville? Est-ce qu'il n'est pas allé vous dire bonjour dans votre bureau?

— Il est toujours conseiller municipal et je ne pouvais pas l'empêcher de...

— Que vous a-t-il dit?

C'était le Terlinck qui faisait peur, froid et calme, aussi dur que la cheminée de pierre.

— Il m'a parlé de différentes choses...

— Et il vous a annoncé, monsieur Kempenaar, qu'il ne tarderait pas à me remplacer dans ce fauteuil ! Voilà ce qu'il vous a dit et ce que vous n'osez pas me répéter ! Vous, vous avez répondu affirmativement ! Parce que vous vivez dans la peur de perdre votre place ! N'est-ce pas, monsieur Kempenaar ? Votre chemise est très sale et je tiens à ce que mes employés gardent un aspect correct. Vous me ferez le plaisir de changer de linge plus souvent, monsieur Kempenaar. Vous pouvez disposer...

A dix heures du matin, il entra chez Kees, au « Vieux Beffroi ». Il n'y avait que quelques maraîchers qui avaient apporté leur manger et qui se faisaient servir de grands bols de café au lait.

Il alla tout au fond, au delà du comptoir, près du billard, et Kees savait qu'il devait le suivre.

— Qu'ont-ils décidé ? demanda Terlinck à mi-voix, sans s'asseoir.

— Il paraît que c'est le notaire Coomans qui est allé chercher Léonard. Celui-ci ne voulait plus être candidat. Coomans lui a annoncé que vous auriez des ennuis un jour ou l'autre...

— A cause de ma fille ?

— De ça et d'autre chose... Le notaire a engagé la mère de Jef comme femme de ménage... Elle boit toujours autant et quand elle a bu elle raconte des histoires...

Et Kees, avec un regard prudent autour de lui :

— Vous feriez bien de vous méfier, Baas !

— Ici, qu'est-ce qu'ils disent ?

Ici, cela signifiait le petit groupe qui se réunissait tous les soirs au « Vieux Beffroi ».

— Ils attendent. Certains prétendent que, du moment que le notaire Coomans s'est remis avec Léonard...

— Servez-moi un petit genièvre, Kees.

— Vous n'allez pas vous laisser faire, au moins ?

Terlinck se contenta de regarder la place à travers les vitres embuées de la devanture.

Sa place ! Sa ville !

Puis il alla sortir sa voiture du garage et tourna longtemps la manivelle pour la mettre en route.

Il n'aurait pas dû, il le savait ! Non pas parce que, pendant le déjeuner qu'ils avaient pris en tête-à-tête, sa belle-sœur l'avait regardé d'un air interrogateur, comme pour se rassurer ; encore moins à cause des coups d'œil que Maria lui lançait chaque fois qu'elle apportait un plat à table ! mais il y avait réunion de la commission des finances, à cinq heures. C'était Coomans le président. Léonard Van Hamme en faisait partie. On devait discuter, entre autres, le budget du Bureau de Bienfaisance. Or, il ne serait certainement pas rentré à l'heure.

Quand il se leva, il devina la question toute prête sur les lèvres de Marthe :

— Vous allez à Ostende ?

Il ne lui laissa pas le temps de la poser, déclara :

— Je vais à Ostende.

— Le docteur Postumus sera ici à trois heures.

— Ce n'est pas moi qu'il soigne, n'est-ce pas ?

Il éprouva le besoin, ce jour-là, de s'arrêter chez sa mère. Sept fois par semaine, il passait devant la maison basse précédée de sa barrière de bois vert et chaque fois il apercevait la vieille en bonnet blanc, soit à travers les vitres, soit encore dans son bout de jardin qu'elle cultivait de ses mains.

Au fait, dans la maison de son rêve, il y avait une barrière du même genre et les fenêtres étaient pareilles, avec, elles aussi, des volets de deux tons, verts et blancs.

Sa mère n'était pas dans le jardin, à cause de la pluie. Elle était occupée à éplucher des pommes de terre et, levant la tête, elle se contenta de prononcer avec une pointe d'étonnement :

— Ah ! c'est toi ?

Il l'embrassa distraitement. Il n'avait jamais été habitué aux effusions et quand, tout petit, il avait voulu embrasser un de ses oncles — qui était mort maintenant — celui-ci l'avait repoussé en déclarant :

— Les hommes ne s'embrassent pas !

Il n'avait rien de particulier à dire. Il avait apporté, par habitude, une demi-douzaine de gaufres molles comme sa

mère les aimait et elle n'avait pas bronché quand il avait posé le paquet sur la toile cirée de la table.

— Tu es pressé? demanda-t-elle, en remarquant qu'il ne s'asseyait pas.

— Non... Pas particulièrement...

— Tu passes bien souvent, ces temps-ci... C'est vrai que ta belle-sœur est installée chez toi?... Ça doit faire de jolies disputes!... Comme je te connais...

Et de temps en temps, elle l'observait par-dessus ses lunettes.

Elle ressemblait exactement à ces bonnes vieilles qu'on voit sur les chromos. Seulement, elle n'était pas bonne! En tout cas, elle n'avait aucune indulgence. Parfois même, on aurait pu croire qu'elle détestait son fils; à tout le moins, elle s'en méfiait.

— Alors, comme ça, ta pauvre femme est en train de passer?

Il savait qu'elle disait cela pour voir ce qu'il répondrait. La preuve, c'est qu'elle le regardait en coin.

— Elle a un cancer à l'intestin.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

Comme si l'on décidait ces choses-là à l'avance!

— Tu ne veux pas une tasse de café?

— Merci.

— Tu es pressé?

Il y avait son portrait au mur, à cinq ou six ans, un cerceau à la main et, près de la table, la chaise qui avait toujours été sa chaise.

— Il faudra que j'aille la voir avant que ça n'arrive. Seulement, j'ai toujours peur de déranger...

— Vous savez bien que vous ne nous dérangez pas.

Ils parlaient du bout des lèvres, l'un comme l'autre. Ils mentaient sans mentir, prononçaient des phrases sans importance et sans rapport avec ce qu'ils pensaient.

— Tu es toujours content?

Là, peut-être, livrait-elle un peu de son âme? Il traduisait, car il connaissait sa mère comme elle le connaissait :

— Cela te fait toujours plaisir d'avoir gagné de l'argent, d'être l'important Joris Terlinck, fabricant de cigares et bourgmestre de Furnes? Tu es sûr que tu ne regrettes rien et que tout va selon tes désirs?

Il répondit en se versant du café :

— Très content !

Elle savait qu'il mentait. C'était sans importance. Il en avait toujours été ainsi entre eux.

— Regarde s'il y a encore du sucre dans la boîte.

Une boîte à cacao décorée d'images de Robinson Crusoë ; elle était déjà sur la cheminée quand il était tout petit. Il la secoua. Il restait trois morceaux et de la poussière blanche.

— Il faut se faire une raison, n'est-ce pas ? soupira la vieille, comme s'il venait de se confier à elle. Ne roule pas trop vite. Il paraît qu'il y a encore eu un accident hier à l'entrée de La Panne.

Il ne roula ni vite, ni lentement. Il allait à Ostende. A mesure qu'il approchait, il oubliait ce qu'il y avait derrière lui pour ne penser qu'à la motocyclette nickelée et à l'officier de la veille.

Certains jours il ne savait plus qu'acheter. Les gros raisins d'Espagne finissaient par pourrir dans l'appartement. Il y avait du champagne d'avance. Quant aux bonbons et aux chocolats, il en traînait des boîtes sur tous les meubles.

Il prit une initiative audacieuse : il entra chez un parfumeur, demanda un parfum très bon et fut étonné qu'un petit flacon coûtât deux cents francs.

Dès qu'il arriva sur le quai, il chercha la moto des yeux et respira en ne la voyant pas. Il en voulait à Janneke, injustement, car elle n'y était pour rien si, la veille, Lina avait reçu la visite d'un officier. N'empêche qu'il se vengea en n'entrant pas chez elle et en montant tout de suite dans l'appartement.

Elsie lui ouvrit la porte et prit le paquet machinalement, tant on avait l'habitude qu'il vînt avec un ou plusieurs paquets.

— Il n'y a personne ? questionna-t-il.

— Seulement mademoiselle Manola... Vous n'avez pas eu peur de la pluie ?... Donnez-moi votre imperméable...

Au seuil de la grande pièce, toujours claire malgré le temps couvert, il avait chaque fois le même choc, la même timidité et il disait avec autant de conviction :

— Je ne vous dérange pas ?

Cette fois, il était d'autant plus ému que son rêve n'était pas tout-à-fait dissipé. Il cherchait Lina des yeux, s'assurait

qu'elle n'était pas une petite fille, que l'enfant dans le berceau n'était pas une poupée.

— Bonjour, monsieur Jos !... Vous n'êtes pas venu hier ?

— C'est à dire que je suis venu, mais que je n'ai pas osé monter. On m'a annoncé qu'il y avait quelqu'un ici.

— C'était mon frère ! Asseyez-vous. Qu'y a t-il dans le paquet, Elsie ?

— Du parfum, madame... *Soir d'Automne...*

— Que faisiez-vous quand je suis arrivé ?

Elle se regardèrent et faillirent pouffer. C'était souvent ainsi. Souvent il avait l'impression d'être une grande personne interrompant des enfants dans leurs jeux et dans leurs mystères.

Des mystères, elles en faisaient pour tout et pour rien. Si elles riaient et qu'il leur demandât pourquoi, elles le taquinaient un quart d'heure durant avant de lui avouer une vérité toute simple. Si elles chuchotaient, il était malheureux tant qu'elles ne lui avaient pas avoué n'importe quoi, la vérité ou non, sur ce qu'elles étaient en train de se confier.

Une fois, au jardin zoologique d'Anvers, il avait vu, dans une cage, des lionceaux que, pour une raison ou pour une autre, on avait séparés de leur mère. Ils étaient trois, tout ronds, le poil luisant, qui se roulaient les uns sur les autres, se mordillaient une patte, une oreille, s'étiraient dans un tel état de béatitude innocente que les spectateurs attendris en avaient gros au cœur.

Elles étaient un peu ainsi, Lina et Manola, et il n'y avait dans la maison qu'Elsie pour ressembler à une grande personne, mais une grande personne que nul ne prenait au sérieux et dont les sévérités prenaient une teinte de comédie.

Il y avait un vrai bébé, pourtant ! Mais on jouait avec lui comme avec une poupée ! On jouait avec la vie ! On jouait avec Terlinck, ou plutôt avec M. Jos !

— Pourquoi ne voulez-vous pas me dire ce que vous faisiez ?

— On discutait...

— De quoi ?

— D'un sujet très grave !

— Quel sujet ?

— Vous...

— Que disiez-vous de moi ? insistait-il sans pouvoir toucher leur légèreté.

— Bien des choses !... Manola vous en parlera...

Il était déjà tout dérouté, tout malheureux et elles éclataient de rire.

— Pourquoi ne parle-t-elle pas tout de suite ?

— Parce que !

— Parce que quoi ?

— Parce que, tout à l'heure, elle vous emmènera chez elle. J'attends encore une visite à quatre heures.

— De qui ?

— Vous êtes trop curieux, monsieur Jos ! Elsie ! Donnez-moi bébé. C'est l'heure de sa têtée...

On voyait confusément, à travers la mousseline des rideaux, des mâts de bateaux et un fond argenté de mer ou de ciel. L'enfant criait, ne se taisait qu'au moment où son nez s'écrasait sur le sein de sa mère.

— Tu emmènes monsieur Jos, Manola ?

Celle-ci se levait à regret. Elle était toujours vêtue de soie, toujours parfumée.

— Vous n'avez pas peur de m'accompagner chez moi, monsieur Jos ? Vous avez votre voiture à la porte ? Non ? Amenez-la devant le seuil, que je ne me mouille pas...

Il hésitait à s'en aller, se levait, attendait qu'Elsie apportât ses vêtements.

Le bébé têtait toujours. Lina s'inquiétait de son amie, qui était une fois de plus dans le cabinet de toilette.

— Ne me chipe pas encore mon rouge ! Chaque fois que tu viens, tu me chipes quelque chose. Oui, monsieur Jos !... Ne faites pas cette tête-là ! Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez peur de Manola ?...

Il s'en allait à reculons, se retrouvait dans l'escalier avec Manola, allait chercher son auto, tandis qu'elle attendait dans le corridor.

Derrière les vitres du café, il aperçut Janneke qui l'observait. Il ouvrit la portière, la referma, démarra gauchement.

— Vous savez où j'habite, je suppose ? Rue Léopold ! Juste en bas de la digue...

Nerveux, il conduisait mal.

— Attention ! Ici, c'est sens unique. Prenez la deuxième rue à gauche...

— C'est encore son frère qui va venir ? questionna-t-il en regardant devant lui les pavés mouillés.

Elle ne répondit pas.

— A droite, maintenant. Tout de suite après l'hôtel que vous voyez. C'est la deuxième maison...

Déjà elle cherchait une clef dans son sac. Et, machinalement, elle prononçait :

— C'est vrai que pendant que vous êtes ici votre femme est en train de mourir à petit feu ?

Le plus extraordinaire, c'est que, dans sa bouche, ces mots n'étaient pas tragiques. Cela paraissait tout naturel que madame Terlinck, là-bas, à Furnes, mourût à petit feu !

IV

Ce qui le frappa ce fut, dans l'escalier, le contraste entre le rouge sombre du tapis, l'éclat des baguettes de cuivre et la blancheur crémeuse des murs. Il devait se souvenir plus tard d'une énorme plante verte dans un cache-pot de porcelaine, se souvenir aussi que, comme ils atteignaient le premier étage, une des portes à deux battants du rez-de-chaussée s'était entr'ouverte.

— Ce n'est rien ! C'est l'Anglais ! avait dit Manola en introduisant la clef dans la serrure.

— Quel Anglais ?

— Un type qui loue la chambre et le salon du rez-de-chaussée... Entrez... Vous permettez une petite minute ?

Elle disparut par une porte qui devait ouvrir sur la salle de bains, continua à parler.

— Je ne sais pas comment font les autres femmes, mais moi je ne peux pas garder une ceinture toute la journée !...

Ouf ! Elle revenait en frictionnant, à travers sa robe, ses hanches qu'on devinait marquées de petits nids d'abeilles par la ceinture.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas? Qu'est-ce que vous avez envie de boire?

On avait dû faire le ménage en son absence, car à leur arrivée tout était dans un ordre parfait. Mais, au train où elle allait, il ne lui faudrait que quelques minutes pour recréer son désordre familier.

Elle s'observait, pourtant, n'oubliait pas qu'elle était chez elle et s'efforçait de se conduire en maîtresse de maison.

— Du cognac? Une liqueur?

Il n'avait envie ni de cognac ni de liqueur, mais il n'osait pas refuser, il restait debout, un peu étourdi par le tourbillon froufroutant de Manola.

Ce n'était pas le même genre que chez Lina. L'intérieur était encore plus douillet, au point qu'on aurait pu le croire capitonné. Ce qui impressionnait particulièrement Terlinck sans raison, parce que c'était le premier détail remarqué en entrant, c'était une cheminée Empire en marbre blanc et, dans cette cheminée, sur des chenêts de cuivre à têtes de sphinx, un vrai feu de bûches qui brûlait doucement, avec des mines lécheuses.

— Assez-vous dans ce fauteuil... J'ai pensé qu'il valait mieux vous amener ici que vous parler devant Lina... Il ne faut quand même pas oublier qu'elle a dix-huit ans...

Que voulait-elle dire? En quoi les dix-huit ans de Lina importaient-il? La vérité, c'est que Manola manquait d'aplomb. Elle regardait en sourcillant Terlinck, qui se tenait raide dans un fauteuil, son chapeau sur les genoux.

— Mais posez donc votre chapeau! s'impatienta-t-elle. Vous ne pouvez pas savoir de quoi vous avez l'air!

Elle ne le savait pas non plus. En tout cas, il avait l'air d'un homme avec qui il est difficile d'aborder certains sujets!

— Vous pouvez fumer votre cigare... Mais si! Je tiens à à ce que vous fumiez un cigare... Et tenez! Je vais allumer une cigarette pour vous tenir compagnie...

Tout cela pour gagner du temps, pour aller et venir, pour l'observer à la dérobée. Cela fit un drôle d'effet à Joris d'être épié de la sorte. Il pensait soudain qu'on l'avait toujours regardé ainsi, surtout les femmes, sa mère la première, déjà quand il était gamin, puis Thérèsa, dès leur mariage, Maria

qui n'arrivait pas à être naturelle en pleine étreinte, Marthe, ce matin encore et, à vrai dire, la mère Janneke, qui n'était pas rassurée sur son compte.

— Savez-vous que vous êtes un drôle de coco? attaqua tout à coup Manola, avec une familiarité qui lui semblait devoir faciliter les choses. Hier, quelqu'un qui vous connaît bien m'a beaucoup parlé de vous. C'est vrai ce que j'ai dit tout à l'heure de votre femme?

— C'est vrai, oui!

— Et cela ne vous fait rien de penser qu'elle pourrait mourir juste quand vous êtes avec d'autres? C'est exact aussi que vous avez une fille de trente ans?

Par contenance, il but une gorgée de cognac sans que le regard de Manola le quittât.

— Ça ne me regarde pas, bien sûr! C'est votre affaire! Ce que j'en dis, c'est parce que nous causons... Ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir... Ce que je voulais vous demander, c'est ce que vous comptez faire avec Lina...

Elle était soulagée. Le plus dur était passé et, maintenant que c'était dit, elle respirait plus librement.

— Ce que je compte faire?

— Oui! N'ayez pas l'air de ne pas comprendre, hein! Ce n'est pas pour des prunes que vous venez tous les jours à Ostende et que vous apportez des cadeaux à ne savoir où les mettre...

Il était choqué par cette vulgarité dont il ne s'était jamais aperçu.

— Hier, Ferdinand — c'est le frère de Lina, qui est officier aviateur à Bruxelles — est venu la voir. Savez-vous pourquoi?

Par moment, il se demandait si cette scène était réelle, tant Manola débattait ces questions avec une gravité comique. Tout en parlant, elle continuait à l'étudier, sans se donner la peine de s'en cacher. Elle avait dû dire à Lina :

— Laisse-moi faire! Je verrai bien ce qu'il a dans le ventre, moi!

Elle était l'aînée. Elle avait de l'expérience. Elle s'instituait le guide et la protectrice de la jeune fille.

— Eh bien! Il est venu lui présenter des propositions de

la part de son père... Vous connaissez Léonard Van Hamme?... Il vaut mieux pour lui qu'il ne me rencontre pas... Non content d'avoir mis sa fille à la porte avec un enfant, il voudrait, maintenant, qu'elle aille vivre encore plus loin, en Angleterre ou en France... C'est pour ça que Ferdinand est venu en moto de Bruxelles!

Elle s'animait, prenait son histoire à cœur, posait parfois la main sur le genou de Terlinck pour souligner une de ses phrases.

— Savez-vous seulement combien Lina a reçu pour la part de sa mère?... Les Van Hamme sont riches, n'est-ce pas?... Seulement, les parents étaient mariés sous le régime de la séparation des biens... L'argent de Léonard, placé dans l'affaire, n'a pas cessé de fructifier... Sûrement aussi qu'il s'est servi de la dot de sa femme, qui était de deux cent mille francs... Aujourd'hui, il ne veut pas en convenir... Vous comprenez?

Il comprenait, évidemment! Et il ne pouvait s'empêcher d'être ahuri par Manola, qui s'échauffait de plus en plus.

— Ces deux cent mille francs-là, c'étaient des francs d'avant-guerre... Maintenant, il ne veut rendre que des francs à présent... Voilà le coup!... Calculez ce que ça laisse comme rente! A trois du cent, pas encore six mille francs!... La moitié de ce que je paie ici comme loyer... Lina ne s'en rend pas compte! Elle mange le capital... Rien que l'accouchement lui a coûté...

L'extraordinaire, c'est qu'on lui sentait le goût des chiffres et de toutes ces questions d'argent. Elle en oubliait d'allumer une seconde cigarette et de boire sa liqueur. De temps en temps, elle se caressait encore le ventre et les hanches à la place de la ceinture.

— Le vieux Léonard a bien pensé que sa fille ne peut pas vivre avec si peu... C'est de cette façon qu'il la tient... Et c'est pour faire une nouvelle proposition que Ferdinand est venu hier... Si Lina veut s'installer en Angleterre ou en France, son père offre de lui servir une pension de trois mille francs par mois... Qu'est-ce que vous auriez décidé, vous?

Elle le prenait vraiment à témoin! Le plus sérieusement du monde, et même sur un ton presque dramatique, elle lui

demandait ce qu'il aurait fait à la place de la jeune fille !

— Je ne sais pas... murmura-t-il.

Depuis quelques instants, il avait une drôle d'impression, qu'il n'était pas capable d'analyser. Ce n'était pas à cause du décor, ni de la présence de Manola. Et pourtant, il était anxieux...

Il n'avait rien ressenti de pareil les autres jours, chez Lina ou au « Monico ».

Il était très loin de Furnes, très loin de chez lui. Et pour la première fois il éprouvait la même honte que s'il s'était trouvé dans un mauvais lieu.

A plusieurs reprises l'image de sa belle-sœur s'était imposée à lui et il avait eu de la peine à la chasser.

— C'est justement parce que la décision est grave que j'ai décidé de vous parler... Lina ne voulait pas... Elle n'imagine pas ce qu'il faut de l'argent pour vivre... Voilà ce que je lui ai dit : si son père lui offre une pension, c'est pour avoir la main sur elle... C'est votre avis aussi, n'est-il pas vrai ?... Il ne lui donne pas une somme, mais une pension... Il ne signe aucun papier... Dans ce cas, qu'est-ce qui garantit à Lina qu'il continuera à payer ?... Il pourra toujours y mettre des conditions, l'obliger à faire ceci ou cela...

Terlinck devait avoir une drôle de mine dans sa bergère, car Manola sourcilla soudain, devint méfiante.

— Cela vous ennuie que je vous parle de cela ?

Cela ne l'ennuyait pas, non ! C'était infiniment plus compliqué ! Sans doute eût-il préféré que cela n'arrivât pas. Il sentait, néanmoins, que c'était très important, que les minutes étaient graves, qu'après il ne serait plus temps...

— Écoutez-moi, monsieur Terlinck...

Elle ne l'avait pas appelé, M. Jos, mais M. Terlinck.

— Nous sommes entre personnes raisonnables, n'est-ce pas ? Je crois qu'on peut causer...

Il fit oui de la tête.

— Qu'est-ce que vous pensiez faire avec Lina ?

Rien ! Comment le lui expliquer ? Il n'avait jamais rien pensé *faire !*

— Remarquez que j'ai été un peu étonnée que vous couriez

après elle, juste quand elle était dans une situation intéressante...

Son regard !... Quelqu'un d'autre que Terlinck eût sans doute éclaté de rire, tant elle avait la mine d'une cartomancienne qui essaie de percer à jour les pensées de sa cliente !

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Qu'est-ce que vous avez ? On dirait que vous êtes fâché... Est-ce parce que je vous ai parlé d'argent ?

Voilà ce qui l'inquiétait depuis quelques minutes ! Elle venait de trahir sa pensée secrète : elle se demandait si, par hasard, Terlinck n'était pas un avare !

— C'est à cause de ça ? insistait-elle, prête à devenir méprisante.

— Je vous jure que non... Vous me parlez de choses auxquelles je n'avais jamais pensé...

— Vous n'avez jamais pensé à devenir l'ami de Lina ?

— Son ami, oui...

— Quand je dis ami, vous savez fort bien ce que cela signifie...

— Je n'y ai pas pensé, non !

— C'est à moi que vous voulez le faire croire ? Alors, quelle idée avez-vous derrière la tête ?

— Aucune idée...

Elle était déroutée, mais elle ne renonçait pas à comprendre.

— Ce n'est pas pour moi que vous veniez non plus ?

— Je ne sais pas... C'était pour vous deux...

— Quoi ?

— Pour le plaisir d'être avec vous, de...

— De quoi ?

Et, employant le mot à la façon d'une injure :

— Vous êtes un platonique, peut-être ? Alors maintenant, parce que je vous parle de l'avenir de Lina, vous vous dégonflez ?

Il eut la gorge serrée, tout soudain. Troublé par la certitude qu'il était encore capable de pleurer, il se taisait, regardait intensément Manola. Et elle, debout près d'un guéridon où elle allumait une cigarette, laissait tomber :

— Je constate que j'ai bien fait de vous amener ici!

Il se leva à son tour. Debout tous les deux, ils ne savaient plus que dire. Terlinck n'allait-il pas prendre son chapeau et s'en aller? Il n'en savait rien. Jamais décor ne lui avait été aussi étranger que celui-ci et pourtant il ne se résignait pas à le quitter.

— Qu'est-ce que vous faites? s'étonna-t-elle tout à coup. Qu'est-ce que vous avez?

Il venait de s'asseoir devant le feu, très près, le corps penché en avant, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains.

— Qu'est-ce que vous avez? s'impatientait-elle.

Elle croyait peut-être qu'il pleurait?

Il découvrit son visage qui était mat, gris, dur.

— Écoutez, Manola... Je...

Il étouffait un peu, ce qui lui était arrivé de rares fois et ce qui lui faisait peur, car il craignait une maladie de cœur. Il parla doucement, d'une voix feutrée, insistante, qui ne lui allait pas.

— ... Je suis prêt à donner à Lina tout ce dont elle aura besoin... Vous n'avez qu'à citer le chiffre...

Dans ce cas, pourquoi toutes ces manières? Elle ne comprenait pas, enrageait de ne pas comprendre.

— Puisqu'elle vous a chargée de...

— Elle ne m'a chargée de rien du tout! Ce n'est pas la peine de mettre ça sur son dos! Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui?

— Je n'ai rien... Vous me direz de combien Lina a besoin pour vivre...

— Vous voulez des chiffres? Eh bien! mon ami me donne cinq mille francs par mois, plus le loyer et, de temps en temps, une toilette ou un bijou... Ce n'est pas le Pérou; cependant, je ne me plains pas et j'arrive à acheter quelques actions... Vous trouvez que c'est trop?

— Non... Je pensais à autre chose...

— A quoi?

— Je ne sais pas... Vous croyez que Lina accepterait... qu'elle deviendrait... ma...

— Pourquoi pas?

— Elle vous l'a dit?

— Elle ne me l'a pas dit crûment. Mais je sais! Cela vaut toujours mieux que de rester à la merci de son sale père, voilà mon avis!

Au fond, elle ne savait pas encore ce qu'elle devait penser. Il y avait des moments où, avec son grand corps osseux, son visage pâle et sévère, ses yeux éperdus sous les gros sourcils, Terlinck lui faisait presque pitié.

— Allons! Buvez encore un petit verre... Je ne me doutais pas que vous étiez comme ça...

Comment était-il? Il but docilement le cognac qu'elle lui tendait.

— Remarquez que je ne veux pas vous bousculer! Vous avez le temps de réfléchir... Néanmoins, si ça ne doit mener nulle part, il est inutile de faire parler les gens...

— Évidemment...

Il n'avait jamais eu la tête aussi vide. Qu'était-il venu faire à Ostende, en définitive? Qu'est-ce qui lui avait pris? A quel sentiment avait-il obéi?

Il regardait autour de lui comme un somnambule qui se réveille dans un endroit inattendu.

— Au fond, vous êtes un sentimental!

Pas du tout! Mais c'était trop difficile à expliquer! C'était inutile!

— Mon ami est exactement le contraire.

Elle s'efforçait d'égayer la conversation, sentait bien que cela n'allait pas tout seul, mais ne parvenait pas à mettre le doigt sur le point sensible.

— Ferdinand ne doit revenir que la semaine prochaine... Lina lui a promis une réponse pour jeudi... D'ici là...

Et, sautant d'une idée à une autre :

— A propos!... Vous savez qu'il est au courant?... Il a demandé à sa sœur comment vous vous connaissiez, où vous vous étiez rencontrés, ce que vous veniez faire chez elle...

— Qu'a-t-elle répondu?

— Que c'était naturel que vous vous intéressiez à l'enfant, puisque vous étiez le patron de Jef Claes... Il fallait dire quelque chose...!

Eh! oui! Il fallait dire quelque chose...

Il était quatre heures et demie. Un coup sonnait à la pendule dorée qui ornait la cheminée et dont les personnages figuraient les quatre saisons.

C'était l'heure où se réunissait, à l'Hôtel de Ville de Furnes, la commission des finances. Il aurait dû y être. Il savait qu'il avait tort de ne pas y aller. Il pouvait encore, en moins d'une demi-heure, faire la route et arriver en pleine séance.

— A quoi pensez-vous ? s'inquiéta-t-elle une fois de plus.

— A rien... Je pense que Lina doit nous attendre...

— Non ! Je l'ai prévenue que je ne vous ramènerais pas aujourd'hui... Cela aurait pu être gênant, vous comprenez ?

Pourquoi revoyait-il sans cesse sa belle-sœur debout au milieu de sa chambre ? Puis, aussitôt après, l'Hôtel de Ville, l'horloge lumineuse de la tour, les conseillers en retard qui traversaient la place à pas pressés, le dos voûté sous la pluie ? L'escalier de pierre avec des traînées d'eau, la salle des Echevins où se tenait la séance, le notaire Coomans sautillant comme un gnome et caressant sa barbe blanche...

— Vous n'avez pas faim ! J'ai des gâteaux secs et des chocolats... Je pense que vous aimez mieux votre cigare ?...

Terlinck, qui allait et venait dans le salon de Manola, prenait des bibelots sur les meubles, les remettait à leur place, essayait de ne pas penser et continuait à voir, tout au bout, au petit bout de la lunette, comme un monde minuscule, son Hôtel de Ville, sa maison, les conseillers qui s'installaient autour du tapis vert, Marthe qui mettait une bouillotte dans le lit de Thérèsa et le docteur Postumus qui sonnait à la porte, Maria qui venait lui ouvrir en s'essuyant les mains à son tablier...

— Je sens que vous avez envie de vous en aller...

Oui... Non... Il s'en alla, pourtant, parce qu'elle le lui avait dit. Au moment d'ouvrir la porte, elle remarqua :

— Je parie que, quand vous passerez, l'Anglais entr'ouvrira sa porte... Il est curieux comme une femme...

— Ah !

Il aurait été en peine de répéter ces paroles.

— Vous viendrez demain ? Chez Lina, comme d'habitude...

— Demain, oui.

— Bonsoir...

GEORGES SIMENON

(La fin dans le prochain numéro.)

LES GARDES-COTES

Au fond, toute l'aventure découla du fait que, à l'heure où résonnait au Foyer, là-haut, le gong du dîner, mademoiselle Wehrle oublia son bracelet-montre dans la guérite de plage.

Cet après-midi là, mademoiselle Wehrle ne s'était décidée que tard à se baigner, car l'eau paraissait froide : sur un fond vert bouteille, de petites crêtes blanches comme du sucre venaient échouer à la rive, roulées en forme de meringues. C'est seulement un peu avant six heures et demie que le soleil s'était dégagé, en rampant, d'un nuage frangé d'étain qui, tout l'après-midi, avait flotté au ciel. Le vent s'était levé, et les petites silhouettes des baigneurs, le long de la baie, avaient revêtu tout à coup un aspect jaune, ensoleillé, méridional.

Prise d'une envie soudaine, mademoiselle Wehrle franchit à pas hésitants la bande de gravier dur et bigarré qui rasait l'eau et plongea dans la mer. Avec de petits cris, elle se laissa lécher par les vagues, moins froides qu'elles n'en avaient l'air et joyeuses comme de petits chiens. Le premier coup de gong la surprit encore dans l'onde qu'elle quitta en toute hâte pour courir à sa guérite, la guérite n° 11. En entendant le deuxième appel, elle ne finit pas de lacer ses chaussures ; au troisième, alors que les hôtes les plus ponctuels du Foyer de la Plage [1] quittaient le hall pour affluer vers la salle à manger, mademoiselle Wehrle montait en courant l'escalier de bois qui, par-dessus les dunes, menait à la pension.

1. Foyer de la Plage. *Strandheim.*

La montre resta donc sous le petit auvent de la guérite n° 11 où, avec une épingle de sûreté, sa propriétaire l'avait assujettie. Fidèle au devoir, son tic-tac continua de rythmer les heures de la soirée tandis qu'au Foyer, en haut de la dune, les gens prenaient leur nourriture ; plus tard, tandis qu'avec un grand luxe de vert et de cuivre le soleil s'enfonçait dans l'eau, tandis qu'enfin, durant la nuit, la mer — déchirée par une bise sifflante — venait clandestinement reprendre tous les paquets d'herbes marines que, le jour, elle avait déposés sur la côte.

La montre de mademoiselle Wehrle était une montre plutôt petite, en argent doré, retenue par un étroit ruban noir : c'était la montre d'une jeune employée de ressources moyennes qui passait son été au *Strandheim* parce que — tout en se résignant à la monotonie et à la solitude — on pouvait y vivre à des prix raisonnables...

Chaque soir, quand sonnent huit heures, le garde-côte Friedrich Helmke quitte sa demeure pour aller faire sa ronde. Helmke est un homme d'une longueur ridicule à qui le séjour dans des pièces basses a donné l'habitude de plier la tête au ras de la première vertèbre cervicale. Il tend le cou en avant. L'uniforme de douanier qu'il porte est nettement coupé mais, on ne sait pourquoi, il paraît sur lui fané, comme moisi. Helmke habite avec son chien, sa femme et ses enfants à l'extrémité de Woeritz, derrière l'église, tout près de l'eau stagnante et saumâtre du Bodden. Les habitants de Woeritz appellent ce quartier le *trou aux cousins*, mais ceci n'est point une dénomination officielle.

La maison louée par les Helmke appartient au pêcheur Söddekamp : chancie, pourrie à demi, elle donne constamment au douanier le soupçon qu'entre ses chevrons des champignons poussent. Madame Helmke a vingt-sept ans ; elle a eu trois enfants et trois fausses couches. L'un des marmots est mort ; maladive depuis la naissance du dernier, elle porte à ses pieds, toujours froids et douloureux, des pantoufles de feutre et se plaint d'avoir mal au ventre. Cependant elle

cuisine bien, la maison est propre ; dans le jardinet soigneusement tenu flotte une lourde odeur de lys, les fenêtres sont garnies de fleurs dont les marcottes sont renommées dans tout Woeritz.

Donc, chaque soir, à huit heures, Helmke quitte sa maison : une ou deux fois, machinalement, il respire à fond, interroge, par-dessus l'eau paresseuse du Bodden, le coin de ciel d'où vient le mauvais temps et, sur ses jambes en échalas, se met en route.

Deux minutes plus tard, alors qu'il vient de dépasser l'église, il aperçoit Otto Bublitz, le second garde-côtes : celui-ci sort à petits pas de l'auberge de Vossen, les mains dans les poches comme un civil, la cigarette à la bouche et, sans mot dire, il se joint à son compagnon. C'est l'heure où les pêcheurs de Woeritz ramènent leurs bateaux au petit port du Bodden ; les vieux sont assis sur le seuil des portes et font peser, comme des poids d'une livre, leurs mains roides et dures sur leurs genoux. Woeritz sent le lard, la fumée de bois, le foin fraîchement rentré. Sur la grand'route toute neuve, une auto de touriste longe le Bodden et s'éloigne en susurrant vers la gare ; les dernières hirondelles, de leur vol sifflant et saccadé, vont rejoindre leurs nids, sous les toits, et les chauves-souris, desserrant leurs griffes menues des poutres des granges, s'élancent d'une aile veloutée à la poursuite des moustiques du soir ; de son ultime rayon, semblable à une flèche écarlate, le soleil déclinant prend pour cible les boutons d'uniforme de Bublitz. Puis, tout à coup, un crépuscule vert et frais descend sur les choses, tandis que les deux gardes-côtes s'engagent dans le chemin pavé, bordé de bouleaux, qui relie Woeritz à la plage.

Le fait que Bublitz et Helmke font, depuis dix-huit ans, ce tour ensemble (indépendamment des cinq années de guerre, passées dans la même compagnie), le fait qu'ils se connaissent depuis exactement la deuxième année de leur existence, que l'école, les rossées, la première communion, les blessures, le lazaret sont pour eux des souvenirs communs, parachevés par le même emploi, — laisse à supposer qu'ayant des pensées absolument semblables, les discours, entre eux, sont plutôt rares. C'est bien le cas. Tandis qu'ils approchent de la villa *Seeblick*[1]

1. *Seeblick* : vue sur la mer.

où, sous la véranda éclairée, un gramophone jazze : « *Après minuit, il pourrait bien pleuvoir...* », Bublitz murmure quelque chose. Et Helmke, tournant le nez vers les dunes recouvertes d'herbes mouillées que la rosée colle l'une à l'autre, l'œil fixé sur l'horizon assombri, répond :

— Ouais... s'pourrait ben... »

De cette villa *Seeblick*, bâtie pour y loger des estivants, sur la plage même, par un des plus grands sots de Woeritz, des escaliers de bois descendent jusqu'à la mer. Sur les marches ensablées, Helmke et Bublitz titubent jusqu'en bas dans leur trop lourdes bottes de service. Leurs braves visages de *feldwebel* [1] reçoivent à la fois le baiser du vent humide et salé et la dernière clarté du jour, arrivant en oblique.

Et voici que leur ronde commence et se poursuit tout le long de la grande baie de Woeritz, sur l'étroite bande de gravier que les vagues détrempent, bande un peu dure et pourtant élastique. Vers neuf heures, ils sont à mi-chemin des *Hautes Dunes*, qui ressemblent à un paysage de côtes anglaises et jouent un grand rôle dans les prospectus d'été, vantant les sites de la région. L'odeur douce et lointaine des verts champs d'avoine parvient jusque-là. De lune, il n'y en a point ; mais la mer a emmagasiné dans ses profondeurs un peu de lueur métallique. Elle mugit bruyamment ; toutefois Helmke et Bublitz n'entendent plus le grondement du flot : ils y sont trop habitués... Au pied des *Hautes Dunes*, quelques guérites d'osier, appartenant à une petite colonie d'artistes, sont groupées. Bublitz inspecte d'un coup d'œil aigu les guérites vides et passe avec tact devant celles occupées par des couples amoureux.

— R'çu l'dernier rapport ? interroge Helmke un peu plus tard.

— Ouais. Paraît qu'ça n'va point, répond Bublitz.

D'une de ses poches, Helmke tire une petite pipe et fume. Vingt minutes plus tard, il demande :

— 'Core au sujet des autos ?

Et ils ne sont plus bien loin de Dehnhagen quand Bublitz lève ses épaules rondes et dit :

— M'st avis que l'vieux est un peu fêlé...

1. *Feldwebel* : caporal.

Le vieux, c'est l'inspecteur des douanes. Du bourg de Hillenkamp, où il réside, il veille à ce que le moins d'alcool possible n'entre, du Danemark, en contrebande. Il a réussi quelques bonnes prises et, depuis, est absolument déchaîné : les gabelous de son district sont menés rudement. Partout, le long des côtes, les gardes de nuit font leurs tours, toujours deux hommes ensemble : de leur regard, dont ils doivent l'acuité à des générations de gens de mer, ils examinent chaque repli du flot et suivent chaque ombre dans les dunes. Cependant, depuis que le nouvel autostrade a été construit, le vieux ne vit plus. Sa conviction la plus ancrée est que toute cette racaille d'été, tous ces baigneurs à cuisses nues, ces voyageurs de week-end, ne sont que des contrebandiers déguisés : dans leurs autos aux clacksons innocents, ils importent dans le pays des chargements d'alcool, livrés par de mystérieux yachts aux endroits mal surveillés de la baie.

Helmke, qui ne fut jamais grand causeur, et qui, à la suite d'un ensevelissement durant la guerre, a vu diminuer peu à peu son vocabulaire oratoire, laisse volontiers à l'actif et zélé Bublitz les relations de service avec le vieux. Chaque fois, celui-ci revient de Hillenkamp avec des rapports à faire frémir, mais, au sujet desquels, à sa façon débonnaire et joyeuse, il hausse les épaules.

— C'ment va la bourgeoise? demande Bublitz lorsqu'ils ont traversé le petit bois de pins qui sépare les biens et le village de Dehnhagen de la plage.

— Ça va..., répond Helmke, monosyllabique.

Là-dessus, il tire de sa pipe deux rudes bouffées ; Bublitz, voyant le tabac rougir, se dit que la femme de son camarade doit être mal portante. Un regret vague, mêlé d'un peu de curiosité, se fait jour en lui : autrefois, avant la guerre, il avait courtisé madame Helmke — qui n'était pas encore mariée. Maintenant, et de toute façon, il était heureux de ne pas l'avoir prise pour femme.

— Bah ! Elle va bientôt s'remettre, dit-il avec bonne intention.

Comme cela ne nécessitait pas de réponse, ils se turent jusqu'à ce qu'ils fussent à mi-chemin des hauteurs de Lutte. Lutte était une vieille forteresse en ruines dominant le fief

déchu du chevalier de Dehnhagen. Elle s'élevait, sombre et inhabitable, parmi de vertes prairies, à une demi-heure de marche environ, à l'intérieur des terres. Tout de suite après Lutte commençait le vaste marécage de Boltenhagen. Une haie marquait la limite de Dehnhagen et de Boltenhagen : elle courait le long des prés bourbeux, enjambait la dune et allait patauger, avec ses troncs d'arbustes blanchis, quelques mètres dans la mer.

C'est près de cette haie que, huit ans auparavant, Bublitz et Helmke avaient eu leur grande affaire dont, parfois, quand leurs cerveaux étaient échauffés, ils parlaient encore à l'auberge de Vossen. Par une nuit d'hiver âpre et glacée, un cotre danois était venu échouer à cet endroit, à la suite d'une panne de moteur et poussé par le vent — ce, bien contre la volonté de l'équipage, car le cotre était bourré d'alcool jusqu'à l'écoutille ! Il y eut d'abord une altercation assez vive, un matelot tira. Helmke riposta vivement, puis Bublitz reçut quelque chose dans la hanche. Il tint bon cependant et tira, lui aussi. Viser, personne ne le pouvait, car il neigeait serré et le vent vous soufflait la glace et la neige en plein dans les yeux. Helmke avait le diable au corps, ainsi qu'il l'avoua plus tard. Il frappa violemment, de son revolver d'ordonnance, deux des types sur la tête : alors ils se tinrent tranquilles et se rendirent. Tout le long des huit kilomètres qui les séparaient de Boltenhagen, Bublitz saigna comme un porc, mais il fit le chemin tout de même. Quand Bublitz et Helmke racontèrent cette échauffourée, on n'entendit que des phrases courtes, rauques, hachées : on eût dit d'une dispute coléreuse et confuse entre gamins d'école. En vérité, ce qu'ils ne voulaient pas dire, c'était tout ce qui se cachait là, derrière, de courage et de camaraderie. Le récit en fut imprimé dans la « Gazette de Hillenkamp et des environs », sous le titre : *Action héroïque de deux gardes-côtes*. En le lisant, Helmke se demandait comment le narrateur, qui n'était pas présent, pouvait user de mots aussi sublimes pour expliquer comment lui, Helmke, avait ramené jusqu'à Boltenhagen, à travers une tempête de neige, les deux Danois et Bublitz blessé.

Depuis cette nuit-là, il avait pris l'habitude de s'arrêter un instant devant la haie : il tirait sa montre, en éclairait le cadran

avec sa lampe de poche et respirait, content, lorsque, ponctuellement, c'est-à-dire à onze heures moins dix, ils étaient parvenus là. A cet endroit également, il se séparait durant quelques minutes de Bublitz. Celui-ci, qu'un embonpoint progressif avait rendu court de souffle, enjambait en soupirant une barrière encastrée dans la haie, pour atterrir sur le territoire de Boltenhagen. Helmke montait sur la dune et, immobile, pendant quelques secondes, il inspectait du regard le sombre marécage et les prairies de Lutte. En hiver, il scrutait le lointain blanc ; dans les nuits de pleine lune, il levait les yeux vers le ciel, là-haut. Puis il glissait sa longue silhouette par un trou de la haie et, quelques mètres plus bas, se retrouvait aux côtés de Bublitz.

Peu après onze heures, ils arrivaient aux premières guérites d'osier appartenant au Foyer de la Plage qui, comme un cube de couleur terne, émergeait au-dessus de la dune. La Baltique jetait jusque-là son reflet pâle ; un nuage, raide et vertical, venu du nord-ouest, y dardait aussi un peu de sa réserve de lumière. Les nombreux balcons du Foyer, au dessin précis, pouvaient être dénombrés, avec leurs tricots et leurs peignoirs de bain, étendus pour sécher et claquant dans le vent de la nuit.

Vu le caractère bourgeois et correct du lieu, les hôtes du Foyer étaient déjà couchés ; le piano était fermé, le gramophone rangé. La seule lumière qui scintillât sur les dunes provenait d'un petit recoin, près de l'office, où M. Gohde avait coutume de faire sa caisse. Sans un mot, Bublitz fit du pouce un geste qui voulait dire : « Montons-nous jusque chez Gohde boire un p'tit schnaps [1] ? » Mais Helmke secoua la tête : « N...on ». Bublitz leva les épaules et cela signifiait : « Bon, bon... ça va ».

Chaque nuit, les gardes visitaient les guérites et, souvent, ils y découvraient des vagabonds qui s'y étaient installé un lit gratuit pour la nuit. En remerciement, M. Gohde leur versait parfois un peu de réconfort. Mais, ce soir, Helmke n'éprouvait aucune envie. De nouveau, il se tracassait l'esprit pour savoir si des champignons ne poussaient pas dans sa maison et si ce n'était point la cause des maladies de sa femme et

1. Eau-de-vie.

des enfants. Tout en sifflant, Bublitz jeta, l'une après l'autre, les guérites à plat sur le sable.

— Eh ben? demanda Helmke.

— 'Va pleuvoir..., fit Bublitz.

Helmke arrondit les narines, sentit la pluie approchante et alla jusqu'aux paniers voisins pour les coucher aussi. Les raies rouges de leurs garnitures paraissaient noires dans la clarté indécise de la nuit d'été. La mer lançait irrégulièrement des vagues solitaires qui avançaient assez haut sur la rive : le sable brillait quelques secondes puis redevenait mat et sombre.

Tandis que Helmke saisissait des deux mains la guérite n° 11 pour la renverser, il trouva le bracelet-montre de mademoiselle Wehrle, c'est-à-dire qu'il ne le trouva pas tout de suite : il remarqua seulement, tandis que le panier perdait son équilibre et se couchait dans le sable que, quelque part, un objet menu avait glissé le long de sa main avec un fin cliquetis. Il remit le panier debout, sortit sa lampe de poche et chercha par terre.

« Tout d'même, j'ai pourtant vu quéque chose », se dit-il. Dans le cercle de lumière qu'à genoux il inspectait, il n'aperçut que le gravier, un petit bout noir de fucus séché, quelques cailloux.

— Qu'est-ce qu'y a? demanda Bublitz, s'approchant.

— J'croyais qu'j'avais vu quéque chose, dit Helmke en se levant et en faisant tomber le sable humide de ses genoux.

— Quoi donc?

— J'sais pas. J'croyais s'ment qu'y avait quéque chose.

— Éclaire voir l'panier, dit Bublitz.

Helmke alluma sa lampe :

— Eh ben, le vl'a ! s'écria Bublitz.

Helmke s'étonna :

— 'ne montre?

Bublitz réfléchissait :

— Ça appartient au Foyer, dit-il.

Il était un peu plus rapide de pensée que Helmke, même depuis l'école. Mais Helmke eut aussi une idée :

— C't'ne montre de dame, déclara-t-il.

Et, détachant la montre de la guérite, il la considéra attentivement tandis que Bublitz tenait la lampe.

— D'valeur? demanda Bublitz.

— J'crois qu'oui, dit Helmke.

Bublitz se mit à rire :

— S'ra contente, la dame, d'la retrouver, fit-il — car Bublitz avait un penchant marqué pour les femmes.

Bien qu'il n'eût pas été donné aux deux gardes-côtes de s'exprimer en mots véhéments, ils étaient tous deux très surexcités lorsque, dans leurs lourdes bottes, ils montèrent l'escalier de bois menant au Foyer. En somme, il n'arrivait pas, chaque année, qu'en faisant la ronde on trouvât une montre de dame, et une émotion joyeuse s'était emparée d'eux :

— J'me l'suis dit tout d'suite : ya quéque chose, ya quéque chose. J'me l'suis dit tout d'suite ! répétait Helmke en débouchant devant l'hôtel, avant de contourner la grande véranda de verre.

Et Bublitz, tirant sa veste sur son ventre rebondi, disait de son ton de feldwebel :

— Allons donner à Gohde notification d'la trouvaille. N's verrons c'qu'il en dit.

Mais, lorsqu'ils arrivèrent à la fenêtre de Gohde, celle-ci était devenue sombre ; la porte de la maison était solidement verrouillée et le Foyer muet, endormi, inaccessible. Onze heures et demie sonnèrent à Boltenhagen. Il fallait qu'ils y fussent à minuit s'ils voulaient, après l'heure de repos, effectuer les vingt-cinq kilomètres de retour en un temps raisonnable. Helmke glissa donc, provisoirement, la montre dans sa pochette d'uniforme. De temps en temps il secouait la tête et disait :

— Drôle, s'pas? Drôle, de trouver 'ne montre !

Et son visage tendu en avant prenait l'expression étonnée, attentive et butée que Bublitz lui connaissait depuis l'enfance.

Le lendemain matin, à huit heures, mademoiselle Wehrle s'aperçut qu'elle avait oublié sa montre dans la guérite. Poussant un cri, elle sauta du lit, arracha son peignoir de bain du

balcon et glissa ses pieds dans des espadrilles pour courir à la plage. Mais le peignoir était humide et lourd car, peu après minuit, il avait plu à verse. Les doigts tremblants, mademoiselle Wehrle se résigna à boutonner son imperméable par-dessus son déshabillé et s'en alla patauger dans la boue du dehors. Au Foyer, on dormait encore, à cause du mauvais temps. La cage de l'escalier sentait l'encaustique et le café ; dans le hall, en bas, l'aspirateur électrique nettoyait en bourdonnant les nattes de rafia. Dans la porte ouverte de la salle à manger se tenait M. Gohde qui surveillait les bonnes, apprêtant les tables du petit déjeuner. A l'office, derrière un paravent mobile, la femme de charge, qu'on appelait la Mam'zelle, comptait des morceaux de sucre qu'elle mettait dans des soucoupes.

— Monsieur Gohde ! J'ai oublié ma montre sur la plage ! cria mademoiselle Wehrle en passant vite.

Le vent d'ouest frappait si dur contre la véranda qu'elle eut peine à pousser la porte. Dehors, la mer, grise et trouble, roulait de longues vagues jusqu'au ciel de l'horizon. Glissant sur les marches de bois humides, luttant contre le vent, mademoiselle Wehrle se dirigea vers sa guérite. Proprement installée dans son petit remblai de sable, celle-ci paraissait dormir. La jeune fille tâtonna de la main vers l'auvent, chercha... l'épingle de sûreté était là, mais le bracelet-montre était parti...

Elle pleura un peu en reprenant le chemin de l'hôtel : en effet, elle ne pouvait se rendre ponctuellement à la fabrique de papiers *Popper et Pinnes*, où elle était secrétaire, sans sa montre et, d'autre part, elle n'avait pas, actuellement, le moyen de dépenser cent marks pour en acheter une autre. L'ancienne — celle qui venait d'être perdue ou volée — était un cadeau, le souvenir d'une aventure fugitive qui n'avait abouti à rien...

Au petit déjeuner, tout le Foyer s'entretint de l'incident. Mademoiselle Wehrle l'avait rapporté à M. Gohde. Celui-ci, grandement ému par le fait qu'un objet pouvait disparaître d'une de ses guérites, en avait parlé à la Mam'zelle. La Mam'zelle l'avait répété, de sorte que, durant toute une matinée pluvieuse, mademoiselle Wehrle fut le point de mire de la pension. Cela lui fut agréable, elle se donna des airs :

— Oh ! ce n'était pas une montre de prix, disait-elle, non, vraiment. Mais c'était un souvenir...

A midi, d'ailleurs, tout fut terminé, car Bublitz téléphona de Woeritz qu'il avait trouvé une montre dans la guérite n° 11. Il priait M. Gohde de vouloir bien veiller jusqu'à onze heures, le même soir, afin que Helmke et lui pussent rapporter l'objet à la pension.

M. Gohde annonça la nouvelle :

— Les gardes-côtes ont trouvé la montre, dit-il. Hier, la porte était déjà fermée. Ce matin, ils ont dormi jusqu'à midi, autrement ils auraient téléphoné plus tôt. Ils vivent si drôlement, ces gardes-côtes ! Ils marchent toute la nuit, ils dorment quand il fait grand jour ! Enfin, le principal, c'est que, ce soir, ils rapportent leur trouvaille.

M. Gohde était un petit homme solennel, en habit noir. L'hiver, il était maire du village de Dehnhagen ; l'été, il assumait une charge qui oscillait entre celle de propriétaire, de garçon, de cuisinier et de concierge. Une dignité, une sobriété de paroles extraordinaires le caractérisaient. Mademoiselle Wehrle ne comprit qu'au bout d'une minute. Voici que l'événement prenait pour elle un visage extraordinaire et romantique :

— Ce soir ? Mais il pleut... Le temps est même affreux..., dit-elle.

— Bah ! les gardes-côtes sortent par tous les temps, répartit M. Gohde en lui tendant, à gauche, le plat aux légumes.

Helmke et Bublitz étaient ses amis depuis des années.

Le soir, après le dîner, mademoiselle Wehrle eut une autre conversation avec M. Gohde qui, dans la salle à manger vide, recomptait les couverts de ruolz, tandis que les hôtes du Foyer s'entretenaient au salon.

— Ainsi, vous croyez que les gardes-côtes vont venir par ce temps-là ? demandait mademoiselle Wehrle.

Et, de fait, le temps était épouvantable.

— De toute façon, j'attendrai jusqu'à ce qu'ils arrivent... Je n'avais pas le moindre soupçon qu'un emploi semblable existât... Que surveillent-ils, au juste ?

— L'alcool. Principalement, répondit M. Gohde.

— L'alcool? Ah! Intéressant. Que sont donc ces gens, ces gardes-côtes?

— Des employés de douane. Avant, surveillants militaires.

— Tiens... Douaniers, ah! Je demandais cela, monsieur Gohde, parce qu'il faut que, d'une manière quelconque, je les récompense. Je veux dire... Pensez-vous que je puisse leur donner un pourboire? Ou bien quoi?

— N...on... Cela fait partie de leurs fonctions. Ils boivent volontiers un petit verre, conseilla M. Gohde.

— Oui? Merci. Très bien. Alors, je vais attendre les gardes-côtes, dit mademoiselle Wehrle, légèrement embarrassée, en s'installant dans le hall pour feuilleter les vieux journaux qui, tout l'été, gisaient là.

Peu avant onze heures, tandis que les autres pensionnaires se déshabillaient déjà dans leurs chambres et que la Mam'zelle éteignait les lumières et vidait les cendriers, M. Gohde s'approcha une dernière fois de mademoiselle Wehrle. Désignant du menton la porte d'entrée contre laquelle la pluie crépitait, il dit :

— Je suggérerais... pas d'eau-de-vie. Grog.

— Bien. Entendu. Parfait. Un grog pour les gardes-côtes — si vraiment ils viennent! ajouta la jeune fille.

A onze heures dix exactement, Bublitz et Helmke, soufflant, haletant, firent leur entrée dans le hall. L'orage poussa la porte avec violence, lançant toute l'humidité à l'intérieur, et la referma en menaçant. Dans leurs capuchons lourds de pluie, les deux gabelous répondaient tout à fait à la représentation romantique que, durant toute cette journée d'attente, mademoiselle Wehrle s'était faite d'eux. Elle considéra la façon dont leurs grandes mains brunes sortaient des poches de la pèlerine pour serrer, sans un mot, les minces doigts de cuisinier de M. Gohde. Ils firent dégoutter des paquets d'eau glacée en quittant leurs capuchons, et leurs bottes laissèrent derrière eux une mosaïque géante de sable mouillé sur la natte de rafia rouge. Derrière M. Gohde, ils s'engouffrèrent d'un pas pesant dans la salle à manger où, seule, une ampoule électrique brûlait devant le coin servant d'office. L'air gêné, la Mam'zelle disparut.

— C'est cette dame-là, dit M. Gohde, faisant les présentations.

Bublitz et Helmke se figèrent sur place, Bublitz, exhibant sa face rubiconde, tavelée de taches de rousseur, Helmke, tendant son cou, mélancoliquement baissé.

— Je vous attendais..., dit, le cœur battant, mademoiselle Wehrle, pour entamer la conversation. Asseyez-vous donc. Vous allez boire quelque chose ; allons, asseyez-vous. Je suis si contente que vous ayez trouvé ma montre ! Pouvons-nous avoir un grog pour ces messieurs, monsieur Gohde ? Madame Schmitthenne est-elle encore à la cuisine ? Ces messieurs fument, sans doute ? Des cigares, monsieur Gohde ! Ainsi, vous avez trouvé ma montre ! J'en suis bien heureuse...

Après que Bublitz et Helmke, avec un grand bruit de heurts et de toux, se furent installés, que M. Gohde eut apporté les cigares et madame Schmitthenne — en l'espèce, la Mam'zelle — eut servi les grogs ; après que mademoiselle Wehrle, avec les façons timides et aimables d'une maîtresse de maison, eut pris place à son tour et que Gohde et la Schmitthenne se furent plantés tout raides, à droite et à gauche, Bublitz annonça :

— N's l'avons apportée.

Aussitôt, Helmke mit la main à sa pochette pour en retirer la montre.

— Halte ! jeta Bublitz. Faut d'abord qu'la dame la décrive, faut qu'ça s'passe dans les règles.

Mademoiselle Wehrle lui plaisait et il regardait sa bouche d'un air finaud. D'ailleurs, la veuve Schmitthenne lui plaisait également — et cela ne datait pas d'hier ! Les jeunes filles, les femmes surtout, lui agréaient toutes d'emblée et, apparemment, sans choix. Et, parce qu'il aimait les femmes, elles l'aimaient aussi, malgré sa cinquantaine toute proche, rond de ventre et court de souffle, comme il était.

— Décrire ma montre ? Mais... naturellement, dit la jeune fille avec empressement. Elle est en argent doré, avec des chiffres arabes, attachée à un ruban noir un peu fané.

« Tenez, ajouta-t-elle en posant le bras sur la table, vous pouvez remarquer la raie pâle qui marque l'endroit où je la

porte : vous voyez, la peau est restée claire, tandis que je suis hâlée de partout.

Bublitz constata ; Helmke avait les yeux au loin.

— Ça suffit, mes amis, dit M. Gohde, maintenant, la montre !

Et Helmke extirpa la montre de sa poche. Elle était remontée : obéissante, elle poursuivait son tic-tac. En la revoyant, la jeune fille eut une émotion : c'était comme si elle retrouvait une chose vivante, un animal, une amie, un talisman précieux.

— Cette montre est un souvenir... fit-elle.

Bublitz sifflota :

— Compris ! dit-il en homme qui connaît les usages.

Helmke leva brusquement son verre :

— 'Vos souhaits, fit-il d'un air martial, comme durant son meilleur temps militaire.

Et il se mit à boire son grog. Le diable savait ce qu'il lui prenait à ce Helmke ! Il n'était jamais au fait, larmoyait maintenant pour un rien. Souvent, il avait la vague sensation qu'il n'était plus lui-même, qu'il s'égarait — il ne savait où — en faisant sa ronde, vingt-cinq kilomètres aller, vingt-cinq kilomètres retour... Ou bien il ressentait une hébétude, comme autrefois, quand il était resté, blessé, sur le champ de bataille, ou, plus tard, après son mariage, quand l'aîné des enfants était venu au monde, dans la maison pourrie de Schnakenloch...

— Flatté ! dit Bublitz, et il plongea sa moustache dans le grog fumant.

La jeune fille trempa aussi ses lèvres dans la boisson noire. Elle avait posé son sac devant elle, sur la table, et se demandait tout le temps sous quelle forme — pourboire, récompense ? — elle pouvait leur offrir quelque argent. Silencieuse, elle entendit d'une oreille inattentive la conversation mecklembourgeoise qui se déroulait entre M. Gohde et les gabelous.

— Quoi d'neuf ? demandait le bavard Bublitz.

— Oh... r...rien, répondait Gohde.

— Que d'vient l'nouveau de Dehnhagen ?

— 'Continue...

— 'Continuera pas bien longtemps...

— Oui... non...

La grande propriété de Dehnhagen avait été une fois de plus

mise en vente, au printemps, après que ses acquéreurs successifs y eurent perdu leurs illusions. Et les gens des environs prophétisaient au nouveau propriétaire la même mauvaise fin.

— Et c't'incendie d'forêt? bégaya Helmke.

— On pouvait l'voir d'Hillenkamp, interposa la Mam'zelle; du reste, les pompiers d'Hillenkamp, y sont arrivés avant ceux d'Boltenhagen, c'est vrai!

— Nous sommes restés toute la nuit sur le balcon, à regarder dans nos jumelles, fit mademoiselle Wehrle. On voit très bien la forêt d'ici. C'était très beau...

— Hé! Ça prend vite un feu d'bois! Ça peut éclater n'importe où! plaisanta Bublitz en s'agitant.

M. Gohde s'échauffa :

— Celui-là n'a pas été allumé exprès, dit-il.

— Ouais... on connaît ça! cria Bublitz.

— Il n'a pas été allumé par le type de Dehnhagen! répéta M. Gohde avec conviction.

Helmke écoutait, avec son expression à la fois ahurie et bornée. Mademoiselle Wehrle, voyant les hommes occupés, plongea dans son sac, où elle avait préparé un billet de cinq marks plié en quatre, puis retira sa main, indécise. Soudain, les hommes se turent et finirent d'avaler leur grog. On entendait l'orage, dehors, et, derrière l'orage, la mer, avec son battement sourd.

— Je voudrais bien savoir ce qui se passe à Lutte, dit M. Gohde en terminant.

— Qué'qu'y a donc à Lutte? demanda vivement Bublitz.

— C'est là qu'on trouve ces belles fleurs de marécages, dit mademoiselle Wehrle. Nous y sommes allés, la semaine dernière, et avons cueilli des fleurs dans l'ancien jardin. Il est plein de pavots et personne ne les cueille! C'est un peu mystérieux, là-bas, si vide, avec ces ruines!...

— C'pas moi qu'voudrais y aller — et personne n'pourrait m'y forcer! affirma madame Schmitthenne en se penchant par-dessus l'épaule de Bublitz pour emporter les verres.

Lutte, la forteresse ruinée de Dehnhagen, n'avait pas rencontré d'acquéreur et elle restait là, avec les restes de la métairie, sans propriétaire et sans habitants, au milieu de prés marécageux, paradis des rats et des serpents.

— Quéqu'y a donc à Lutte? redemanda Bublitz en se levant.

— Des individus s'y cachent, dit seulement M. Gohde.

— Quelle sorte d'individus? s'enquit Helmke, éveillé tout à coup.

— L'gardien du marécage a ça dans l'idée, dit madame Schmitthenne. Y'prétend qu'y a des types là-bas, des bohémiens ou quéque chose du même genre...

« Alors, va falloir ressortir dans l'mauvais temps, Bublitz... continua-t-elle tendrement.

— Ouais. Oh! c'est pas trop mauvais c'soir. Ben, maintenant, n's allons payer, dit Bublitz, seulement pour la forme.

— Je vous en prie, c'est déjà fait, jeta rapidement mademoiselle Wehrle en devenant toute rouge. Je vous suis si obligée... Je ne sais pas du tout comment vous témoigner ma reconnaissance...

— Si la dame accepte de danser avec moi à la fête d's Anciens Combattants, ça m'fera bien plaisir! proposa Bublitz, galant comme un Espagnol, en se glissant dans son vêtement lourd de pluie.

Helmke se tenait auprès d'eux, la tête vague. Sa pensée se fixait sur l'histoire des types de Lutte, et ce n'était pas encore tout à fait clair.

— Alors, dit-il, au garde-à-vous, grand merci.

Puis, poussant de toute sa force la porte extérieure, il réussit à l'ouvrir en dépit de la tempête qui fit immédiatement rage dans le hall. Gohde essaya de maintenir la porte ouverte, mais elle glissa de ses doigts faibles et se referma avec un claquement.

— Attends, dit-il à Bublitz, je vais te faire sortir par la véranda.

Bublitz s'était dissimulé, avec la Mam'zelle, derrière le vestiaire aux manteaux. Mademoiselle Wehrle qui, embarrassée, avait remis le billet de cinq marks dans son sac, l'en retira avec décision, car il lui semblait que le gros petit gabelou hésitait avant se s'en aller.

— Où qu'est Helmke? demanda Bublitz qui avait été fortement occupé avec la Mam'zelle durant les dernières minutes.

Déjà dehors? Comment peut-il sortir sans moi? ajouta-t-il comme s'il se fût agi d'un petit enfant.

M. Gohde fit la lumière sous la véranda et, avec grande précaution, parvint à ouvrir, malgré le vent, la porte vitrée.

Au dernier moment, mademoiselle Wehrle glissa son billet de cinq marks dans la main du garde-côte :

— Bonne nuit ! Et merci encore. Ceci est pour vous deux, murmura-t-elle en poussant le billet froissé au creux de la paume épaisse de Bublitz.

Tout de suite après, la porte de la véranda se referma bruyamment sur le dos de celui-ci.

— Demain, le temps sera beau, prédit M. Gohde.

En effet, bien qu'il plût encore à torrents, le ciel mouvant avait des trous dans lesquels on apercevait, immuables, de grosses étoiles.

Dehors, devant la véranda, Bublitz, sans réfléchir, mit la main qui tenait le billet dans sa poche. Au pied de l'escalier de la dune, Helmke considérait le temps d'une mine absorbée ; il avait allumé sa pipe. Ce petit feu rouge présagea à Bublitz, sans qu'il sût pourquoi, une inexplicable mauvaise humeur.

— En avant, bonhomme ! fit Helmke en se mettant pesamment en marche.

Bublitz, qui avait conservé dans ses doigts serrés le billet de cinq marks, le lâcha et retira sa main vide de sa poche.

— 'ne bien gentille d'moiselle, dit-il.

— M'fous d'la d'moiselle ! bougonna Helmke.

Et ils ne dirent plus un mot jusqu'à Boltenhagen.

◘

On ne saura jamais bien pourquoi Bublitz en vint à conserver pour lui seul le billet de cinq marks et à n'en rien dire à Helmke. Pas plus qu'on ne saura jamais comment Helmke en vint à pressentir que Bublitz avait touché cinq marks qu'il n'avait pas partagés.

De toute façon, à la fête des Combattants, qui eut lieu à l'auberge de Vossen, ils étaient encore amis. Bublitz avait

entraîné le rétif Helmke à cette réjouissance imprégnée de fumée de tabac et parée de guirlandes. Bien qu'il fût gros et essoufflé, Bublitz dansait. Helmke, collé au mur, regardait, tête pendante, avec un timide sourire — le même sourire découragé, avec lequel, quarante ans auparavant, il assistait aux batailles de ses camarades, derrière la maison d'école. Durant les pauses, Bublitz venait le chercher et lui payait une tournée de bière, et encore, encore une tournée. Plus tard, le long Helmke fit, lui aussi, en dansant, le tour de la salle, car la dame du Foyer voulait danser avec lui : elle prétendait, le doigt malicieusement tendu, qu'elle le lui avait promis et lui devait une revanche pour la montre — qui maintenant, calme et régulière, fixée à son poignet bruni, continuait de rythmer le temps. Helmke dansa prudemment, posant ses grosses bottes, avec précaution et respect, près des sandales petites et agiles de mademoiselle Wehrle. Après, il se rendit compte qu'elle l'avait confondu avec Bublitz. M. Gohde était de la fête : c'était lui qui avait amené en voiture les pensionnaires du Foyer. Et ce fut aussi lui qui, vraisemblablement, mit le feu aux poudres.

— C'est l'argent de la récompense? demanda-t-il lorsque Helmke perdit, contre lui, trente-huit pfennigs au jeu du plus sot, à la buvette.

Helmke ne saisit pas la plaisanterie. Taciturne, il alla changer un mark à la caisse ; pendant ce temps, Bublitz paya les trente-huit pfennigs à sa place. Alors Helmke sortit devant la maison : c'était une nuit chaude, bizarrement claire. Il resta là, écouta le grésillement des sauterelles, cracha la fumée de tabac qu'il avait avalée. Lorsqu'il revint à l'intérieur, il chercha Gohde et lui dit :

— Qui donc qu'a touché 'ne récompense?

M. Gohde haussa les épaules. Helmke pencha la tête encore plus bas, de façon à se trouver en face du petit et fluet M. Gohde et, ses yeux gris, aux orbites creuses, fouillant le visage de l'autre, il demanda :

— C'est-y Bublitz qu'a touché 'ne prime?

— Je croyais... répartit Gohde.

Helmke retourna devant la maison, la gorge sèche. Il entendit la mer battre, en bas, triste et lourde comme son propre

cœur. Derrière lui, il y avait les fenêtres éclairées de l'auberge, le bruit qui en jaillissait et la musique monotone — toujours trompette et contrebasse.

Ponctuellement. lorsque l'horloge de l'église, au bout du village, sonna minuit, Bublitz sortit et desserra son ceinturon d'un cran : il transpirait sans mesure :

— Na... allons-y ! dit-il, et il prit le chemin des dunes où leur trajet commençait.

Très, très loin, dans l'obscurité, on entendait haleter un canot automobile ; par instants, le vent vous emplissait le nez d'une odeur d'huile. Les gardes-côtes écoutaient tandis qu'ils s'éloignaient sans bruit sur le sable fin.

— C'est c'ui d'Bollejean, dit Bublitz, car ils connaissaient chaque bateau de la baie.

Helmke fit oui de la tête.

— Vrai qu't'as r'çu 'ne récompense ? voulait-il dire, mais cela ne sortait pas.

De son côté, Bublitz que la pensée des cinq marks celés emplissait depuis plusieurs jours d'un malaise vague, d'une sensation d'inimitié et de mensonge, ruminait une phrase qui commençait ainsi : « T'sais, la dame m'a donné quéque chose pour toi ! » mais c'était trop dur. C'était trop tard. C'était irréparable... Ils longèrent le Foyer, atteignirent la baie séparant Boltenhagen de Dehnhagen qui paraissait toute blanche dans le clair de lune. Helmke examina les dunes, en haut, considéra Lutte, en bas, la mer, au loin, là où le phare alternatif de Fehmarch pivotait. Bublitz, adossé à la haie, alluma une cigarette. On pressentait déjà l'aurore par une sorte de mirage qui rendait l'obscurité verte et transparente. Helmke se baissa et tâta de la main une trace de pas qui, à travers le sable humide, montait vers la dune et se perdait vers Dehnhagen, dans le petit bois de pins. Puis ils poursuivirent leur tournée. A l'ouest, un vent froid s'était levé et se plaquait contre leurs joues. Ils étaient déjà loin de Dehnhagen quand ils entendirent, dans l'air léger, un jeune coq malhabile lancer son cri, là-bas dans les terres. Une odeur d'eau putride vint jusqu'à eux, de la direction du Bodden. Bublitz s'immobilisa, farfouilla du bout de sa botte un paquet de varech. Le sable prit soudain une couleur pâle et nacrée ; la mer, devenue

d'un seul coup calme et unie, s'arrêta de respirer une demi-heure avant le lever du soleil.

— Dis donc, vieux?... fit Bublitz.

— Ouais... quoi? demanda Helmke, beaucoup trop haut, dans le silence planant et anxieux de l'aube.

Bublitz se remit à marcher : il ne pouvait pas le dire...

— Bah! rien, fit-il seulement.

Un dimanche après-midi, Helmke parut au Foyer de la Plage et demanda à parler à la dame qui, il y avait quelque temps, avait perdu son bracelet-montre. On lui indiqua la guérite n° 11. Il y trouva mademoiselle Wehrle, en tricot à carreaux blancs et noirs, et, au garde à vous, eut avec elle un court entretien.

Était-il vrai qu'elle eût donné à son camarade une prime de cinq marks? demanda-t-il, un peu lourd de langue, comme toujours, mais sans détour.

— Mais... certainement, dit la demoiselle, à la fois surprise et gênée.

La prime était-elle destinée à son camarade seul ou bien moitié, moitié?

Moitié, moitié, bien sûr : la moitié pour lui, Helmke. Elle avait dit très nettement : « Pour tous les deux », elle en était sûre, elle s'en souvenait fort bien.

Là-dessus, Helmke se tut, secouant seulement la tête, secouant sa lourde caboche sous la casquette de service, une minute entière, de sorte qu'on eût dit d'une maladie ou d'une attaque. La demoiselle en eut peur :

— Ne vous a-t-il rien donné? demanda-t-elle.

— N...on..., dit Helmke.

— Je ne comprends pas... murmura la demoiselle.

Une grande pause surgit dans la conversation, durant laquelle Helmke se mit à fixer ses pieds d'un œil brouillé, tandis que la demoiselle rougissait peu à peu :

— Alors... je vous dois, naturellement, quelque chose, continua-t-elle timidement en saisissant son petit sac. Dès

lors que l'autre a tout gardé, je vous redois, aussi, cinq marks... Ce n'est vraiment pas gentil de sa part..., ajouta-t-elle encore.

Pour mademoiselle Wehrle, ce n'était, au fond, pas une petite affaire que de dépenser dix marks pour la perte d'un bracelet-montre... mais le long garde-côte paraissait si triste, si bouleversé, là, devant elle, qu'elle saisit vivement son sac et en retira son porte-monnaie. Helmke devint tout rouge, le sang monta d'un jet sous ses cheveux coupés ras et s'épandit en petites nappes pourpres du front jusqu'au cou.

— Pas cela ! s'écria-t-il. D'aucune façon ! Je n'veux rien accepter ! J'voulais seul'ment savoir. J'pouvais pas m'l'imaginer !.. Hé, bé... c'est comme ça... Par l'diable ! On tire à la même corde toute 'ne vie... On n'a jamais rien eu l'un avec l'autre... Hé, bé... Nenni, j'prends point d'argent. du'pensez-vous donc, madame ? L'argent n'est rien... Allons, aðieu. Grand merci.

Et, après ce discours extrêmement long et accentué pour lui, il prit congé et descendit vers la plage. Il laissa mademoiselle Wehrle songeuse. La représentation romantique qu'elle s'était faite de deux gardes-côtes qui, bon an mal an, partagent chaque danger, font ensemble, chaque nuit, leur ronde, de deux hommes absolument liés l'un à l'autre, au sein de l'orage, de l'obscurité, de la lutte avec les contrebandiers, cette représentation romantique s'effondrait.

Ce dimanche-là, mademoiselle Wehrle monta ponctuellement au Foyer, envahie d'une mélancolie d'autant plus sensible que c'était son dernier jour de vacances. Il lui fallait faire ses bagages et prendre, le lendemain matin, à Hillenkamp, le train de six heures trente pour Berlin.

C'est ainsi que cette jeune femme de condition moyenne disparut, secouant son mouchoir ainsi que son bracelet-montre. Un repos plus prolongé lui eût été nécessaire ; sans doute ne pourrait-elle se permettre un nouveau séjour au Foyer avant trois grandes années...

A dater de ce jour, Helmke devint un peu étrange. Il lui fallut du temps pour entrer dans sa tête que Bublitz l'avait trompé, trompé pour cinq marks, frustré, trahi ! Cependant, lorsque cette triste constatation fut, une fois pour toutes,

établie dans sa cervelle, elle ne s'en échappa plus — et ce fut plus triste encore. Il y revenait sans cesse, sans cesse. Et, plus il pensait à Bublitz, plus le camarade, l'ami lui devenai étranger. Plus il se taraudait l'esprit, plus l'impossibilité lui apparaissait de trouver une clé à l'énigme. Par exemple, Bublitz eût pu se trouver à court d'argent?... Mais non ! Il possédait un carnet de caisse d'épargne, à la poste de Hillenkamp... Hé ! il les avait probablement ajoutés à son carnet, les cinq marks ! en secret, comme un receleur, un filou ! Il avait, on le savait, fait un enfant à une jeune fille, là-bas, à Söddekum, et il payait la nourriture du gosse — quatorze marks par mois... Puis... il s'était acheté un gramophone à crédit... Pourquoi avait-il besoin d'un gramophone, lui qui n'était jamais chez lui ! Tout cela formait une obscure énigme que, silencieusement, Helmke le taciturne creusait, fouillait sans relâche, tandis que, côte à côte, les deux gabelous faisaient leur ronde.

Un jour, Bublitz partit en voiture au marché aux vaches de Boddensee, en dedans des terres : là, il acheta pour sa mère, chez qui il vivait, une petite génisse. Et Helmke sentit que cette génisse avait été payée avec son argent, son argent à lui ! Ce fut comme une brûlante coupure à travers tout son être. Bublitz engraissait encore : sans doute à cause du lait chaud qu'il buvait chez sa mère, tandis que la femme de Helmke se languissait, que ses enfants avaient le nez pâle, qu'il fallait acheter au village le peu de beurre consommé à la maison...

En septembre, Helmke se mit à pêcher. Des heures durant, il restait assis sur une planche reliant un bateau au quai, là-bas, au Schnakenloch, entouré des moustiques fatigués de l'arrière-saison. Il pêchait... Il faut dire que, tout autour du Bodden, la pêche, occupation ridicule, indigne d'un indigène adulte, est un sport laissé aux enfants et aux touristes. Quiconque a le moindre argent possède barque et filet, et les moins fortunés posent, au moins, des pièges. Mais, pêcher à la ligne !... Et Helmke offrit ce spectacle navrant d'un employé des douanes restant là des demi-journées entières à regarder flotter un bouchon d'un air absorbé, tandis que l'eau se retirait sans bruit sous les légers frissons du vent et que l'amer parfum de l'automne, provenant des feux de brindilles de pommes

de terre et de ramilles de mûriers sauvages, venait flotter jusqu'au Bodden. En vérité, tandis qu'il flânait sur sa planche, assis, tête basse, ses longues jambes oscillant au-dessus de l'eau, Helmke s'expliquait mentalement avec Bublitz ; il tenait avec lui des dialogues sans fin :

« Pourquoi qu't'as fait ça, Bublitz, dis, j'te l'demande, pourquoi qu't'as fait ça ? disait-il à un Bublitz qui, dans ses pensées et son imagination, devenait chaque jour plus flou, plus gras, mais aussi plus perfide, plus obstiné.

» T'as p't-être pensé qu'tout l'argent 'tait pour toi ? T'pouvais pas entendre qu'c'était moitié, moitié ? Qui qu'a trouvé la montre ? Hein ? Hein ?... redemandait-il, la tête levée, car il lui semblait que Bublitz prétendait avoir découvert le bijou.

» C'ment ?... C'est *moi* qu'a trouvé la montre ! J'ai dit : « Ya quéque chose là-d'dans. » C'est *moi* que j'lai trouvée ! T'es arrivé qu'après et tu l'as détachée. Pour 'ne fois qu'on a d'la chance et qu'on trouve 'ne montre, tu t'amènes et tu la prends !... T'as t'jours 'té comme ça. Tout t'a réussi, pas à moi ! J'suis parti en première ligne, toi y t'ont envoyé trois mois au r'pos, pour les reins. C'est *moi* qu'a eu l'choc dans la tête — hein — quoi ? C'est pas vrai ? Et toi, deux éraflures et encore la croix d'guerre avec palme ! Et pis, pour la grande affaire, ya huit ans ! Toi, t'as r'çu 'ne allocation pour les soins, pis 'ne augmentation pour blessure au service — et moi, quéque j'ai eu ? Des éloges ! Des éloges !... J'm'achète t'y quéque chose avec ça ? Tu t'pousses en avant, tu t'pousses... Ah ! pour ça, tu t'y connais, mon bonhomme, j'te l'dis ! C'est toi qu'y vas voir l'vieux pour les rapports, hein ? et tu t'fais protéger. Moi, j'suis là, avec 'ne femme malade... Toi, tu vas danser — c'est-y juste ? Non, c'est pas juste, Bublitz, c'est pas gentil d'ta part. Au fond, t'es un salaud, mais attends, attends 'core un peu, on verra ! »

Les combats mentaux que Helmke soutenait avec Bublitz, aux heures de pêche, se ressemblaient tous et ne menaient à rien. Souvent un crépuscule précoce tombait sur ses épaules, sous forme d'humidité froide, sans qu'il le remarquât, et il fallait que madame Helmke envoyât le chien au-devant de lui pour le ramener. Silhouette triste, il traversait le village,

traînant les pieds, à la main un vieux seau à confitures, dans lequel deux perches aiguillonnées barbotaient...

En novembre, la femme de Helmke devint si malade qu'elle ne put plus tenir debout : une des sœurs de la communauté de l'endroit la soigna, puis elle dut être transportée à l'hôpital de Hillenkamp. En décembre, elle mourut. Helmke se trouva seul dans sa maison en désordre, parmi ses enfants mal tenus. Ce fut Bublitz qui, dans la situation, prit des décisions. Il pria d'abord la Mam'zelle du Foyer, la veuve Schmitthenne, qui, tout l'hiver, était restée sans emploi, de s'installer comme femme de charge à la maison de Schnakenloch. C'était, si l'on peut dire, une bonne action à deux tranchants. Bientôt, la vie fut un peu plus agréable et confortable dans le foyer de Helmke ; les enfants se comportèrent bien dans les mains de mam'zelle Schmitthenne, dont les bouts de doigts étaient toujours ridés par les nettoyages et les nombreuses lessives. Mais, du même coup, Helmke eut l'impression d'avoir importé chez lui un peu de Bublitz : un peu de sa personnalité joviale et dodue, de son être rebondi, toujours prêt à se mettre en avant, tandis que lui, Helmke, était rejeté au dernier plan.

Ainsi passa l'hiver, plutôt doux, comme le sont les hivers de la côte, mais coupé de violentes tempêtes de neige, la nuit, durant les rondes. La Schmitthenne faisait revenir des pommes de terre, avec beaucoup de graisse et d'oignons, et elle chantait à tue-tête quand Helmke eût désiré se renfrogner et réfléchir au coin du poêle. De plus, en avril, la Schmitthenne eut un enfant, enfant qui était de Bublitz — mais les gens de Woeritz eurent des sourires entendus et, on ne sait pourquoi, Helmke se sentit visé. Il mit la Mam'zelle à la porte avec son rejeton. Pour elle, ce fut peu de chose. Entre temps, le début de l'été était venu ; au Foyer, on repeignait les portes à neuf, on réparait le toit et la veuve Schmitthenne reprit sa place à l'office. Le bébé fut mis en nourrice et Bublitz dut payer pension pour deux, sans pour cela prendre une figure de *malchanceux*. Helmke le remarqua avec jalousie : un orage s'amoncelait dans sa tête si lourde et si vide à la fois...

◘

Les vipères qui peuplent par centaines les terres bourbeuses de Boltenhagen sont très particulières : de teinte foncée, elles ont des flancs d'un brun de marécage et le dessin de leur dos est à peine marqué : elles sont tout à fait à leur place entre les arbustes de myrtilles en fleurs, dans l'odeur mi-amère des fougères, parmi les herbes grasses aux petites têtes de soie blanche.

La bête qui, le 14 juillet, piqua Helmke à la main, était longue, épaisse, presque noire. Bublitz la souleva haut, par la queue, après lui avoir brisé la tête du talon : elle avait certes plus d'un mètre.

— Sacredieu ! dit Helmke en regardant sa main dans laquelle il tenait encore quelques framboises.

— T'a t-y piqué ? demanda Bublitz.

— J'peux pas voir, dit Helmke.

— T'as mal ?

— Bé... non. S'ment un peu...

Bien qu'il fût de caractère décidé, Bublitz eut besoin de quelques minutes pour que s'éveillât sa présence d'esprit. Mais alors il fit tout ce qu'il convenait de faire ; l'émotion et le souci lui amenèrent la sueur aux ailes du nez. Par contre, Helmke ne fit rien de tel : peut-être pâlit-il peu à peu, car, maintenant, il avait vraiment mal. La place mordue devenait plus foncée. Il ne s'étonna pas.

« Naturellement, se dit-il, c'est moi qui suis piqué pendant que Bublitz se régale de framboises ! »

Jugement amer... mais il ne pouvait s'en empêcher. Entre temps, Bublitz avait quitté son ceinturon et l'avait serré de toute sa force autour du poignet de Helmke. Il suça la blessure, crachant et bougonnant un peu, tandis qu'en même temps, il cherchait des allumettes et des cigarettes pour la brûler.

— T'vas pas t'évanouir ? demanda-t-il en voyant que Helmke, durant l'opération, fermait les yeux.

Il y avait beaucoup d'amitié cachée dans cette question, mais Helmke ne voulut pas la discerner.

— Quoi... je... dit-il et, de toute son énergie, il émergea

de la faiblesse subite et bourdonnante qui, pendant quelques secondes, l'avait terrassé.

— Schnaps... dit-il encore ; mais le vertige le reprenait.

C'était comme pour l'épidémie de typhus, pendant la guerre : les soldats tombaient comme des mouches, aucun ne savait pourquoi. Bublitz saisit son camarade par en dessous :

— Faut qu't'ailles jusqu'à Rostock, dit-il. Là, i's ont du sérum. Allons, en avant, marche, mon vieux !

Helmke se faisait traîner : ses genoux se dérobaient sous lui.

— Ah, non ! ça n'va point, dit-il quelques minutes plus tard, et il se laissa tomber, oui, simplement tomber sur le petit pont de bois d'un des fossés du marécage.

Bublitz le regarda sérieusement et réfléchit :

— Attends ici, dit-il, T'vas bien tout d'même pouvoir attendre, dis, mon vieux ? J'cours chez l'garde...

Helmke ne répondit rien ; il sourit, buté. Les camarades tués avaient eu de ces sourires, tout de suite après qu'une grenade les avait frappés.

« Sale bête ! » se dit Bublitz en pensant à la vipère.

Puis, retenant son souffle, il se mit à courir à travers le marais, puis dans l'étroit sentier qui menait à la maison du garde.

C'était une vraie journée de canicule : deux nuages métalliques surplombaient les prairies d'où s'élevait une nuée collante comme un bain de vapeur. La chaleur était si lourde que l'air tremblait ; les fougères semblaient faire cuire leur étrange et entêtante odeur. Bublitz courait, comme pour sauver sa vie. C'était un homme de près de cinquante ans, à la respiration courte, au cœur entouré de graisse. Il sentait la sueur couler sous son col dur d'uniforme. Il ouvrit sa veste, tout en courant, mais il avait peine à reprendre haleine et les tempes lui battaient. Le cœur défaillant, il arriva au bord du bois incendié : les pins noircis, sans aiguilles, se dressaient, tristes comme des spectres d'arbres. Pas d'ombre. Les lourdes bottes de Bublitz couraient devant lui et semblaient l'entraîner. Il se laissait tomber derrière leur poids. La gorge lui faisait mal ; un sifflement oppressé sortait de ses bronches. Derrière les pins commençait le champ d'avoine appartenant au garde ; Bublitz atteignit la lisière du bois en trébuchant. Un papillon

volant bas cogna contre son genou. Vite, vite, plus loin... Des pommes de terre... Un champ de carottes... Chaleur... Angoisse... Pas d'air... Il s'en fallait de peu que Bublitz ne s'évanouît aussi... Il s'effondra sur le seuil de la maison du garde, comme un homme à demi-mort. Le gardien du marécage était un vieil homme sourd, mais, en voyant apparaître Bublitz dans un tel état, il devina vite que quelque chose se passait.

— Les types, dit-il.

Car c'était son idée fixe que, dans les ruines de Lutte, des individus s'étaient installés : racaille étrangère, méchante, dangereuse. Deux fois, durant l'année passée, on avait inspecté sans succès. Cependant, il y avait peu de temps, alors que, de nuit, près de la haie de Dehnhagen, Helmke était monté sur la dune, il avait cru voir dans Lutte une lumière aller et venir de la grange à la ferme. Et, pour dire la vérité, la promenade de l'après-midi, que la vipère de marais avait interrompue, n'avait pas eu d'autre but pour les gardes-côtes que d'aller voir, incidemment et tout à fait en dehors de leur service, de quoi il en retournait avec les types de Lutte.

Toujours soufflant, toussant, le cœur battant la chamade, Bublitz parla :

— Tu dérailles, avec tes types ! C'est une vipère ! Helmke... là-bas... au pont... La sale bête ! Schnaps... vite... téléphoner à Hillenkamp pour une auto... Le transporter tout de suite à Rostock... Je l'amène. Bicyclette, vite... vite, vite...

La bicyclette était appuyée à l'étable aux chèvres, dehors : elle n'était pas jeune et grinçait à plaisir. Une bouteille d'eau-de-vie de blé dans chaque poche, Bublitz, tel un coureur, se courbait sur le guidon : il volait vers Helmke. Parfois, un brouillard lui troublait la vue ; par instants il croyait rouler à travers le feu. Ce jour-là, il fut bien près d'une attaque cardiaque, le garde-côte Bublitz, qui avait dérobé cinq marks...

Là-bas, Helmke gémissait sur le petit pont : sa main était enflée, elle lui faisait affreusement mal. Mais il ne se rendait que vaguement compte de son état : on eût dit que tout se passait en dehors de lui. Tout s'enfuyait au loin, bien, bien loin : en même temps, c'était si précis qu'il en frémissait. Le ciel semblait plat, il s'étendait juste au-dessus de sa tête, il

était effroyablement calme. Dans les fossés du marécage, des iris jaunes aux tiges grasses avaient fleuri : sur leurs pétales desséchés, des hannetons morts étaient collés :

« Moi aussi, j' vais crever », pensait Helmke, et il le pensait avec un orgueil bizarre.

Par ci, par là, dans le voisinage, on parlait de morsures de serpents ; personne encore n'en était mort. Mais Helmke pensait si intensément à cette éventualité qu'un désir lui en venait presque. La main liée était déjà morte : elle ne faisait plus mal. Il souffrait pourtant dans ses gencives, qui devenaient terriblement sèches. Il fixa des yeux le ceinturon de cuir tout mouillé de sueur de Bublitz, serré autour de son poignet, et il eut une envie démente de le desserrer et de laisser les choses suivre leur cours. Il pensait à ses enfants, sans pouvoir se les imaginer : il n'apercevait que leurs dos. Leurs visages, il ne pouvait les définir. Par contre, l'enfant de Bublitz se dessinait de façon précise, le rejeton de Bublitz et de la Schmitthenne ! Il le revoyait sans cesse : un beau petit homme au visage blanc de lait, avec une folle petite houppe rouge au milieu de sa mignonne tête chauve de nouveau-né...

Helmke éprouvait une colère énorme, violente contre Bublitz. C'était Bublitz qui l'avait amené à cette promenade à travers le marais, avec ses histoires de contrebandiers à Lutte, lui rabâchant qu'en cas de réussite ils pouvaient y gagner de l'avancement et une augmentation de leur solde. Bublitz avait dit :

« Regarde, vieux ! Des framboises ! » et il avait plongé la main dans le feuillage.

Mais Bublitz n'avait pas été piqué, il fallait que ce fût lui, Helmke ! C'était injuste, profondément injuste ! Le monde entier était bâti de travers : pour Bublitz, tout allait toujours bien, pour lui, tout allait mal. Il n'y avait pas d'équilibre en cela, pas la moindre justice — quand bien même Bublitz se fût démené cent fois plus — qu'il eût l'air de se dévouer — et courût chercher du secours...

— Na... eh bien ? c'ment ça va ? cria, en toussant, Bublitz.

Il venait d'apercevoir Helmke, jaune et pensif, et tomba plus qu'il ne descendit de bicyclette.

— Ça va... répondit Helmke, selon son habitude.

Bublitz lui versa une bonne dose d'alcool dans la bouche. Lui-même ne but pas, bien qu'il fût malade de soif : il se borna à plonger les mains, jusqu'au-dessus du pouls, dans l'eau brune, épaisse et tiède, du fossé, car il avait la sensation que, dans son état présent, il ne pourrait aller plus loin. Tournant la tête, Helmke baissa les yeux vers Bublitz. Celui-ci était congestionné jusqu'aux cheveux, la sueur suintait en grosses taches à travers son uniforme, ses lèvres paraissaient boursouflées sous sa moustache de feldwebel. Un instant, Helmke fut enclin à aimer cette bonne figure, comme il ne l'avait jamais aimée jusque-là. Il lui sembla qu'il pourrait jeter au loin la colère et la haine et se délivrer d'un grand fardeau. Bublitz passa ses mains mouillées sur son visage et lui sourit :

— Na, jeune homme... Vas-tu p'voir monter sur la bécane, hein ?

Soudain quelque chose claqua dans le moi intime de Helmke. L'instant était passé ; il se reforma de dures coquilles autour de lui comme autour d'une moule.

« Tu penses, sans doute, qu'maintenant nous sommes quittes, se dit-il ; mais, quittes, mon bonhomme, nous ne le serons pas de sitôt ! »

Se levant, il essaya de grimper sur la bicyclette. Il y réussit, mais il ne put se tenir en équilibre.

— Allons, essaie un peu... jusqu'à la route... 'ne auto va venir de Hillenkamp pour t'prendre, disait Bublitz, presque suppliant.

Ah ! n'te fais pas traîner mon vieux... Allons, hop ! en avant ! Et bois tant que tu pourras entre temps.

— ... N'va point..., dit seulement Helmke, et il s'effondra dans les roseaux avec la machine. Il se sentait défaillir...

Bublitz releva la bicyclette, se mit dessus à califourchon et hissa Helmke, à demi-évanoui, derrière lui. Enfants, ils avaient souvent voyagé de la sorte. La bécane lutta, gémit, mais elle tint bon. Toute sa force concentrée dans ses genoux, Bublitz pédalait... Trois minutes précieuses avaient été perdues et Bublitz sentait un chagrin courroucé monter en lui contre Helmke. « Tonnerre de Dieu, quelle épave d'homme c'était là,

et toute sa vie durant ! Il fallait toujours s'inquiéter de lui, le tirer après soi et, pour finir, il allait se laisser crever au milieu d'un marécage ! » Bublitz pédalait, pédalait... Inerte, le corps de Helmke pesait lourdement sur son dos trempé de sueur. Les mains du malade, posées sur son épaule, tremblaient comme des animaux épouvantés. Bublitz pédalait, pédalait, pédalait...

« Ha, ha ! tu crois que nous sommes quittes, pensait toujours Helmke. Mais, quittes, nous ne le sommes pas ! Nous ne le serons pas de longtemps ! »

L'hôpital de Hillenkamp était un tout petit hospice de vingt lits. Il y en avait six dans la pièce où se trouvait Helmke : dans l'un mourait une pneumonie, dans le suivant une appendicite allait vers la guérison ; les trois autres étaient vides. On ne parlait pas. Helmke était étendu, les yeux fermés. Parfois, il regardait fixement le plafond parsemé de mouches qui se déplaçaient en nuées bourdonnantes, voletaient, puis allaient s'immobiliser sur une bande de papier collant pendue près de la fenêtre.

La morsure de serpent et l'empoisonnement consécutif avaient été conjurés par une piqûre, mais le médecin paraissait mécontent de son malade. Il parla d'un ébranlement nerveux, d'un choc, et prescrivit une semaine de repos au lit, à l'hospice, pour le remettre sur pied et l'observer en même temps.

Le troisième jour, Bublitz vint en visite, souriant, le visage cramoisi, les bottes craquant trop fort :

— H'm — eh bien — c'ment va ? demanda-t-il avec entrain.

— Ça va... répondit Helmke, mais il ne regarda pas Bublitz.

— Dis donc, vieux, tu t'reposes ici, t'es bien !

— Nenni, j'me r'pose point, murmura Helmke d'un air froissé.

Froissé, parce qu'il lui semblait que le médecin, avec sa piqûre, avait fait trop peu de cas de la morsure du serpent et de lui-même. Froissé, dans le tréfonds de lui, d'une manière

indéfinie, parce qu'on l'avait sorti sans bruit d'un danger mortel...

— Du r'pos ! dit-il, sévère. L's enfants sont seuls... Peut bien êt' question d'repos !

— 'Sujet des gosses, c'est réglé, répartit Bublitz. Ma mère 't avec eux.

Helmke le regarda ; ses yeux avaient une couleur étrange, comme sont les seaux de zinc pleins d'eau : ils étaient gris, sans reflet, sans fond.

— Ainsi... h'm... dit-il, mécontent.

Bublitz promenait ses bottes craquantes sur le parquet ciré :

— S'pas drôle, t'sais, d'faire la ronde, comme ça, tout seul, et ces quelques mots étaient un grand témoignage d'affection.

Helmke remua impatiemment les mains sur la couverture de laine grise, mais il ne répondit rien.

— J'ai été voir l'vieux, continua Bublitz. Paraît qu'c'est vrai qu'y a quéque chose dans la baie. 'Cré tonnerre ! Ceux d'Rostock ont saisi toute 'ne cargaison. D'l'aut' côté, à Darse, ils ont pincé trois hommes d's une auto pleine d'alcool — quéque qu't'en dis, vieux ?...

Helmke se mit sur son séant :

— H'm — l'semaine prochaine, j's'rai guéri, promit-il d'un air sombre, comme si la découverte des cargaisons de contrebande ne dépendait que de lui.

— Ouais... entendu ! dit Bublitz avec bienveillance. Dis donc, j'ai apporté quéque chose pour te r'monter.

Et il tira de sa poche une bouteille enveloppée d'un papier de soie à raies vertes qui faisait respectueusement juger du contenu. Il la développa et la mit sur la table de nuit. *Malaga Gold, qualité surfine*, lisait-on sur l'étiquette.

— C'est quéque chose de bon, insista Bublitz.

Helmke prit la bouteille, la tourna dans ses mains, mit le nez sur la capsule couleur de cuivre dont l'odeur métallique communiqua à ses nerfs hypertendus une sensation étrange de crainte et de menace.

« Quéque j'ai donc ? pensa-t-il, l'esprit clair tout à coup, on dirait que j' déménage... »

— S'doit coûter chaud ! dit-il, voulant être poli.

— Hum..., répartit Bublitz, non sans orgueil.

D'un mouvement soudain et ardent, Helmke tendit la tête en avant, tout près des yeux pâles et ronds de Bublitz.

— Pour un machin comme ça, t'as bien payé 2 marks 50? C'est ça qu't'as déboursé, hein? 2 marks 50, Bublitz?...

Bublitz, un peu effrayé, regarda les yeux gris et vides de son camarade.

— 2 marks 50? dit-il lentement. Plus, mon vieux, beaucoup plus.

Helmke s'était recouché : il se tourna vers le mur pour échapper au visage amical de Bublitz.

« Ha! T'crois qu'on est quitte maintenant! pensait-il. Mais nous ne l'serons pas de sitôt, quittes!... »

Bublitz avait des lèvres bleues lorsqu'il arriva à Lutte. Ce n'était pas, cette fois, par suite de la chaleur, bien qu'elle fut assez suffocante, c'était à cause des prunelles qu'il avait grappillées le long du chemin.

En bien des endroits où le marécage de Dehnhagen passait à travers bois et boqueteaux, la verdure poussait dru dans cette terre grasse, et les herbes vous arrivaient aux genoux. Le sentier débouchait dans les prairies humides et vertes de Lutte, puis il cessait tout d'un coup. Bublitz se trouva embourbé dans une noue molle d'où il dégagea avec précaution ses pieds lourds et englués de terre. Il dut, le reste du chemin, se frayer un passage parmi des joncs où une foule de petites grenouilles lui sautaient aux jambes. Enfin, il gagna la route de Lutte où l'on voyait les traces d'un troupeau de moutons. Suivant ces traces, il contourna les ruines du château abandonné. D'un pin solitaire surgit une corneille : l'aile paresseuse, elle se dirigea vers le petit bois qui s'étendait jusqu'aux dunes. A part le grave son de cloches de milliers d'abeilles bourdonnant sur un vieux tilleul, planté devant la grande porte de Lutte, un grand calme régnait ici. Il faisait très chaud; depuis quinze jours, une chaleur lourde vibrait au-dessus des prairies moutonnantes; par instants s'élevait une faible brise, plus chaude encore que l'air immobile.

Oppressé par ce silence pesant, Bublitz s'éclaircit la voix et s'élança, l'épaule en avant, contre la porte fermée : elle oscilla un peu, mais ne céda pas. Bublitz se mit à siffloter. S'il était, cette après-midi, venu jusqu'à Lutte, c'est parce que toutes ces histoires le tracassaient. Une activité sourde parcourait la baie : tantôt un foyer de contrebande se découvrait dans un coin, tantôt dans un autre, mais rien ne se présentait dans son district. Les seules présomptions reposaient sur le bruit, répandu par le garde, qu'il devait y avoir des types à Lutte : il avait remarqué des signaux lumineux, la nuit, une trace d'auto en travers des prairies, une fumée s'élevant à quatre heures du matin de la cheminée de l'ancienne métairie. Bublitz, qui voulait monter en grade et qu'une fièvre chasseresse possédait, se décida, après l'accident de Helmke, à se rendre compte par lui-même de ce qui se passait à Lutte. C'est pourquoi il se trouvait là, tout seul dans la chaleur et le silence, les yeux levés vers les bâtiments.

Non, aucune fumée ne sortait de la cheminée : celle-ci se dressait, effritée telle une dent cariée, sur l'avant du toit. Des tuiles manquaient au toit lui-même, où l'on apercevait de gros trous, et des morceaux de charpente pourrie tombaient dans la cour. Quelques vitres cassées, aux fenêtres, avaient été bouchées avec des chiffons et des planches : du dehors, cela paraissait louche. Bublitz pressa le nez contre l'une des fenêtres vitrées, donnant sur le sentier à hauteur d'homme, mais il y avait sur la vitre une poussière si épaisse, si parsemée de toiles d'araignées qu'on ne pouvait rien voir. Soudain, il ressentit un choc jusqu'au diaphragme à la pensée que, de l'intérieur, une tête pouvait être pressée contre la la vitre et le fixer des yeux, lui aussi, comme il fixait la pénombre sale du dedans... Mais cela n'arriva pas. Bien plus, avec un peu d'accoutumance, il discerna les contours de la pièce, entièrement vide, avec un gros poêle contre le mur du fond. Soulagé, Bublitz se détourna en sifflotant et poursuivit le sentier. Un fossé, où le chiendent, les framboises et le houblon sauvage avaient poussé en abondance, séparait le jardin du chemin. Bublitz sauta par-dessus : une branche épineuse de ronce lui érafla le visage ; une couleuvre à collier se déroula vivement à travers l'herbage... Les ceri-

siers se dressaient, indisciplinés, immobiles, couverts de fruits à robe claire. Les espaces gazonnés s'étaient métamorphosés en fourrés épais, l'ortie à larges feuilles répandait dans l'air son odeur endormante et pharmaceutique. Partout, entre les épines, poussaient des pavots, de toutes les nuances du rouge : un lit de pavots du jardin avait procréé comme un fou tout autour de Lutte ; partout, partout, dans la cour — où Bublitz entrait au sortir du jardin — le long des bâtiments, jusque sur les marches de l'escalier, c'étaient des touffes énormes de pavots entre des touffes d'orties. Dans la mare aux canards, près des étables, coassait une grenouille solitaire ; autrement, tout était calme, calme... si calme...

Brusquement, Bublitz leva la tête ; il avait, de nouveau, la même impression qu'à la fenêtre : caché, quelqu'un le regardait... Mais le gabelou ne voyait rien. Les bâtiments abandonnés entouraient la cour silencieuse, vide, sans une voix, sans un regard, sans une trace d'êtres humains...

Les jambes pleines d'éraflures, Bublitz s'immobilisa et, tandis qu'il considérait la ferme écroulée, son sang de paysan s'échauffa.

« Quelle cochonnerie ! » murmura-t-il en voyant les murs effondrés de la grange : dans les trous, le cloisonnage humide cédait, pourrissait...

En y regardant de plus près, Bublitz se dit que les trous avaient pu être faits exprès. En effet, un homme pouvait s'y glisser, en s'aplatissant un peu. Il mit les mains dans ses poches pour les préserver des orties et, fonçant à travers le fouillis de verdure, il se dirigea vers la grange. Là, il passa la tête dans l'un des trous, mais il ne vit rien qu'une obscurité profonde : une odeur de paille pourrie lui monta aux narines. Il retira la tête, respira, réfléchit. Il n'avait pas l'esprit en repos, car il n'avait pas l'habitude, depuis l'enfance même, d'entreprendre quoi que ce soit tout seul. En effet, bien qu'il pesât souvent comme un poids de plomb sur lui, Helmke était là, il lui servait de compagnon ; ils étaient deux, on pouvait causer l'un avec l'autre. Ici, dans cette cour abandonnée d'où montait le mystère, une menace, une attente, un pressentiment le pénétraient... Il eût aimé avoir Helmke avec lui, ne serait-ce que pour lui parler, entendre son avis :

— Vieux, dit-il tout haut, ça pue diablement ici.

Par ces mots, il ne désignait pas seulement la mare, la paille pourrie et le lourd parfum de pavots et d'orties, mais plutôt tout ce que ces murs silencieux et délabrés semblaient recéler d'inconnu, d'incontrôlable, d'affreusement suspect...

Il jeta un regard vers le ciel qui paraissait bien haut : une couple de légers nuages blancs et rapides traversait son bleu vitreux. Bublitz eut la sensation obscure d'être prisonnier, condamné, séparé du monde, bien qu'il eût entrepris cette incursion à Lutte de son plein gré et dans une sorte de bonne humeur finaude et aventureuse. Il soupira. Saisissant son revolver d'ordonnance, il en dégagea le cran d'arrêt et remit l'arme avec précaution dans la poche de sa veste, la main solidement refermée dessus. Puis, non sans peine, il se glissa par le trou du mur, dans la grange.

Une fois à l'intérieur, il découvrit qu'elle n'était pas tellement obscure : elle était couverte d'herbes et de roseaux qui laissaient des trous par lesquels l'après-midi chaude s'infiltrait. Cette grange était comme n'importe quelle grange inutilisée. Quelques vieux outils cassés s'adossaient aux piliers. Des restes de paille, de foin, d'herbes sèches recouvraient le sol. Flairant, Bublitz en souleva un paquet et le laissa retomber. Il trouva une bouteille, une canette de bière vide, qu'il mit contre ses yeux et considéra, pensif. Elle n'était pas sale, cette bouteille, elle paraissait fraîche, neuve. Il la porta à son nez de la main gauche, tandis qu'avec la droite il serrait le revolver dans sa poche : elle sentait le sur, comme la salle d'auberge de Vossen à la fête de la Moisson. Il la retourna : quelques gouttes de bière coulèrent de la bouteille.

Cloué sur place, Bublitz réfléchit profondément : toute cette affaire, sans Helmke, l'embarrassait. Pourtant, pour ne pas avoir honte devant lui-même, il alla plus loin ; dans la cloison intérieure de la grange il trouva un deuxième trou, pareil à celui du mur extérieur. Bublitz transpirait, mais il passa aussi par le deuxième trou. La pièce dans laquelle il aboutit était sombre, à n'y rien voir. Seul son nez de paysan l'avertit que ce devait être la laiterie ; il en connaissait l'odeur et la fraîcheur. Il fouilla dans ses poches, trouva des allumettes et, dans le petit cercle vacillant de lumière, il aperçut un rebord

de pierre dans le mur, puis un plat, deux terrines. Au fond, dans le noir, il y avait, au sol, un autre trou encore plus noir : une trappe, s'ouvrant sur la cave. Bublitz le devina.

Dès qu'il eut mis le pied sur le premier degré de l'échelle, quelque chose l'effraya au delà de toute mesure. Il poussa un cri étouffé qu'il se reprocha l'instant d'après :

— Idiot ! bougonna-t-il, se parlant à lui-même.

C'était un chat qui l'avait tant effrayé. D'un bond mou et chaud, il avait sauté sur son épaule et frôlé sa joue, dans l'obscurité. Les yeux de l'animal étaient phosphorescents. Bublitz craqua une nouvelle allumette et le regarda. Il était tranquillement assis sur une bassine à lait : c'était un gros matou, gras, râblé ; immobile, il fixait le garde-côte des yeux, d'un air astucieux et rusé... Et ce fut ce qui enleva à Bublitz le reste de ses nerfs :

— Non, non, non ! dit-il d'une voix trop forte. Pas sans Helmke, cela m'est trop pénible sans Helmke ! Non, non, non...

Et, tout en disant ces mots, il avait déjà fait demi-tour, s'était hissé à travers le mur, avait trébuché le long de la grange, s'était glissé à travers l'autre mur, avait traversé en courant la forêt d'orties, la cour, le fossé, bref, il s'était enfui de Lutte avec la même hâte fébrile qu'une compagnie de fantassins prise de panique...

◘

— V'là que ça r'commence, dit Helmke, qui, du haut de la dune, fouillait des yeux l'obscurité au fond de laquelle se cachait Lutte. Ils avaient atteint la haie à onze heures moins dix exactement et, depuis plus d'une heure, ils épiaient... C'était la troisième nuit durant laquelle ils pouvaient voir de la lumière dans Lutte : lumière menue, mais vive, projetée sans doute par une lanterne de bicyclette, et qui donnait des signaux précis. Elle surgissait, disparaissait, décrivait des figures courtes, simples, dans le noir. Dans son désir impatient de comprendre les signes, Helmke mordillait son tuyau de pipe. Quant à Bublitz, se haussant au-dessus de la haie, il examinait la mer de ses jumelles. De ce côté-là, aucune réponse n'était donnée.

— Ce n'est pas du morse, murmurait Helmke.

Il se sentait encore un peu faible dans les jambes après le séjour au lit, à l'hôpital ; cependant, il avait une sensation de clarté, de bonne aération dans la tête. Posant ses jumelles, Bublitz s'essuya la sueur du nez :

— Ils ont leur propre alphabet, bougonna-t-il, mécontent.

La nuit était couverte et sans la moindre brise. Pourtant la mer était très agitée, elle mugissait avec bruit : chaque ressac des vagues débutait sur un ton bas et grave et se terminait par un sifflement aigu ; l'eau montait très haut sur la plage. L'obscurité était d'une densité extrême : elle commençait à deux centimètres de leurs yeux et ne laissait rien transparaître ; comme un linge épais, humide et chaud, elle plaquait autour des gardes-côtes. Helmke, que Bublitz ne pouvait pas voir, tourna la tête dans la direction de la voix de son compagnon et attendit. Une agitation travaillait son pouls et ses tempes, énervante, picotante comme du poivre.

— L'mieux s'rait tout simplement d'aller à Lutte, conclut-il.

— Ouais... Bon, répartit Bublitz après un instant durant lequel il eut une vision très nette du danger de l'entreprise.

Il se détacha de la haie, descendit lourdement la dune dans la direction des terres. Helmke marchait déjà en avant, avec ses grandes bottes qui s'enfoncèrent régulièrement dans le sable jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le sol plus dur d'une prairie plate, derrière les dunes, et, tout de suite après, la lisière du bois de pins de Dehnhagen.

Des rameaux vinrent leur frapper le visage et Helmke alluma sa lampe de poche.

— Laisse ça ! dit vivement Bublitz.

Dans l'obscurité, Helmke eut une impression très nette et très forte : sous son jet de lumière, il avait aperçu une fourmilière, formant une petite butte recouverte d'aiguilles de pins, monticule vivant, actif même durant la nuit, entouré de files grouillantes de fourmis allant et venant, presque sous les pieds. Depuis la piqûre de serpent, il avait de ces moments extraordinaires où tout lui paraissait trop précis, trop proche ; les choses semblaient foncer sur lui et paraissaient si étrangères qu'il eût pu en avoir peur. Dans le noir, il passa la main sur ses yeux :

— Fou !... dit-il, pensant aux fourmis.

Puis les deux gardes-côtes marchèrent en silence, petits phares mobiles et brillants — pipe et cigare — tout seuls dans le dense fourré de la nuit.

Lorsqu'au sortir du petit bois ils s'arrêtèrent et tournèrent la tête dans la direction de Lutte, par delà la plaine, les signaux avaient cessé. Au-dessus du marécage, à leur droite, les hiboux hululaient comme des enfants qui geignent ou comme des cloches.

— Ah ! les brutes, dit Bublitz, riant, dans l'obscurité.

Mais, lui aussi, se sentait nerveux, tandis qu'ils trébuchaient dans le sentier longeant le marécage et qui les faisait tantôt monter, tantôt descendre et piétiner dans un sol mou.

— Ils sont allés se coucher, ajouta-t-il beaucoup plus tard avec entrain, alors qu'ils touchaient déjà Lutte et pouvaient discerner, en dépit de la nuit noire, le pin isolé de la masse sombre des bâtiments.

— C'est dans la cave qu'i' s'tiennent, dis-tu? demanda Helmke en fronçant les sourcils comme pour viser.

— Oui, même que j'les ai entendus causer, répartit Bublitz.

Et il prit son revolver à la main, car ils atteignaient maintenant le petit sentier qui tournait autour de la maison.

— Pourquoi qu'tu les as pas arrêtés d'main forte pendant qu'tu y étais? demanda Helmke.

— Sais pas... J'étais pas à mon aise sans toi, répondit honnêtement Bublitz.

— Pauv'vieux, dit Helmke.

Ils contournaient la maison :

— Faut passer là, murmura Bublitz, et il se jeta devant Helmke dans la forêt de plantes qui bouchait le fossé.

Les orties égratignèrent Helmke en plein visage et la douleur l'emplit soudain d'une colère extraordinaire, bien que ce ne fût pas grave. Toute l'entreprise, sur laquelle Bublitz ne tarissait pas depuis des semaines, lui parut tout à coup dénuée de sens. Dieu sait quelle sorte d'individus se cachaient là-dedans ! Au fond, tout cela n'avait rien à voir avec la contrebande, c'était l'affaire du garde, après tout ! Mais tandis qu'il bougonnait ces objections et d'autres semblables, il se sentait monter dans le sang une joie poignante.

Bublitz franchit devant lui le jardin échevelé, jusqu'à la cour. C'était merveille de constater comment ce gros homme pouvait agir sans bruit.

De la mare s'élevait une odeur de pourriture : maison, écurie et grange se développaient en cercle autour de la cour obscure et semblaient écouter. Tournant la tête, Bublitz chercha Helmke : il ne pouvait le voir, mais il sentait sa présence et son souffle comme quelque chose d'amical, derrière lui.

Soudain, quelqu'un siffla, d'un ton strident, sur deux doigts. Les gardes-côtes se raidirent et levèrent leur revolver.

- Halte ! cria Bublitz.

Du coin de la grange se détacha une silhouette aplatie : un être courbé, la tête en avant, se jeta de toute sa force contre le genou de Helmke et l'attira au sol.

— Sacredieu ! murmura Helmke et, frappant la terre de l'occiput, il se redressa et tenta de saisir l'autre.

Il attrapa son visage penché, mais ne put le retenir. Aussitôt, à deux reprises, Bublitz tira sur l'ombre fuyante. Un bourdonnement de cloches dans le crâne, Helmke s'extirpa du buisson d'épines dans lequel il était tombé. L'odeur de la poudre l'excitait. Il chercha Bublitz, mais Bublitz ne s'occupait pas de lui. N'y comprenant plus rien, Helmke alluma sa lampe et fouilla des yeux le cercle éclairé. La cour était redevenue vide et silencieuse. Bublitz, les jambes égratignées, était debout près de la grange et reprenait haleine.

— En avant, marche. Là-dedans, dit-il, encore essoufflé, en désignant le trou du mur.

On eût dit d'un commandement.

« Qu'est-ce qui t'prend de m'commander ? » pensa Helmke, et il resta dehors, tandis que, comme un taret, Bublitz disparaissait parmi les lattes de la cloison.

Helmke eût aimé courir après le type qui avait disparu. Mais la tête de Bublitz apparut dans le trou du mur :

— Éclaire donc, chuchota-t-il, presque haut.

— Allons, viens !

Il parut à Helmke que, en haut, sur le toit de la maison d'habitation, quelqu'un l'épiait, près de la cheminée cassée.

Il retira de sa poche la main tenant le revolver, visa avec soin et tira :

— Chut ! Ne fais pas de bruit, tonnerre de Dieu ! murmura près de lui le visage de Bublitz.

— Allons, entre !

Helmke se mit en devoir de se glisser dans la grange. Il avait un drôle de sourire :

« Aurais-tu la frousse, bonhomme? » pensait-il ironiquement.

A l'intérieur, il fixa sa lampe à son bouton d'uniforme et regarda. La grange était élevée et Helmke levait bien haut sa tête bourdonnante. Comme il ne faisait cela que rarement, il avait un peu mal dans la dernière vertèbre du cou — puis cela paraissait extraordinaire. Bublitz interrogea le visage de son camarade, dont l'expression narquoise et irritée lui était incompréhensible. Bien qu'il montrât beaucoup de bravoure, Bublitz n'avait pas le cœur tranquille :

— P't-être qu'i n'y a personne là-d'dans, murmura-t-il pour se tranquilliser ; puis il s'insinua dans le second trou de mur, qui débouchait dans la laiterie.

Cette fois, Helmke le suivit sur les talons ; une seconde durant, ce fut comme pendant la guerre : odeur de paille pourrie, senteur animale de leurs corps en sueur, côte à côte étroit, danger...

Lorsqu'ils eurent atterri, Bublitz sifflota en sourdine : au milieu de l'ancienne laiterie se trouvaient deux caisses qui, auparavant, n'y étaient pas. La lampe électrique projetait sur elles une lumière précise qui les tirait de l'obscurité trouble. Bublitz frappa sur leur bois :

— Mon vieux, si — cette fois — nous ne sommes pas augmentés ! dit-il en soufflant un peu.

Il paraissait si innocent, ce Bublitz ! comme s'il n'eût jamais volé deux marks cinquante à un camarade. Dans les orties, Helmke avait perdu sa casquette, ses pantalons glissaient, ses mains étaient encore couvertes de pustules blanches et cuisantes, et son visage pâle à la peau claire lui faisait très mal. Bublitz, par contre, était là, indemne, en uniforme impeccable, il parlait d'augmentation, il frappait sur les caisses comme si elles lui appartenaient en propre !

Helmke se retourna brusquement, il avait peine à avaler sa salive ; il chercha le trou débouchant sur la cave dont Bublitz lui avait parlé lorsqu'il lui avait raconté son incursion personnelle à Lutte.

— C'est bien en bas, qu'i sont, à ton idée? demanda-t-il en commençant à descendre les degrés oscillants qui menaient dans le noir profond et l'inconnu.

Mais Bublitz bondit vers lui.

— Halte ! Laisse-moi d'vant, murmura-t-il, rapide.

Il avait les lèvres rouges et toujours humides. Dans le mouvement qui le jetait devant Helmke, sur les degrés de l'échelle, transparaissait comme une jalousie, un désir de tirer le premier. En tout cas, Helmke le comprit ainsi :

« Bon ! Va donc d'vant », pensa-t-il.

Et il y avait quelque chose de définitif dans sa pensée. Une dernière fois, Bublitz se retourna pour donner des ordres :

— Descends derrière moi. Fais attention. N'tire qu'si ça s'gâte, recommanda-t-il, puis il s'enfonça dans l'obscurité.

Ce qui survint alors dura à peine une minute. Helmke demeurait debout sur le degré supérieur de l'échelle ; il ne suivait pas, il ne respirait pas non plus. Son cœur était empli jusqu'à l'éclatement d'une amertume profonde, du sentiment d'être né pour la déveine ; il était l'homme toujours négligé, mis au second plan, amoindri, l'homme qu'on trahissait pour deux marks cinquante, que le destin avait trahi dans son bonheur, dans toute sa vie. Il ne respirait pas. Brusquement, il mit le pouce sur le déclic de sa lampe et éteignit...

— Allume, vieux... où qu' t'es donc? chuchota Bublitz, déjà loin, en bas.

Helmke ricana, dans le noir, et ne bougea pas. Devant ses yeux, il vit courir des fourmis grosses comme des hommes. Partout, dans la pièce, des trappes s'ouvraient, des êtres noirs en sortaient — mais ça, c'était peut-être déjà la démence...

Dans la cave, dessous, on entendit des cris, du vacarme, des grognements, comme ceux d'animaux qui combattent. Helmke restait impassible, le revolver devant son estomac ; son cœur battait à une allure folle. Quelqu'un tira, en bas, deux fois de suite et si vite que le claquement des deux coups

se fondit presque. Puis un cri s'éleva ; c'était la voix méconnaissable de Bublitz :

— Fritz ! Fritz ! Fritz !

Puis ce fut le silence... Puis on tira encore une fois. Helmke eut l'impression de partir en fumée, dans une sorte de vertige aigu, comme à la guerre, quand on était poussé à l'attaque, lesté d'alcool, dans le bruit. L'échelle, sous ses pieds, tremblait sous le poids de quelqu'un qui, se courbant, montait... Helmke n'alluma pas. Comme un aveugle, il tira sur celui qui sortait.

« C'est l'bon Dieu qu'ça r'garde, après tout ! » pensait-il en même temps.

Et tandis qu'il laissait à la Providence la décision suprême, il lui sembla qu'il sombrait dans un moutonnement fou d'effervescence et de lumière...

— Non... ! Vous vous souvenez encore de moi ? dit mademoiselle Wehrle à M. Gohde, qui l'avait accueillie dans le hall et lui souhaitait la bienvenue à sa manière monosyllabique.

Pourtant, cela fait bien — attendez donc — cela fait plus de trois ans que je ne suis venue ici. Vous qui recevez tant de monde au Foyer, comment pouvez-vous encore vous souvenir de moi !

M. Gohde frotta ses doigts minces et distingués :

— J'ai des raisons pour me rappeler, dit-il. Mademoiselle est la dame qui avait perdu son bracelet-montre. Ça ne s'oublie pas.

Mademoiselle Wehrle considéra sa montre qui poursuivait son tic-tac à son poignet, poignet pâli par la ville et le séjour en chambre d'une petite employée de bureau.

— Ma montre ? dit-elle. Mais... je ne l'ai jamais perdue.

— Oh ! si, répartit courtement M. Gohde. Si.

Mademoiselle Wehrle rida son front et réfléchit. Bien loin, une réminiscence vague sembla prendre corps, comme si, en effet, durant quelques heures, la montre avait manqué, mais la jeune fille ne trouvait pas d'appui solide à sa pensée.

— Voici la dame qui avait perdu sa montre, dit M. Gohde à la mam'zelle.

— Eh ! mais oui ! qu' c'est elle ! s'exclama la veuve. Bien sûr ! La dame a l'air un peu pâle ; 'le a besoin d' se remplumer. Quand j' pense... c'en a été 'ne affaire quand la dame a perdu sa montre !...

Pivotant sur elle-même, mademoiselle Wehrle considéra le hall. Rien n'y était changé : du plafond pendait un bateau à voiles, au mur se lisait une sentence : « *Qui recule, est pleutre.* » Quand la jeune fille eut lu ces mots, quand elle eut vu, sur les tables, les vases garnis des fleurs jaunes aux tiges raides des dunes, bien des choses lui revinrent.

— On dirait qu'ici le temps reste immobile..., murmura-t-elle. Maintenant, je me souviens de tout. Oui..., j'avais laissé ma montre dans la guérite de plage. Et quelqu'un l'avait retrouvée, un gendarme, je crois ?

— Les gardes-côtes, dit M. Gohde.

La mam'zelle disparut, par l'office, dans la salle à manger, car le premier coup de gong venait d'annoncer le déjeuner.

— Mais oui ! Les gardes-côtes ! répéta mademoiselle Wehrle en s'arrêtant au milieu de l'escalier, tandis que M. Gohde continuait à monter, avec les valises. Que deviennent-ils, mes amis les gardes-côtes ?

— Bublitz..., les contrebandiers l'ont tué, dit M. Gohde en ouvrant la porte de la chambre, pleine d'air humide et salé et d'un relent d'odol laissé par le dernier occupant.

En bas, devant la fenêtre, s'étendaient les dunes et la mer ondulant selon le rythme large et lent de la Baltique. Mademoiselle Wehrle, avec un cri de ravissement, s'était élancée vers le balcon.

— Mon Dieu ! Tué ? demanda-t-elle. Et comment ?

— La nuit. A Lutte... Madame désire-t-elle encore quelque chose ? dit M. Gohde, sur le point de se retirer.

— Pensez donc : tué !... Quel emploi dangereux ! Et l'autre ?

— L'autre est devenu fou. Il est à Rostock, à l'asile. Il avait toujours été bizarre..., répondit M. Gohde, plus loquace que de coutume.

Et, saluant à la manière d'un lord possédant dix-huit aïeux, il ferma la porte derrière lui.

Mademoiselle Wehrle se regarda dans la glace, se poudra le nez et, d'un geste machinal, mit la montre à son oreille : elle marchait, elle faisait tic-tac. Histoire curieuse que celle des gardes-côtes... Deux hommes forts, aux pieds de géants, solides et muets comme des arbres — tous les deux disparus... Et la petite montre était là, servant toujours, souvenir permanent d'une histoire passagère qui n'avait mené à rien. Elle allait, elle rythmait le temps, en prenant un peu d'avance — autrement elle était solide.

— Eh ! oui, ainsi va la vie..., pensait mademoiselle Wehrle dans sa petite tête.

En bas, le gong résonna pour la deuxième fois. Au-dessus de la mer flottait un nuage aux bords d'étain. Absolument immobile, on eût dit que, durant toutes ces années, il n'avait pas bougé de là...

VICKI BAUM

Texte français de MARGUERITE THIOLAT.

L'OPINION PUBLIQUE EN ITALIE

Si l'on veut traduire brièvement — d'une manière à la fois large et incomplète — le sentiment de l'opinion publique italienne à l'égard de la situation internationale, on peut dire que ce sentiment est fait de malaise. Ce malaise date de l'Anschluss. C'est un sentiment complexe qui se modifie continuellement. A plus d'un titre il mérite d'être étudié : si l'on essayait de le rendre par un diagramme idéal, la ligne brisée ainsi obtenue évoquerait immédiatement, pour nous, tous les grands événements de la politique extérieure du fascisme et quelques-unes des dates les plus marquantes de sa politique intérieure.

Quant aux nuances de son aspect actuel, qui varient suivant les diverses classes de la population, il nous a semblé utile d'essayer de les définir, surtout après la fusion absolue des deux politiques de Berlin et de Rome consacrées par leur alliance militaire. Car ce sentiment constitue un élément non négligeable de la situation générale.

L'Anschluss fut la première grande déception des Italiens, et d'autant plus cruelle qu'elle mettait fin à l'euphorie insouciante que la proclamation solennelle de l'empire avait fait naître dans la nuit du 9 mai 1936. L'Italie sortait victorieuse d'une entreprise plus hasardeuse qu'il n'avait d'abord semblé, — entreprise qui n'avait pas provoqué au début chez les Italiens une unanimité absolue de sentiment. Les sanctions réalisèrent ce miracle. Et la victoire, accompa-

gnée de l'apostrophe mussolinienne : « L'Italie est désormais une nation satisfaite », exaltée par une bruyante propagande basée sur le triomphe remporté contre cinquante-deux nations, « menaçant d'étrangler l'Italie prolétaire », avait valu à M. Mussolini un accroissement considérable de prestige personnel.

Avec les sanctions était né le sentiment que l'Angleterre commettait une grave injustice en refusant l'Ethiopie à l'Italie, et que la France manquait totalement à sa parole — car on s'imaginait qu'elle avait promis de laisser toute liberté d'action à Rome.

Visiblement, le chef du Gouvernement italien pensa dès cet instant que la Grande-Bretagne lui pardonnerait difficilement sa victoire éthiopienne. Aussi les journaux fascistes exprimèrent-ils aussitôt à l'égard de l'Allemagne une reconnaissance qui parut assez disproportionnée avec les services réels que le Reich avait rendus à l'Italie. C'est à ce moment que le Duce jugea nécessaire une collaboration plus étroite avec l'Allemagne.

Bientôt, une lueur d'incendie s'éleva de l'autre côté de la Méditerranée : la guerre civile espagnole. Le Duce était au courant des intentions du général Franco. Mais il ne croyait pas que le conflit dût éclater si vite. Sans hésiter il envoya au général les premières armes qui lui faisaient défaut ; déjà des aviateurs italiens se trouvaient d'ailleurs enrôlés dans le Tercio. Le Duce avait tout de suite vu qu'une défaite des nationaux serait une défaite du fascisme, et que la victoire des républicains se transformerait, suivant un phénomène commun à beaucoup de révolutions, en une victoire des extrémistes. Grâce à l'accord de Montreux — l'Italie l'avait boudé — la flotte soviétique pouvait à tout moment entrer en Méditerranée ; le chef du Gouvernement italien voulut empêcher que le Komintern et même Moscou pussent avoir un pied dans la péninsule ibérique. Et ce fut M. Mussolini qui décida Hitler à intervenir avec lui en faveur de Franco.

A ses débuts, l'intervention en Espagne ne fut pas impopulaire en Italie. La propagande en faveur du « volontariat » fut insistante mais bien faite. Les premiers excès des répu-

blicains à Madrid et à Barcelone furent mis en valeur grâce à de nombreuses photographies répandues par l'intermédiaire des journaux. Les étudiants, extrémistes par nature, les aviateurs — tout le personnel navigant de l'aviation italienne est plein d'allant — s'inscrivirent assez nombreux pour qu'une sélection parmi eux devînt nécessaire. Mais l'opinion évolua assez brusquement lorsque l'on vit des fonctionnaires annoncer de maison en maison les premières morts. Cette évolution fut surtout sensible après Guadalajara. Dès lors la propagande fit tout pour faire patienter l'opinion italienne ; elle lui annonça même des victoires et des avances tous les jours. Il suffit, par ailleurs, aux autorités d'élever le montant de la prime pour continuer de trouver autant de « volontaires » qu'il en fallait.

En même temps l'axe naissait à Berschtesgaden. Dans les diverses couches de la population italienne, le retard apporté par la Grande-Bretagne et par la France à reconnaître l'empire d'Ethiopie, le sentiment immédiat de l'inutilité du « gentlemen's agreement » signé en janvier 1937, la perspective d'une défaite possible des troupes de Franco, donc d'une défaite du fascisme et de l'Italie en Méditerranée, apparurent comme justifiant pleinement le resserrement progressif des liens unissant l'Italie à l'Allemagne. Les gens les moins avertis des choses de la politique extérieure, considérèrent même l'axe comme un système pouvant utilement diviser l'Europe en deux parties : de la mer Baltique aux côtes de l'Afrique, c'est-à-dire compromettant tout accord anglo-soviétique, et séparant efficacement des deux grandes démocraties occidentales les diverses nations de l'Europe centrale et balkanique parmi lesquelles, en quinze ans d'efforts continus et obstinés, l'Italie s'était créé une place de premier plan.

Le public acceptait volontiers les explications sous-entendant que l'Italie, sans l'Allemagne, se fût trouvée bien isolée lors des sanctions et qu'elle lui devait en dehors de toute autre considération, au moins de la reconnaissance, son « coup » du 7 mars ayant causé l'abandon du projet de sanction du pétrole.

Il est inutile que nous nous étendions ici sur l'antipathie

instinctive, irraisonnée, pour ainsi dire atavique que le tempérament italien éprouve pour le caractère allemand, antipathie qui a toujours apporté un sentiment de gêne dans les moindres contacts entre Italiens et Allemands. Ce sentiment n'empêcha pas l' « axe » d'être unanimement jugé opportun en Italie.

*
* *

Nous voudrions tenter ici de définir ce qu'on peut appeler l'opinion publique italienne en régime fasciste. D'une part, la population comprend une masse de paysans et d'ouvriers non spécialisés que l'impossibilité ou la crainte de manifester une opinion personnelle, le sentiment d'avoir obtenu — et c'est incontestable — de nombreux avantages matériels depuis les régimes antérieurs, les résultats de dix-sept ans de propagande à sens unique et de répression discrète des moindres murmures, ont ramenée à son traditionnel fatalisme. Une étonnante faculté de résignation efface dans cette masse toute velléité de protestation et souvent même de critique.

Cette foule, dont les moindres humeurs sont enregistrées par une des polices les mieux faites du monde (ce qui permet aussi bien de sévir contre les individus dangereux que de prendre en temps voulu les mesures qui s'imposent pour contenter l'ensemble) subit de façon extraordinaire le magnétisme personnel du Duce. Elle parcourrait des kilomètres pour s'écraser au pied de la tribune où il prononce un discours, pour l'applaudir, pour l'acclamer et, surtout, pour le voir sourire. Il reste toujours quelque chose de ces enthousiasmes-là. Si de mystérieux changements s'accomplissent qui pourraient contrecarrer cette disposition, ils sont certainement bien lents.

D'autre part, on trouve en Italie une classe un peu supérieure qu'on peut appeler « moyenne », et qui est composée en grande partie d'employés. 60 p. 100 environ de ces employés vivent du fascisme, de ses innombrables organisations, du développement bureaucratique qu'il a apporté dans l'administration. Ceux-là ont un grand sujet de mécontentement :

le niveau peu élevé de leurs appointements qui se fait d'autant plus sentir qu'ils doivent mener une vie « decorosa », se vêtir comme des gens de la ville, avoir une femme et, s'ils désirent le moindre avancement, plusieurs enfants. Cette catégorie pourrait paraître plus évoluée que l'autre et c'est parmi ceux qui la composent que l'étranger de passage en Italie peut recueillir des critiques et des plaintes : mais là aussi la propagande a veillé. Ces critiques et ces plaintes, qui concernent avant tout les difficultés de l'existence, ne sont pas dirigées contre le Gouvernement de M. Mussolini : elles concernent « son entourage », formule qui console beaucoup de gens. D'autre part la cause première de tous les désagréments est volontiers attribuée aux ennemis extérieurs du fascisme et de l'Italie. Si bien que beaucoup d'Italiens de cette classe — et de toutes les autres classes — ont l'impression de penser en défaitistes lorsque la lassitude, l'inquiétude, l'anxiété, l'énervement, ont raison de leur fatalisme.

Quant à la bourgeoisie, employés supérieurs, commerçants, professions libérales moyennes, c'est évidemment la classe qui a retiré le moins d'avantages de l'avènement et de la réussite du fascisme. Les impôts lui sont plus lourds qu'aux classes inférieures. A elle se pose l'importante question de la situation à donner aux fils et de la « sistemazione » dot des filles. Car, en Italie, pays du romantisme, du sentimentalisme et de l'amour chanté, on se marie rarement par inclination.

En tout cas, c'est seulement dans la bourgeoisie qu'on peut recueillir des critiques sur la politique extérieure du fascisme. Sans doute cette classe sent-elle bien qu'une nouvelle guerre la faucherait impitoyablement. De plus, elle n'ignore pas qu'elle est la sacrifiée du régime. Elle doit « paraître », faire « belle figure » et sa fierté l'empêche d'accepter les petites servitudes des organisations qui rendent la vie relativement si facile aux ouvriers et aux petits employés — Dopolavoro. Elle a bien compris le dernier avertissement contenu dans le discours du Duce aux Squadristes, le discours dans lequel il a, pour la première fois, prononcé les trois mots : Tunis, Suez, Djibouti. Le 26 mars, M. Mussolini a dit que la révolution « n'était pas encore finie » et qu'il restait encore

beaucoup à faire dans le domaine « des mœurs et du raccourcissement des distances ».

Cette classe sait parfaitement que ses récriminations ne servent à rien. Ses enfants sont d'ailleurs tous des extrémistes fascistes. Un étudiant extrémiste fasciste, s'il ne trouve pas de place aussitôt après ses études, et s'il est actif et intelligent, trouve un emploi dans les formations ou organisations fascistes spécialisées. Il y déploie une activité dont il lui sera tenu compte pour l'avancement dans la hiérarchie du parti ; il s'y développe physiquement, il y acquiert les qualités qui feront de lui un gradé fasciste : il attend tout du parti. C'est pourquoi il s'engage en Éthiopie. Il y gagne d'être reçu avec mention à des examens passés sur place et où l'on tient compte du fait qu'il n'a rien pu apprendre parce qu'il combattait. Il y gagne — en Espagne — des années de campagne, des décorations, des grades et l'obligation pour la « fédération » à laquelle sa profession le fera appartenir, de pourvoir à ses besoins civils.

C'est pourquoi vous trouvez bien peu de jeunes gens italiens qui vous disent du mal de la politique extérieure fasciste ou de l'Allemagne. Même s'ils osent reconnaître qu'ils n'éprouvent pas d'amitié, ni de sympathie particulière pour les nouveaux voisins du Brenner, ils vous répéteront mot à mot et souvent, en y ajoutant l'accent de la foi, les formules que les services de la propagande consacrent journellement à l'axe Rome-Berlin.

***

Établissons maintenant une distinction commode qui vaut pour toutes les classes de la population italienne : c'est celle qui sépare les Italiens de moins de quarante ans des Italiens de plus de quarante ans ; les Italiens nés ou élevés dans le « climat » fasciste et ceux qui gardent au fond de leur cœur, même s'ils ont été les partisans acharnés du régime, à ses débuts, le regret ou seulement la nostalgie des gouvernements libéraux.

L'Italie possède toute une jeunesse ultra-fasciste, préparée à la violence, acceptant toutes les théories sur la néces-

sité et sur l'excellence de l'axe et commençant à éprouver pour la France de l'antipathie et même de la haine.

Quant aux plus de quarante à cinquante ans, ils sont généralement connus ou soupçonnés lorsqu'ils ne sont pas fascistes de cœur. Mais leurs récriminations prudentes sont négligeables : en l'état actuel du régime, elles n'ont aucun effet.

Au-dessus encore, il existe en Italie une classe qu'on peut appeler la classe intellectuelle — avec toutes les réserves dont il faut accompagner ce mot lorsqu'il ne s'applique pas à une catégorie bien définie : titulaires de diplômes, universitaires, écrivains, journalistes, hommes de lettres, magistrats, officiers ministériels. Ici aussi la distinction entre plus et moins de quarante ans s'impose. Mais chez les moins de quarante ans les sentiments sont divisés ; cependant, dans cette classe qui doit tout au fascisme, la division ne porte que sur des points de détail. Mais c'est la classe qui éprouve le plus vivement ce malaise dont nous parlions au début de notre étude. Et on dirait que ce sentiment part d'elle pour se répandre, tel un fluide subtil, à travers toutes les autres couches de la population.

Il est inutile, enfin, de considérer la grande bourgeoisie et l'aristocratie comme des classes dont le sentiment concoure à former l'opinion publique italienne. Les idées de la haute bourgeoisie italienne — grands industriels, capitalistes, chefs de grandes entreprises — lui sont dictées par la nécessité et comme le régime, en l'état actuel de son organisation, a besoin d'elle comme elle a besoin de lui, elle a la possibilité de faire entendre indirectement et même directement ses observations au Gouvernement fasciste : il y fait droit ou il passe outre. Mais, plus les situations sont élevées, plus l'obéissance aux directives fascistes, le conformisme apparent et le « loyalisme » sont stricts.

*
* *

Pour toute l'Italie, l'Anschluss fut une surprise désagréable. Une telle surprise eût pu mettre tout autre gouvernement en péril. Les Italiens se rappelaient bien la position qu'avait prise Mussolini en donnant des assurances formelles

à la veuve du chancelier Dollfuss et l'Italie a fait la guerre à l'Autriche-Hongrie pour ne pas avoir une grande puissance à sa frontière. Or, l'Allemagne s'installait au Brenner. Dans toutes les classes du pays on pensa que Hitler se faisait payer bien cher l'aide qu'il avait donnée pendant les sanctions. Et il fallut quelque temps pour que les explications officielles finissent par imposer l'idée que la solution hitlérienne du problème autrichien était « fatale ». Resta seulement une certaine disposition à commenter avec ironie la disparition subite de l'Autriche, pays allié de l'Italie.

Entre temps, des entretiens italo-anglais ont lieu. Bientôt est signé au palais Chigi l'accord italo-britannique. Un soupir de soulagement parcourt la population italienne, chez qui le respect de la Grande-Bretagne, qui fut si longtemps l'amie dont on avait en quelque sorte accepté la haute protection, reste toujours très vif.

Évidemment, en traitant avec la Grande-Bretagne, M. Mussolini pensait que la France se hâterait de traiter aussi pour recevoir les mêmes assurances en Méditerranée. Mais il est maintenant presque certain que le Duce ne pensait pas alors à des « revendications ».

Vint l'affaire des Sudètes. Tout le monde, en Italie, admit le droit de l'Allemagne ; il s'agissait bien, entendait-on dire, de territoires allemands. En revanche l'opinion s'élevait unanimement contre la France et contre l'Angleterre, tant il lui semblait inconcevable que les Gouvernements de Londres et de Paris pussent songer à déclencher une guerre pour sauver la Tchécoslovaquie. Le discours que prononça alors M. Mussolini à Trieste provoqua une étrange interprétation. Le Duce dit, en effet, que l'on pourrait créer la nouvelle Europe si l'on évitait la guerre pour la Tchécoslovaquie. L'opinion italienne entendit que si la guerre n'éclatait pas, un règlement général s'ensuivrait. Ce fut alors Munich, nouveau triomphe pour M. Mussolini, accroissement nouveau de son prestige. L'ovation délirante que lui fit la foule le soir de son arrivée de la capitale nationale-socialiste, effaça bien des rancœurs. Le Duce fut l'homme qui avait sauvé la paix. Sans doute n'a-t-on pas compris, dans l'entourage de M. Mussolini que cette foule qui hurlait son enthousiasme sur la place

de Venise, criait aussi sa joie d'avoir échappé au conflit armé.

Mais aussitôt après, les Italiens se mirent à murmurer. Ils se rendaient compte, après coup, que Hitler s'était emparé purement et simplement du territoire tchécoslovaque. Or, ils en étaient restés à la notion d'autonomie.

Cependant, si l'Allemagne en était restée là, c'eût été, dans l'opinion italienne l'oubli de toutes les anxiétés et de toutes les difficultés passées. Aussitôt après Munich, on annonça l'envoi prochain d'un nouvel ambassadeur en Italie. Londres et Paris reconnurent enfin l'empire italien d'Éthiopie. Dans toute l'opinion italienne on crut qu'allait s'ouvrir immédiatement une négociation entre Paris et Rome. On avait, en effet, jugé sans indulgence spéciale bien que sans trop la critiquer la brutale rupture des conversations engagées entre M. Blondel, qui était alors notre chargé d'affaires, et le comte Ciano, rupture provoquée par le discours dans lequel M. Mussolini annonça à Gênes qu'une « barricade, la guerre civile espagnole » séparait les deux pays.

Alors les journaux fascistes commencèrent d'écrire que Munich n'était qu'un épisode, qu'il y avait bien d'autres problèmes que celui de la Tchécoslovaquie à régler en Europe, que Munich pouvait être considéré tout au plus comme un commencement mais non pas comme une fin. Peu à peu un pessimisme, léger mais diffus commença de se manifester dans la population.

Ce fut alors la manifestation de la Chambre des députés orchestrant la phrase du discours du comte Ciano sur les « aspirations naturelles » de l'Italie. Elle fut approuvée par la minorité de ceux qui ont toujours pensé que la Tunisie devrait être italienne un jour ou l'autre, la France l'ayant enlevée à l'Italie par une « manœuvre déloyale ». Approuvé également par toute la catégorie de ceux qu'on peut appeler les « fascistes intransigeants », ceux pour qui M. Mussolini a vraiment « toujours raison ». Pour les autres, ce fut de la stupeur.

Ce sentiment s'explique facilement. Psychologiquement, la population italienne n'avait jamais été orientée vers l'idée qu'une guerre pourrait éclater avec la France pour des raisons coloniales. Dans les livres d'histoire des écoles élé-

mentaires, étudiés par la génération actuellement âgée de quarante à soixante ans, le Gouvernement italien inculquait aux enfants la haine de l'Autriche. Ce sentiment s'ancrait d'autant plus profondément dans le cœur des jeunes qu'il rappelait toute l'histoire de l'unité italienne et qu'il faisait de l'empereur François-Joseph, le grand, le seul véritable ennemi de l'Italie. Des classes les plus modestes aux classes supérieures, on s'était habitué à ne considérer du problème tunisien que la question du statut des Italiens vivant sur le territoire de la Régence.

Le problème de la Corse n'a jamais existé dans Italie contemporaine. Quant à Nice et à la Savoie, on peut dire que tous les Italiens s'étaient absolument accoutumés à penser que la cession avait à peine payé les services qui l'avaient provoquée.

Un certain désarroi se fit jour alors, même dans la jeunesse fasciste, car le fascisme n'a jamais « revendiqué » aucun territoire. L'expression « lutte de classe entre les nations » récemment lancée comme un slogan par les journalistes officieux, n'a pas eu la résonance espérée : elle est étrangère à la terminologie politique du fascisme, et ceux qui comprennent que les revendications italiennes ne sont pas autre chose qu'une formule revisionniste visant à réorganiser l'Europe et le monde aux dépens des démocraties, désapprouvent la campagne.

Nouvelle surprise en mars : Hitler absorbe la Bohême et la Moravie.

Alors, du haut en bas de l'échelle sociale italienne le Duce apparaît comme l'homme de cœur trop confiant qui a été trompé par l'ami qui lui avait donné sa parole. De plus, il n'échappa à personne que les réactions de la France et de la Grande-Bretagne allaient rendre bien difficile la réalisation des désirs personnels de l'Italie. Quand on annonça que la Grande-Bretagne, sur l'initiative personnelle de M. Chamberlain, allait organiser un « cordon sanitaire des nations désireuses de résister à l'agression », l'émotion fut presque visible en Italie.

Préparée en silence, s'accomplit alors l'expédition d'Albanie. Elle apparut comme un succès personnel du Duce ; de nouveau son prestige s'accrut. Avec un chiffre de pertes réduit à l'extrême, l'empire s'enrichissait d'un territoire

qu'une propagande habile montra aussitôt comme riche, plein de possibilités, renfermant des quantités énormes de pétrole non exploité. De plus la conquête renouvelait la « tradition romaine de la marche vers les Balkans », apportant en outre l'avantage stratégique considérable de permettre à l'Italie d'éviter toute surprise en Adriatique.

Mais, coup sur coup, l'annonce de la conscription britannique et la tension germano-polonaise, firent retomber l'opinion italienne dans le malaise d'où la conquête albanaise l'avait un instant fait sortir.

***

Depuis que s'est dessinée la tension germano-polonaise, l'opinion a subi des remous violents, très différents, il est vrai, selon les classes sociales et les individus.

Ceux qui considéraient les événements comme l'expression d'une rivalité amicale entre Hitler et Mussolini se mettent à penser qu'il est désormais impossible de parler de « course de vitesse » entre les deux chefs des puissances de l'axe. Ils découvrent que l'initiative, en Europe et ailleurs, ne pourra plus appartenir qu'au chancelier du Reich. L'opinion italienne tout entière considère les revendications comme bien trop compromises pour laisser l'espérance que les exigences fascistes pourront être satisfaites sans complications. Entre temps, l'offensive diplomatique de l'Italie dans les Balkans ne produit pas les résultats escomptés. Le bruit court qu'à Venise, le comte Ciano n'a pas pu obtenir du ministre yougoslave des Affaires étrangères ce que les journaux annonçaient déjà comme obtenu.

Dès lors l'opinion ne suit plus guère la marche des événements durant « l'offensive de paix du Gouvernement fasciste » (discours du roi à la Chambre, discours du Capitole, dans lequel M. Mussolini déclare que l'Italie ne préparerait pas son exposition universelle si elle redoutait, à plus forte raison si elle préparait, la guerre). La masse semble être entrée dans une phase de désintéressement. Cet état d'esprit durera tout le temps que les journaux fascistes poursuivront leurs nouvelles campagnes anti-françaises, qu'ils protesteront

contre le Gouvernement français en l'accusant de négliger délibérément, par vil égoïsme et par haine idéologique, la « main tendue » par l'Italie.

Mais voilà que se dessine dans la presse une nouvelle campagne plus violente encore, la campagne contre la politique britannique des garanties pacifiques qui est aussitôt baptisée en Italie « la politique d'encerclement ». Très vite, dans toutes les couches de la population, on a compris que la Pologne est devenue intangible. Sans s'intéresser spécialement aux problèmes soulevés entre Berlin et Varsovie, les Italiens, acceptant la thèse de leurs journaux, pensent que Dantzig est une ville allemande. Mais, ils comprennent en même temps pourquoi ni la France ni la Grande-Bretagne ne permettront à Hitler un geste vers la ville libre : ils entrevoient que Dantzig — et même le couloir — ne sont que des prétextes, et qu'il s'agit d'une véritable barrière élevée sur le chemin du Führer. Comme les journaux leur montrent la France préférant s'occuper de « l'encerclement » que de revenir sur les « jamais » de MM. Daladier et Georges Bonnet, ils sentent bien que la situation devient extrêmement grave. Car ils savent que le Duce ne revient jamais en arrière : ils connaissent son obstination et sa volonté de fer.

Ils comprennent en même temps que l'Italie court le terrible risque de payer pour les fautes de l'Allemagne, et qu'à tout le moins il faut qu'elle renonce à voir ses revendications satisfaites par une négociation.

« L'encerclement » fait des progrès rapides. C'est l'accord anglo-turc, que les journaux fascistes ne commentent pas, mais qui est aussitôt considéré par ceux qui se tiennent au courant de la politique extérieure comme un geste anti-italien de la Grande-Bretagne. Les conversations s'engagent entre Londres et Moscou pour le pacte d'assistance ; les journaux, au bout de quelques jours, annoncent tous que le pacte se réalisera.

Entre temps se répandent en Italie les rumeurs mises en circulation hors frontières : des troubles anti-allemands auraient éclaté à Milan. Il a été possible de savoir depuis qu'il n'en avait rien été (par plusieurs rapports de consuls ou vice-consuls parvenus au Quai d'Orsay). Mais, ces bruits, revenant

en écho dans les classes moyennes italiennes, y jettent un trouble certain. Dans la foule certains se demandent si le moment n'est pas venu pour le pays, non pas d'abandonner, mais au moins de « ralentir » la collaboration avec l'Allemagne.

Or, le comte Ciano rencontre M. von Ribbentrop à Milan : un communiqué annonce la signature d'une alliance politique militaire entre l'Allemagne et l'Italie. Nouvelle période de stupeur.

Puis, sans nul doute à cause de cet instinct qui pousse les humains à expliquer ce qui les heurte de la manière la plus rassurante, beaucoup d'Italiens se disent que si M. Mussolini avait dû se trouver en état d'infériorité à l'égard de Hitler, il n'aurait pas accepté de s'engager de la sorte, et qu'il l'a fait seulement contre des assurances absolument satisfaisantes. Chez les Italiens cultivés, le premier mouvement est de réagir contre l'incertitude générale par des considérations mélancoliques sur l'extrême simplification apportée à la situation respective des puissances démocratiques et des pays totalitaires par le texte si précis paraphé à Berlin.

Mais ces synthèses sont éphémères : on voit soudain renaître le malaise indéfinissable causé par les sautes d'humeur de la presse, et surtout par ses reniements et ses contradictions. Le 26 mars, le Duce a indiqué exclusivement : Tunis, Suez, Djibouti, comme problèmes franco-italiens ; mais les journaux recommencent à parler de la Savoie, de Nice, de la Corse. Le Gouvernement d'autre part a laissé imprimer vingt fois, il a lui-même laissé entendre que les revendications italiennes ne sont pas d'ordre territorial. Le très officieux M. Gayda (considéré en Italie, maintenant, comme le journaliste recevant tous les jours ses instructions de M. Mussolini lui-même, et il nous a été assuré qu'il en était bien ainsi lors de notre dernier séjour à Rome) proclame pourtant qu'il est grand temps de procéder à la « distribution » d'une grande partie des empires coloniaux de la France et de l'Angleterre. Et il n'oublie pas cependant l'article 13 du pacte de Londres de 1915. Au mois de février, lorsque le comte Ciano est allé en Pologne, tous les journaux ont consacré de longs dithyrambes à l'amitié des deux pays. Récemment encore,

ils ont affirmé que si Dantzig était allemande, le couloir, lui, était absolument nécessaire à l'existence même de la Pologne. Maintenant, ils écrivent que les deux questions doivent être réglées en même temps et adoptent les thèses allemandes les plus radicales.

A propos de la cession d'Alexandrette, la campagne antifrançaise rebondit : « La France, écrivent les journaux, cède à qui est prêt à faire la guerre à l'Italie ce qui pourrait lui procurer une détente avec notre pays... »

Mais l'opinion ne se laisse plus détourner d'une impression qui s'est peu à peu imposée à elle : l'impression que les dés sont jetés, que deux grands blocs ainsi formés et désormais irréductiblement hostiles, puisque l'un a réussi à « encercler » l'autre, ne pourront plus s'accorder ni signer des pactes, mais qu'il leur faudra bien, un jour ou l'autre, s'affronter en une épreuve de force. Personne cependant n'a la moindre idée de ce qui pourrait déterminer le choc, puisque l'Italie et l'Allemagne — l'opinion en est certaine — ne prendront jamais la responsabilité de déclencher un conflit, et que la France et la Grande-Bretagne n'accepteront jamais de consentir à un nouveau Munich, pas même à ce Munich colonial réclamé par divers journaux...

Et insensiblement, l'idée de la guerre possible s'impose aux Italiens.

Qu'on ne croie pas que cette pensée les empêche de travailler, de s'amuser, de se marier, qu'elle les rende nerveux ou qu'elle les décourage. Avant de nous montrer aussi calmes que maintenant, nous sommes passés, en France, par des moments peu agréables. Vingt personnes nous l'ont encore confirmé la semaine dernière en Italie : jamais les Italiens n'ont manifesté (pas plus qu'en septembre dernier, d'ailleurs) le moindre désarroi, dans aucune des classes de la société. Encore une fois, l'Italien est avant tout fataliste. Et puis il faudra bien définitivement reconnaître que dix-sept ans de fascisme lui ont appris à s'attendre à tout.

Guerre possible, avons-nous dit. Et non pas guerre certaine. Peu nombreux sont les Italiens qui estiment inéluctable un conflit armé. La grande majorité s'attend à un miracle du genre de celui de septembre.

Mais en attendant, comment envisage-t-on le conflit possible en Italie?

Dans les classes populaires, on regrette profondément d'avoir l'Angleterre pour ennemie. « Ils sont si riches », dit-on, ils finiront par avoir raison. Mais si le Duce, soutenu par le seul Hitler, affronte l'Angleterre, quand elle a la France, l'Amérique, la Russie, tout le monde avec elle, c'est qu'il a une idée que nous ne connaissons pas...

Pourtant chez les grands bourgeois, grands industriels ou financiers, le pessimisme domine. Déjà, dans la région de Milan, on pressent la crise et les Italiens de cette classe n'arrivent pas à se figurer comment l'Italie et l'Allemagne, dans la situation économique qui est la leur, peuvent envisager un conflit sans trembler...

Ceux que nous avons appelés les « intellectuels » sont également pessimistes, mais non par principe, comme les petits bourgeois. Ils considèrent l'encerclement comme une dure réalité. Allemagne et Italie sont prises entre deux feux. Les théories sur la guerre rapide sont belles, mais qui peut assurer qu'elles auront sur le terrain les applications heureuses que l'état-major italien en attend? Le Japon? Mais il semble hésiter. L'Espagne? Il ne faut compter que sur la bienveillance de sa neutralité, et encore sans mettre trop d'espoirs dans son attitude.

Il est enfin une catégorie d'Italiens dont nous n'avons pas parlé : les militaires. On connaît les bruits qui ont couru sur l'attitude du maréchal Badoglio à l'égard de l'alliance militaire italo-allemande, ils semblent n'être qu'en partie exacts. Mais ce qu'il faut toujours se rappeler lorsqu'on s'interroge sur les sentiments de l'armée italienne, c'est qu'on l'a appelée — avant la nôtre croyons-nous — la grande muette. Et qu'elle a toujours été un exemple frappant d'absolu loyalisme. Quoi qu'elle puisse penser de l'ingérence des officiers allemands dans ses rangs, nous croyons pouvoir dire qu'elle n'a cessé de l'être.

Malaise, certitude superstitieuse que si M. Mussolini lance l'Italie dans une guerre, ce ne sera pas pour la précipiter vers une catastrophe, curiosité de l'avenir, pessimisme

et incertitude si automatiquement provoqués par le raisonnement qu'on préfère ne plus raisonner, tel est le climat de l'opinion italienne en ces premiers jours de juin. Mais qu'on prenne garde que pessimisme et incertitude, en Italie, ne veulent pas dire crainte et découragement. Si retentissaient les sirènes de la mobilisation générale, tous les Italiens accompliraient leur devoir. Le plus qu'on puisse dire c'est qu'ils se battraient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croiraient plus fermement que leur patrie et le fascisme ont été attaqués. Mais si, par contre, ils savaient que leur Gouvernement a déclenché la guerre — une guerre de conquête — oui, sans l'ombre d'un doute, ils se battraient à contre cœur.

★ ★ ★

ANTHOLOGIE 1939

THYDE MONNIER

PRIÈRE DE MA NUIT

Je suis venue vers vous, Marie,
Parce que j'étais exténuée
Et je croyais,
Que tout, dans vos genoux,
Me serait doux.

Vous qui portez un faix de douleur et de joie,
Vous qui portez un nom de femme,
Marie,
Je suis venue vers vous
A travers tout,
Dans cette nuit et je suis là.

Je suis là. Voudriez-vous un peu me regarder?
Mon visage est mouillé des larmes immobiles,
Qui noient l'éclat dont j'ai cru le farder.

Je me sens en ce monde, tellement inhabile
Et si pauvre et si seule et si près de mourir...
Ne voudriez-vous pas un peu me secourir?

D'autres vont, cependant, qui furent apaisés.
(Du moins l'ont dit les almanachs et les images)
De tous ces fous souffrants, vous avez fait des sages,
Parce que sur le front, vous les aviez baisés.

Les grands oiseaux, hier, ont survolé les terres,
Pour fuir le vent de mer qui brisait leurs élans
Et moi qui crie vers vous parce qu'on vous dit « Mère »
Ne me prendrez-vous pas contre vos voiles blancs?

Je suis à l'âge où l'on est seul devant la peur,
Où tout tombe des mains ouvertes,
Où l'on voit que la vie est une voile ouverte,
Qui lutte contre l'ouragan.
Mais c'est aussi cet âge où l'on tente de croire
Que derrière l'orage et ses nuages lourds
Qui crépitent du feu,
Il existe peut-être un autre ciel de fête,
Calme comme un jardin, sage comme un ruisseau
Et que peut-être vous y êtes,
Assise dans vos beaux habits de fête
Entre les sources et les oiseaux.

AMOUR DE LA VIE

Je voudrais avoir des yeux
Tout autour de la tête,
Afin de pouvoir bien mieux
Regarder la terre
Avec ses arbres, ses cieux
Et ses belles eaux vivantes.
Ce n'est rien d'avoir deux yeux
Pour tout ce qui les enchante.

Je voudrais avoir dix mains
Et cent mains et mille mains,
Pour toucher toutes les choses
Tous les gens, tous les jardins.

C'est bien peu d'avoir deux mains
Pour prendre au long du chemin
Tout ce que la vie propose.

Et n'est-ce pas un malheur
Que de n'avoir qu'un seul cœur
Pour tous les amours du monde?

C'est pour ça qu'il bat trop fort...

Et de n'avoir qu'un seul corps
Pour tant de joies? Et encor
Qu'il soit condamné à mort?

IMAGE DE LA JOIE

Image de la joie, image
Et qu'elle soit
Donnée à cet enfant bien sage,
Qui s'en amuse un petit peu,
Puis l'égare au hasard des jeux.
Le vent l'emporte et la déchire,
Le vent qui court comme un chien fou,
En fait un bouquet, une ronde,
En met mille morceaux partout,
L'entraîne dans sa grande danse.
Elle est perdue pour tout le monde,
Mais son destin s'est accompli,
Le reste n'a pas d'importance.

DÉPÊCHONS-NOUS

« Dépêchons-nous ! » La mort me pousse à la ceinture
Derrière ma taille, à deux bras.
« Dépêche-toi, dépêche-toi, car je suis là !
Rien ne dure.
Hâte-toi donc, non d'amasser, mais de manger,
(Car rien ne dure,)
Toutes les bonnes nourritures.
Prends ce verre de vin qui fait ton sang plus rouge.
Prends ce morceau de pain qui fait que ton cœur bouge,
Comme un oiseau vivant,
Dans sa prison de chair.
Prends la lumière du ciel clair,
Les chants de la mer et du vent,
Et les dansantes pluies contre les feuilles lisses.
Donne tes mains qu'on les emplisse.
Prends tout, car tout est fait pour toi.
Tu es au monde pour la joie. »

RENÉ LAPORTE

Pour me mesurer aux portes de l'homme
j'ai ramené les draps sur mon enfance
(une époque de grands travaux et de masques)

Mais par les cinq doigts de la vie
cette même blessure continue à perdre le sang
comme si je ne savais plus compter
ni lire ni comprendre
dès que mon enfance ne veille plus sur moi.

Un sommeil parallèle
pourquoi nous séparerait-il ?
Nous devenons la même stupeur.

La nuit a soin de ta mort provisoire
Elle te caresse elle te prépare
comme si tu devais attendre des milliers d'années
qu'on te découvre grandie par l'absence
et par tous tes secrets coagulés.
Mais si tu marches les mains en avant
à demi vivante à demi responsable
le monde que tu déploies
t'abandonne au premier cri
Et j'ai peur de te perdre avec lui

Les airs connus ne mentent pas
Ils montent des ruelles vides
ils raient les vitres d'un coup d'ongle
et sur eux les femmes se penchent
jusqu'à tomber s'ils le demandent
Mes belles amours foudroyantes
il vous manqua cette habitude
de chanter comme font les autres
Vous exigiez des cris nouveaux
des orages venus de loin
Vos éclairs n'ont touché personne
Et moi-même mal convaincu.

Connais-tu le pays des tempêtes ?
Il ressemble à tes yeux perdus de joie
Si le calme revient
ton odeur de larmes me tournera le cœur
Il faut garder sa fièvre
il faut durer dans la passion.

Noirs oiseaux éconduits de chez l'homme,
hôtes chanceux de la saison
vous êtes haut dans le ciel
Mais y voyez-vous davantage ?

Le navire n'est plus en rade
depuis longtemps je suis parti
Les souvenirs vieux camarades
jusqu'aux regrets j'ai tout repris.

Caravanier du temps les déserts t'épouvantent !
Aujourd'hui il te faut des gazons pour tes pas
des greniers pour ton blé et de l'eau pour ta gorge
Caravanier du temps ô mon frère et moi-même
ô moi-même gâté par la chaleur des lits
où sont-ils donc les buissons ardents du départ ?
Naguère tu portais tes sources dans les yeux
De l'épée de la soif tu traversais le monde
quand les villes montaient du désir d'une ville
Mais ta vie d'aujourd'hui est encombrée de puits
et de jardins zélés cimetières d'oiseaux
Caravanier du temps assis devant ta porte
la pipe bourrée de mensonges odorants
prends garde aux chiens errants si tes yeux sont taris :
Les troupeaux de tes jours s'en vont à l'abandon.

ENTRETIEN
AVEC M. HERMANN RAUSCHNING

Le Dr Hermann Rauschning fut président national-socialiste du Sénat de Dantzig de 1933 à fin 1934. Né en 1887, en Prusse Orientale, d'une bonne famille de propriétaires terriens, il avait été élevé dans une école de cadets. Il fit la guerre comme officier, fut blessé. De retour du front, il décida de s'établir comme agriculteur et d'exploiter un domaine à Gross-Werder, dans le territoire de la Ville libre. Politiquement, il appartenait à la tendance progressiste du parti conservateur de Prusse. C'est-à-dire qu'il était partisan d'un régime avancé dans son programme de réformes, mais fondé sur le respect de l'autorité. Il crut trouver, dans le parti national-socialiste, l'instrument qui permettrait de restaurer en Allemagne un tel régime. Aussi y adhérait-il dès 1931. Après l'arrivée de son parti au pouvoir, il fut élu président du Sénat de Dantzig.

Mais bientôt il résigna ses fonctions, ne pouvant s'accommoder des besognes qu'on entendait lui faire accomplir. Dans la retraite, il a formulé depuis lors les objections qui s'étaient petit à petit formées dans son esprit, alors qu'il était encore dans les rangs du parti. Le national-socialisme lui semble aujourd'hui n'avoir plus que l'apparence d'un régime de doctrine. Fondé sur le principe de l'obéissance aveugle au chef, la sélection, dans son sein, s'opère, non point selon les mérites des hommes, mais suivant le degré de dévouement qu'ils manifestaient au chef. Par ailleurs, le mouvement

national-socialiste s'est révélé, au pouvoir, un mouvement révolutionnaire à l'état pur. Le national-socialiste fait la révolution pour la révolution, comme ces artistes qui pratiquent l'art pour l'art. Il n'a cessé de détruire, à l'intérieur de l'Allemagne, l'ancien ordre de choses : les partis d'abord, et non seulement les partis marxistes, mais les partis conservateurs, puis les organisations syndicales ; il s'est même attaqué aux Églises. Il a pu bénéficier, à son arrivée au pouvoir, de cet admirable instrument administratif que constituait le corps des fonctionnaires et des techniciens allemands, le grand état-major. Mais, ici aussi, il a commencé de pratiquer des coupes sombres qui risquent de détruire l'équilibre du système.

Qu'a-t-il mis à la place ?

— Un ordre social ! dira-t-on. Et fondé sur le mérite, tout de même.

C'est la nature de ce mérite qu'il faut considérer. Le meilleur national-socialiste est non point le plus versé dans sa partie, le plus habile, le plus instruit, mais, comme nous le disions, celui qui fait preuve de l'attachement le plus aveugle au chef. Il peut arriver qu'un partisan fidèle soit, en même temps, un homme de valeur. Les compétences de M. Göring en matière d'aviation, de M. Goebbels en matière de popagande sont indiscutables. Mais, dans la règle, la fidélité au chef passe avant les connaissances techniques.

En outre, les qualités de caractère les plus appréciées chez le national-socialiste, celles qui le désignent pour faire partie de l'élite, sont la rapidité de la décision, certes, mais trop souvent aussi l'absence de scrupules dans le choix des moyens. Pour le national-socialiste, l'activité suprême, c'est l'exercice du pouvoir, car il estime que c'est ainsi que l'homme se réalise le plus complètement. Ayant conquis le pouvoir, il ne pense qu'à le garder par tous les moyens. D'où l'instauration du régime de la terreur policière, qui est en définitive le vrai régime de l'Allemagne actuelle.

Le principal caractère de la révolution nationale-socialiste, selon M. Rauschning, c'est qu'elle n'a pas de doctrine.

— Comment, pas de doctrine ? répliquera-t-on. Et le racisme ? Et *Mein Kampf* ?

Des mots d'ordre pour la masse, des formules explosives destinées à entraîner les foules à l'action. Ces foules y croient, ou y ont cru dans les débuts du mouvement. L'élite, elle, n'y a jamais ajouté foi, affirme M. Rauschning, qui fit lui-même partie de cette élite. C'est cette négation de toute valeur morale et, par conséquent, de toute doctrine qui, d'après M. Rauschning, conduit la révolution nationale-socialiste au nihilisme.

« Les buts avoués, les programmes, écrit-il, sont des cartes que l'on garde dans la main ou que l'on abat suivant les besoins... Les véritables bouleversements révolutionnaires et leurs motifs réels demeurent cachés, tandis que l'on joue sur la scène des comédies qui n'ont rien de commun avec la réalité. Et c'est cela qui montre la nature démoniaque du mouvement national-socialiste, lequel exerce son activité révolutionnaire et destructrice là précisément où personne ne le soupçonne. Il représente un nouveau type de révolution entièrement différent du type classique de la révolution française. Ici, c'est la doctrine qui essayait de construire, par delà les actes de violence et de destruction, un nouvel ordre spirituel et sentimental ; là, c'est l'absence totale d'illusions, le cynisme et le nihilisme qui se servent froidement de la brutalité et de la terreur pour se maintenir au pouvoir, qui manipulent à leur gré les valeurs morales et spirituelles, selon les besoins de leur action révolutionnaire. »

□

Ces lignes sont extraites d'un ouvrage essentiel pour la compréhension du national-socialisme et que M. Rauschning a publié, à la fin de l'année dernière, à Zurich[1], sous le titre *Die Revolution des Nihilismus*.

Profitant de son passage à Paris, nous avons demandé à M. Rauschning une entrevue pour les lecteurs de la *Revue de Paris*.

— Vous indiquez dans votre livre, lui dis-je — et je crois bien que vous êtes un des premiers à l'avoir fait — que l'argument dont la propagande nationale-socialiste a fait un si fructueux usage, à savoir que M. Hitler a sauvé l'Allemagne

1. Europa-Verlag, édit.

et l'Europe du bolchevisme, est un argument truqué. Lorsque M. Hitler est arrivé au pouvoir, le danger d'un putsch communiste était, dites-vous, pratiquement écarté. Même si les communistes s'étaient alliés aux sociaux-démocrates — alliance improbable — pour tenter un coup d'État, ils se seraient heurtés au *veto* décisif de la Reichswehr. En réalité, le mouvement que Hitler a brisé, c'était, non point une marche vers le communisme, mais une restauration à la fois autoritaire et respectueuse des traditions parlementaires ; conservatrice en ce sens qu'elle défendait l'initiative privée, mais n'hésitant pas à poursuivre des réformes sociales hardies ; cherchant à l'extérieur de substantiels succès politiques, sans se perdre dans des rêves insensés de domination universelle. L'homme que Hitler a, en fait, évincé n'était pas le communiste Thaelmann, mais le catholique et très bourgeois M. Brüning. Les éphémères cabinets Papen et Schleicher n'ont servi qu'à garder la place chaude à Hitler. Est-ce bien cela ?

— Je vois que vous m'avez lu avec attention...

— N'empêche que bien des hommes ont considéré Hitler comme le champion de la civilisation occidentale contre le bolchevisme. Encore aujourd'hui, le crédit que le national-socialisme peut avoir, à l'étranger, est dû, pour une bonne part, à cette peur que l'on a, si Hitler venait à tomber, de ce qui le remplacerait. On se dit que ce serait le communisme. Voyez-vous une issue à cette situation ? Croyez-vous qu'il soit possible de réaliser, en Allemagne même, une communauté d'action contre le régime actuel ? Et si ce régime venait à tomber, qu'est-ce qui le remplacerait ?

— Il est difficile de répondre à votre question. En effet, dans l'hypothèse que vous envisagez, on se trouverait devant des situations toutes différentes selon que Hitler aurait été renversé par une coalition des forces conservatrices, par une grève générale consécutive à un mécontentement croissant du peuple ou à la suite d'une guerre perdue.

— A quelles forces conservatrices songez-vous ?

— Eh bien ! A l'armée, à la haute administration, à la grande industrie et à la finance, aux propriétaires fonciers ; en bref : aux anciennes classes dirigeantes. L'action de ces

forces tendrait à une restauration monarchique, mais il s'agirait d'une monarchie beaucoup plus libérale que l'ancienne, une monarchie démocratique, si vous voulez, qui s'appuierait sur les classes ouvrières. Je dois reconnaître que les chances d'une telle restauration sont aujourd'hui minimes. Il faudrait, pour la réussir, attaquer, prendre l'initiative d'un coup d'État préparé de longue main. Le régime policier auquel l'Allemagne est soumise rend cette préparation très difficile. Mais les chances d'une restauration de droite étaient encore réelles en 1934.

— Vous avez parlé de grève générale. Elle me semble au moins aussi difficile à déclencher qu'un coup d'État.

— C'est qu'il s'agirait d'une grève générale d'un type tout nouveau. L'opposition au régime a donné naissance, en Allemagne, à des méthodes spéciales de résistance passive, contre lesquelles la police est impuissante. Cette résistance prend, pour le présent, la forme d'un ralentissement de l'activité, dont les effets se font déjà sentir quelquefois par une baisse sensible du rendement. Là où il fallait, par exemple, huit heures, naguère, pour la réalisation d'un travail donné, il en faut souvent dix aujourd'hui. Le mouvement a pris naissance dans les régions fortement industrialisées, dans certains métiers, mais il tend à se répandre parmi les fonctionnaires, les cercles politiques, les classes intellectuelles. Il s'agit là d'un phénomène spontané, et qui a sa source dans le subconscient même de la nation. L'inquiétude du lendemain, la peur de la guerre, le surmenage physique et moral, la sous-alimentation enfin ont créé un sentiment d'insatisfaction qui va s'étendant. Si bien qu'il n'est pas absolument impossible de prévoir un jour où, sans mot d'ordre, spontanément, la nation tout entière, de l'ouvrier au commerçant et au fonctionnaire, cesserait toute activité pour protester contre la classe au pouvoir.

Encore une fois, ce ne serait pas le fait d'un parti organisé ; la terreur policière en rend l'existence impossible. Ce serait un mouvement anonyme. Il s'est créé un vaste réseau de petits cercles indépendants, autour d'individualités plus fortes, qui réfléchissent sur l'avenir de l'Allemagne. La police ne peut empêcher les relations personnelles. L'existence de

ce réseau est pratiquement démontrée par la rapidité avec laquelle se transmettent, par exemple, certaines nouvelles que le régime voudrait tenir secrètes. Un événement survenu à une extrémité de l'Allemagne est connu, vingt-quatre heures après, à l'autre extrémité.

Dans ce subconscient de la nation allemande sont en train de s'édifier des conceptions — qui pour l'Allemagne sont toutes nouvelles — de la démocratie et du libéralisme. La vieille idéologie des partis a disparu. Centre, social-démocratie, parti conservateur : on ne veut plus rien savoir de ces formes mortes. Les ouvriers, de leur côté, se libèrent de plus en plus du concept de la lutte des classes et deviennent des démocrates conscients.

— On assiste, semble-t-il, à un phénomène analogue chez nous.

— Mais, en Allemagne, on croit de moins en moins qu'il faille remplacer la dictature de droite par une dictature de gauche. Et c'est pourquoi je pense qu'il n'est pas du tout sûr, si le national-socialisme, à la suite de quelque grand événement, était éliminé, qu'il serait remplacé par le communisme.

De même, chez les anciens hommes du Centre catholique, on constate le désir d'une collaboration étroite avec l'Église protestante. Catholiques et protestants sont d'accord pour travailler à une « christianisation » de la politique, à calquer la vie politique sur la vie chrétienne.

De leur côté, les milieux économiques, qui s'étaient laissés séduire par les principes de l'économie dirigée, reviennent à la conception d'un nouveau libéralisme, lequel, sans restaurer la liberté quelque peu anarchique du XIXe siècle, ferait une bonne part à l'initiative privée.

De tout cela, il résulte qu'en cas de disparition du régime actuel, il y a de grandes chances, selon moi, pour que l'Allemagne opte, non point pour une dictature de gauche, mais pour une démocratie.

A une condition, cependant : c'est que, dans le changement de régime, tous les éléments d'ordre n'aient pas été détruits. J'entends par là l'armée, l'administration, les organisations ouvrières. Et à condition aussi que l'économie

allemande n'ait pas été complètement ruinée. Si le régime s'effondrait à la suite d'une guerre perdue ou de la guerre civile, ce serait la mêlée générale, sauvage, confuse et le chaos.

— Vous croyez qu'il y a encore des risques de guerre civile en Allemagne ?

— Oh ! oui, je le crois, et sérieux, ne serait-ce qu'à cause des divergences d'opinion qui existent au sein du parti nazi lui-même.

— Mais ne pourrait-on s'entendre avec le chancelier Hitler ?

— Je ne le pense pas ! Certains milieux conservateurs anglais ont cru, croient encore la chose possible, notamment sur le terrain économique. Ils s'imaginent que Hitler fait de l'autarcie par besoin, parce qu'il manque de matières premières. Or, cela n'est pas vrai. Hitler pourrait obtenir toutes les matières premières qu'il voudrait par les méthodes de la collaboration pacifique. S'il a *choisi* l'autarcie, c'est parce qu'elle facilite l'exécution de ses projets impérialistes. D'une part, sur le plan extérieur, elle réalise le régime de l'économie de guerre dès le temps de paix ; d'autre part, sur le plan intérieur, elle lui permet de mettre la main sur tous les rouages économiques de la nation et de se maintenir ainsi plus solidement au pouvoir. Si Hitler renonçait à l'autarcie, il préparerait sa chute. En tout cas, il devrait abandonner ses plans impérialistes, ce qu'il ne peut faire sans se renier lui-même.

□

— Vous avez remarquablement exposé, dans votre livre, les lignes de la « grande politique » du national-socialisme ; vous avez notamment insisté sur le fait que Hitler ferait son possible, jusqu'à la dernière minute, pour obtenir l'alliance de l'Angleterre. A supposer que la Triple Entente soit reconstituée, que pensez-vous que fasse l'Allemagne ?

— Deux tendances se font jour dans les hautes sphères nationales-socialistes. Les uns ne veulent voir, dans tous ces pactes, que du bluff. M. Chamberlain, disent-ils, réfléchira cent fois avant de se battre pour le corridor polonais, et la Russie restera probablement neutre, à supposer même qu'elle

ne s'allie pas à l'Allemagne. Il faut courir le risque de la guerre jusqu'au bout. Il est probable qu'à la dernière minute, on aboutira à un nouveau Munich, ou bien, si on en vient à la guerre, on assistera à une dislocation des alliances. Si le conflit éclate, par exemple, à propos de Dantzig, le grand état-major fera une feinte sur le front oriental et se jettera, au moment où l'on s'y attendra le moins, sur la Hollande, s'assurant ainsi un gage contre l'Angleterre. Cette occupation de la Hollande est un des points les plus importants du plan stratégique nazi.

La seconde tendance qui existe dans les classes dirigeantes du parti est temporisatrice. Il faut attendre, continuer d'armer, provoquer des troubles partout où cela sera possible, afin d'user la force de résistance des démocraties ; on pourra obtenir ainsi qu'elles acceptent d'accorder, dans six mois ou un an, ce qu'elles refusent aujourd'hui.

— Mais Hitler lui-même, à quel avis se rangerait-il ?

— Hitler a des idées très précises sur ce qu'il veut, mais quant à l'emploi des moyens, il se laisse guider par les événements. Il est probable qu'il ne sait pas lui-même, aujourd'hui, ce qu'il fera. Du moins, je puis vous dire quel est son plan général. Il l'a exposé devant moi, dans le temps, et j'ai su récemment, de source sûre, qu'il n'a pas changé d'avis. « Le national-socialisme, nous confiait Hitler, a réalisé une révolution économique et sociale qu'on peut définir par les mots de « mobilisation perpétuelle ». Cette mobilisation, mon régime peut l'imposer pendant des années à l'Allemagne sans être renversé. Les démocraties seront obligées de nous suivre sur cette voie, mais la contrainte insupportable de cette mobilisation permanente provoquera, parmi leurs peuples, des troubles sociaux qui les affaibliront dangereusement. C'est alors que je frapperai. »

— Je crois que le chancelier Hitler se fait des illusions sur la faiblesse de résistance des démocraties. S'il étudiait l'Histoire, il verrait que celles-ci ont eu souvent le dessus sur les États absolus.

— C'est aussi l'opinion des vrais patriotes allemands. Et c'est pourquoi beaucoup d'entre eux considèrent, comme moi, que le régime actuel de notre patrie est une calamité

nationale. Toutes concessions faites à ce régime n'auraient pour résultat que d'aggraver le danger qu'il représente à la fois pour l'Allemagne et le monde. Cependant, je pense qu'il serait dangereux que les démocraties, si elles se convainquaient de la nécessité d'abattre le hitlérisme, considérassent comme le seul moyen d'arriver à ce résultat l'élargissement de l'abîme qui les sépare du peuple allemand. Selon moi, elles ne pourraient renverser Hitler que si elles se mettaient d'accord sur un programme positif très clair. Proclamer la primauté des principes de justice, de liberté, de droit, c'est bien ; ce n'est pas suffisant. Il faut reconnaître que Hitler n'a pu développer sa propagande et arriver au pouvoir que parce qu'il a su mettre le doigt sur de vrais problèmes. Les solutions qu'il propose sont, selon moi, fausses, mais les questions sont bien posées. Je vous dirai qu'à mon sens, ce n'est pas tant le traité de Versailles qui est responsable de la crise économique actuelle que la conférence d'Ottawa. Celle-ci a créé un système douanier préférentiel au bénéfice de l'Empire britannique. Cela veut dire que le régime douanier trop cloisonné, isolant des territoires économiques trop petits, tel qu'il existe en Europe, n'est plus viable. C'est ce que Hitler a compris. Mais pour créer en Europe des territoires économiques plus vastes, il ne voit de solution pratique que dans la dictature, l'impérialisme, l'hégémonie. Je pense qu'il se trompe et qu'on peut, au contraire, fonder beaucoup plus d'espoirs sur une collaboration entre les peuples.

— C'est, en somme, l'alternative que notre président du Conseil a posée en ces termes : collaboration ou domination ?

— Exactement ! Le but d'une politique constructive doit être la création d'une fédération économique européenne. Les problèmes de frontières sont de faux problèmes, et leur solution par la force ne résoud rien. Il en va de même des colonies. Quand celles-ci auraient changé de mains, l'Europe ne se trouverait pas plus avancée. Ce qu'il faut, c'est une entente en vue d'une mise en valeur commune de certaines richesses non exploitées de ces colonies. Il est évident qu'une telle entente est difficile avec des régimes fondés sur la force et qui ne croient qu'à la force, qui ne se maintiennent qu'en

flattant les instincts de violence et de domination de leurs peuples. Elle est peut-être même impossible. Mais si l'on veut que le peuple allemand retrouve la conscience de sa vraie mission, et qu'il puisse se détacher un jour de ses mauvais bergers, il faut que vos gouvernements lui proposent quelque chose de positif.

Il faut aussi le renseigner. En septembre, il ne s'est pas douté qu'il avait frôlé la guerre. Depuis lors, la situation a quelque peu changé. Les postes anglais exécutent de l'excellente besogne avec leurs nouvelles émissions en langue allemande. Ils ne font pas de la propagande, ils se bornent à dire la vérité. Ils arrivent ainsi à exercer une extraordinaire action.

— Et le poste de Strasbourg?

— Il a fait du très bon travail dans le temps. Aujourd'hui, son action n'est pas comparable à celle des stations britanniques.

— Ainsi, la conclusion que l'on pourrait tirer de vos déclarations c'est qu'il faut ouvrir les yeux au peuple allemand, lui proposer un plan positif de collaboration pacifique, avant que la guerre civile ou la guerre étrangère plongent l'Allemagne, et peut-être l'Europe avec elle, dans le chaos?

— C'est cela ! Et, à mon avis, si la chute du régime actuel avait pour résultat de rendre possible la création d'une fédération économique européenne, on pourrait dire de Hitler ce que Gœthe disait de cet Esprit des Ténèbres « qui veut le mal, mais fait le bien ».

ARMAND PIERHAL

□ □

LE BILLARD[1]

Les origines du billard sont aussi lointaines qu'incertaines. Dès qu'on remue la poussière des archives. on rencontre Cléopâtre, le roi More, Elisabeth d'Angleterre, le pape Clément V, Anacharsis, les Templiers, Louis XI qui furent, assure-t-on, des adeptes du jeu de billard.

Tant de noms, et si différents, ont de quoi désorienter l'historien. Ils prouvent, tout au moins, que le jeu de billard sous des formes diverses fut pratiqué en toutes les parties du globe, à un moment donné de la civilisation des peuples d'Orient ou d'Occident.

Mais en ce qui concerne le billard de conception moderne, toutes les apparences portent à croire qu'il naquit en Angleterre. Nous consacrerons d'ailleurs tout à l'heure quelques lignes à ce qu'on appelle le billard anglais.

Mais le jeu de billard ne resta pas longtemps l'apanage de l'Angleterre. Paris s'empara bientôt du jeu nouveau, l'adapta à son goût, s'y adonna passionnément. Et c'est à Fagon, médecin de Louis XIV, que la capitale fut redevable de cette mode, où la flatterie, le snobisme entrèrent alors pour une large part.

En effet, Fagon, que Molière raillait sur le mode immortel, cherchait un moyen de faciliter la digestion de son royal client, affligé du phénoménal appétit des Bourbon et qui accusait une tendance marquée à l'embonpoint. Il trouva le billard, l'im-

1. Sur « les jeux » la *Revue de Paris* a précédemment publié une étude sur le Bridge (Pierre Bellanger, 15 avril 1936) et une sur les Échecs (Le Lionnais, 15 mars 1938).

posa au Roi Soleil, qui consentit d'ailleurs volontiers à prendre de l'exercice autour du tapis vert.

On conçoit sans peine avec quelle fureur la Cour l'imita et l'esprit se plaît à imaginer de quelles intrigues fut entouré le billard de Louis XIV. Comme ils devaient être curieux à observer les coups fourrés des courtisans en mal de faveur royale ! Et le spectacle de la réussite patiente du fameux Chamillart ne devait pas manquer de piment. Habile au maniement de la queue, cet homme heureux était devenu le partenaire indispensable du roi, assurant de la sorte sa fortune. D'où le quatrain ironique :

Ci-gist le fameux Chamillart,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

o

Bien entendu, le jeu de billard auquel daignait s'intéresser le roi demeurait l'apanage des gens de noblesse et de fortune ; il faisait même l'objet d'un privilège : celui des Billardiers-Paulmiers, qui avaient seuls le droit de tenir billard.

Aussi, en 1766, ne comptait-on encore que cinquante-sept billards à Paris.

D'autre part, le billard, en tant qu'instrument d'exécution, était, à cette époque, encore très imparfait, presque rudimentaire.

Tout d'abord, ses dimensions étaient excessives. Le billard de Louis XIV mesurait douze mètres de tour et sept hommes n'auraient pu le soulever.

La table du billard était en bois, et tout bois, même idéalement sec, travaille. On confectionnait les bandes avec de l'étoffe, ce qui ne leur assurait qu'une justesse fort relative. Les instruments étaient nombreux et peu maniables. La queue, notamment, était recourbée et l'on se servait d'une pièce mobile en bois pour la soutenir.

Depuis ces temps à la fois proches et lointains, des progrès considérables ont été accomplis dans la technique de la construction des billards. Les tables en sont maintenant formées de

lourdes ardoises que nous envoie le pays de Galles, les bandes sont en caoutchouc vulcanisé, le joueur se sert uniquement d'une queue légère dont le poids varie entre quatre cent soixante et cinq cent quatre-vingt-dix grammes.

Aujourd'hui, dans le seul Paris, on compte plus de trente mille billards, après une progression qui en a porté le chiffre de quatre mille en 1852 au nombre actuel.

Et cependant, bien peu de particuliers possèdent « leur » billard. On comprendra aisément pourquoi : la santé d'un billard exige des précautions infinies. Le meilleur instrument ne résiste jamais au froid, à l'humidité, aux courants d'air ; il réclame de la chaleur, de la sécheresse, une température égale (20 degrés en moyenne). Quant aux billes, il convient de les tenir dans un état de température assez élevé.

C'est là déjà un ensemble de conditions assez difficile à réunir dans un appartement parisien. Mais il y a pis encore : les dimensions de la pièce où l'on placera le billard. Bien que les billards modernes soient moitié moins volumineux que leurs ancêtres, ils demeurent fort encombrants. Pour un billard de $2^{m},60$, il faut une salle d'une largeur de $4^{m}30$, sur une longueur de $5^{m}60$, ; pour un billard de $2^{m},80$, les mesures s'établiront ainsi qu'il suit : $4^{m}40$ sur $5^{m}80$. Au-dessous de ces dimensions, le jeu devient une gêne, il est approximatif. Il est donc peu de gens qui, dans nos immeubles en ciment, disposent de pièces aussi vastes pour y loger... ce seul meuble.

Le billard chez le particulier, c'est affaire à la province. On évoquera la silencieuse et sonore maison familiale en quelque sous-préfecture ayant ses aises, le château planté à flanc de coteau. Ou encore ces savoureuses gravures anglaises où un John Bull en culotte rouge carambole sur un billard quasi perdu au beau milieu d'une salle aux proportions médiévales, riche d'armures, de chiens d'arrêt, de cathèdres, de tables à jouer et à boire.

Mais alors, dira-t-on, si les trente mille billards parisiens ne sont pas chez les particuliers, où se cachent-ils ?

Ils ne se cachent pas. Au contraire, ils s'offrent à la vue dans les Académies, dans les grands cafés comme le Globe, le Terminus-Nord, le Terminus Saint-Lazare qui en possèdent

à eux trois plus d'un cent, dans les moyens et petits cafés trop nombreux pour qu'on entreprenne de les citer.

On trouvera tout naturel que nous parlions des Académies en premier lieu. Car c'est dans ces sanctuaires que se perpétue la tradition, que s'élaborent les progrès de la technique.

La définition de l'Académie de billard est simple. Elle tient en deux propositions : une Académie est un endroit où l'amateur est assuré de recevoir l'enseignement de professeurs possédant toutes les ressources de leur art, une Académie est un endroit où ces mêmes professeurs s'exhibent au cours de séances quotidiennes d'entraînement ou de tournois dédiés aux maîtres disparus. C'est dire que toute Académie s'enorgueillit d'un billard de match ($3^m,10$) placé au centre d'une salle aérée et claire, entourée de fauteuils en gradins sur lesquels prennent place les spectateurs.

La première Académie fut créée par Mangin, professionnel. La formule fut surtout, semble-t-il, prospère aux alentours des années 1900 à 1910. A l'époque, Paris possédait au moins six Académies : l'Académie de l'Olympia, l'Académie du passage des Panoramas, le Billard Palace, l'Académie de Suède, l'Académie du Grand-Café et l'Eldo, alors réservé aux amateurs.

Là, officiaient les desservants du culte ; Vignaux, Louis Cure, Alexandre Pey, Fournil, Gibelin, Cassignol, Barutel, Schaeffer père, Willie Hoppe... Là s'assemblaient des hommes politiques, des journalistes, des aristocrates, des financiers, des théâtreux pour parier et jouir du plaisir que procure l'expression d'une technique éblouissante.

En bref, les Académies passaient, à juste titre, pour des endroits très parisiens. Elles le sont d'ailleurs demeurées dans une certaine mesure et compte tenu de l'évolution des mœurs. Tout d'abord, il s'est produit une manière de concentration et le nombre des Académies parisiennes est tombé à deux, certaines Académies, telles l'Académie de l'Olympia ou l'Académie de Suède, ayant disparu et d'autres, telle l'Académie des Panoramas, étant devenues des salles publiques de billard ouvertes aux amateurs.

En bref, les professionnels n'opèrent plus qu'au Billard Palace et à l'Eldo, le souci de l'exactitude nous obligeant à ajouter que le Billard Palace concentre à lui seul la presque

totalité de l'activité billardière. Il a, en unissant la Fédération française des Amateurs de billard et la Société française d'Encouragement au billard « trusté » le billard parisien. Sans doute, nous suffira-t-il de citer les noms des professeurs composant l'équipe de l'établissement : Conti, Fouquet, Sanchez, Drost, Van Leemput, Ranson, Derbier, Grange (ces deux derniers actuellement à l'étranger) pour que l'on en soit convaincu.

Quant à l'Eldo, il a recours aux professeurs du Billard Palace qui s'y relaient pour assurer la permanence des exhibitions.

o

Nous parlions à l'instant de l'évolution des mœurs ; une pratique apportait aux Académies de billard d'avant-guerre une animation qui s'est depuis perdue : le pari. On misait sur le professeur emportant vos préférences. On remettait son enjeu à un joueur en lui indiquant ses initiales. Quand la partie était terminée, les gagnants répondaient à l'appel de leurs initiales et levaient leur enjeu.

Mais, dira-t-on, le mécanisme du pari était-il parfait ? Ne donnait-il pas lieu à des combinaisons faussant le résultat pour le plus grand dam des gagnants ? Bien entendu, nous ne parlerons pas de ces « crocs » qu'évoque savoureusement Restif de la Bretonne, de ces hommes qui simulaient l'ignorance du billard jusqu'au moment où les enjeux atteignaient une réelle importance du côté adverse et qui, alors, révélaient leur science véritable du jeu, gagnaient la partie en quelques coups de queue et raflaient tous les enjeux.

Non. Nous nous bornerons à dire que si, dans certains lieux de réunion, il y eut parfois un peu de « friture », les Académies ne tolérèrent jamais la moindre incorrection. Par un souci de dignité et parce que les professionnels savent que la « friture » risque de faire renverser la poêle sur ceux qui en tiennent le manche. A preuve que les amateurs de qualité tenaient le pari au billard comme le plus moral qui soit, puisque fondé sur le mérite.

Toujours est-il que la Préfecture de police, un beau jour de

l'an 1920, considéra le pari au billard comme un jeu de hasard, envoya ses inspecteurs dans les Académies, qui y signifièrent que le pari au billard était désormais interdit. Et force, depuis lors, resta à la loi.

Dans les Académies, quatre parties sont à l'honneur : la partie au cadre à deux coups ou à un coup, la partie à la bande, la partie aux trois bandes, la partie libre.

Quelques mots d'explication suffiront, pensons-nous, pour faire comprendre, même aux profanes, en quoi consistent ces diverses parties.

Dans la partie au cadre à deux coups ou à un coup, on trace quatre traits parallèlement aux bandes du billard, une distance de $0^m,45$ existant entre les bandes et les traits. On forme ainsi quatre rectangles et quatre carrés à l'intérieur desquels le joueur ne peut exécuter qu'un ou deux carambolages. Il doit ensuite faire sortir l'une des billes adverses. Par contre, tous les carambolages sont permis dans le grand rectangle intérieur limité par les quatre traits du cadre.

Il est bien évident que la largeur du cadre ($0^m,45$) résulte d'une convention. On peut aussi bien accroître la difficulté en augmentant cette largeur. C'est ainsi qu'il existe une partie au cadre de 0 m. 71, accessible seulement aux virtuoses et avec laquelle Conti enleva le championnat du monde. Mais la partie au cadre de $0^m,45$ à deux coups est la plus généralement jouée dans les Académies.

Dans la partie à la bande, le joueur doit faire toucher la bande à la bille motrice avant de caramboler. C'est la définition même de la partie aux trois bandes, à cette différence près que l'exécution du carambolage est obligatoirement précédée de trois contacts minimum entre la bille motrice et les bandes.

On voit par là que les professionnels usent de moyens propres à augmenter le champ de la difficulté et partant de la virtuosité. Ce qui ne les empêche pas, à l'occasion, de disputer un match de partie libre. Alors intervient la fameuse « série américaine » dont on a beaucoup parlé et qui vaut que nous lui consacrions quelques lignes.

La série américaine, ainsi que son nom l'indique, nous vient d'outre-Atlantique. Elle consiste, en partant d'une posi-

tion mère, à rassembler les billes aussi près que possible de l'une des bandes et à les faire progresser le long des bandes en faisant le tour du billard autant de fois qu'il est nécessaire pour réaliser le nombre de points requis.

Lorsqu'il alla en Amérique, avant la guerre, le grand Vignaux avait entendu parler de la série américaine, mais il en ignorait la technique, car le secret était jalousement gardé. Il était donc un peu inquiet, se sentant désarmé devant des adversaires qui useraient d'une tactique inconnue de lui. Mais il eut la bonne fortune, dit-on, de suivre par un trou de serrure une des séances d'entraînement, il saisit le procédé, travailla l'américaine pendant quarante-huit heures. Et comme il avait du génie, il battit l'adversaire sur son propre terrain.

L'inconvénient de l'américaine, pour les spectateurs, tout au moins, c'est la monotonie. Quand on songe que Slosson, Schaeffer, Vignaux, Cure, Barutel dépassaient le mille avec facilité, que Louis Dumans resta longtemps recordman du monde avec la série de deux mille, que le professeur Fernand Drouet, le meilleur joueur actuel de partie libre, exécuta à Londres trois mille six cents points en huit reprises, on conçoit qu'il y ait là de quoi faire périr d'ennui la plupart des spectateurs. Le moindre trois bandes est infiniment plus spectaculaire.

Mais l'américaine présente un autre sujet d'intérêt : conçue par les fils d'un peuple essentiellement pratique, elle éclaire le rôle que joue la psychologie au billard.

Non seulement un paysan des Cévennes ne jouera pas comme un Américain, mais la pratique du billard révèle les dessous d'une mentalité, d'un tempérament, d'une personnalité. La décision n'y est plus un réflexe, mais le fruit d'une brève, intense et savante méditation. L'obligation où se trouve le joueur de série de préparer et d'assurer le coup suivant suffira à faire apparaître la différence qui sépare l'homme cupide de l'homme généreux, l'un cherchant à tout prix à obtenir le point à venir, même de façon vulgaire, l'autre ouvrant les voies avec un goût hardi et délibéré du beau risque.

La paresse, l'indifférence, la négligence, la patience, la colère, la ruse, l'ambition se révèlent autour du billard.

o

A ces facteurs « psychologiques » s'ajoute, d'ailleurs, un élément « physique » dont l'importance ne saurait être niée. En effet, le joueur ne porte pas la main sur la bille, dont il est à la fois séparé et relié par la queue. C'est à travers cette longue pièce de bois insensible qu'il transmet à la bille inerte le frémissement de sa volonté. Et, par une sorte de choc en retour, s'établit une communication intime entre le joueur et la matière, un courant de vibrations dont l'intensité s'augmente à mesure que se prolonge la partie, aboutissant à une véritable exaltation sensorielle.

Les médecins n'ont pas été sans observer ce phénomène qui dérive d'un affinement extrême du toucher. Et certains ont été, en dépit de leur traditionnelle prudence, jusqu'à affirmer l'existence d'un sens spécial, qui ne serait plus le toucher, mais un pouvoir supérieur de communiquer avec la matière. Le joueur de billard s'élève ainsi au rang des magiciens.

C'est dire qu'un match dans lequel un professionnel met en jeu son titre, sa réputation, entraîne une dépense nerveuse dont le profane se fait difficilement idée. D'autant qu'un tournoi comporte plusieurs rencontres et que le champion engagé dans ce tournoi est affecté également par les séances auxquelles il ne participe pas, puisque le résultat final en dépend.

Aussi comprendra-t-on qu'une Académie, mises à part les difficultés d'organisation d'une compétition, n'inscrive guère à son programme qu'une épreuve officielle dans le mois. Ce qui est déjà plus qu'honorable.

Les prix accordés par ces Académies sont d'importance variable. Mais il est clair qu'il est une compétition qui dépasse de loin toutes les autres : c'est le championnat du monde. Oh ! bien sûr, aucune comparaison ne saurait être établie entre celui-ci et un championnat du monde de boxe qui fait l'objet d'une publicité démesurée et représente, tant en recettes et paris, des millions de dollars. Mais tant bien que mal, le championnat du monde de billard rapporte une vingtaine de mille francs au vainqueur et lui confère une autorité qui établit définitivement sa réputation.

Qu'on nous permette, à ce sujet, quelques observations sur le championnat du monde. Si paradoxal que cela paraisse, il peut y avoir au moins deux champions du monde simultanés, un français et un américain par exemple. Cela tient à ce que l'Amérique organise un championnat du monde auquel ne participent pas les vedettes continentales et que la France met en jeu un titre que les Américains laissent disputer sans traverser l'Océan. En 1938, cependant, et pour la première fois depuis très longtemps, Walcker Cochran et Jack Schaeffer sont venus disputer à Paris le Championnat du monde de trois bandes. Ils furent battus par Conti à la grande surprise de nombreux amateurs persuadés de la supériorité définitive des Américains aux trois bandes.

Nous n'énumérerons pas ici les raisons, d'ordre économique pour la plupart, qui entraînent un si étrange résultat ; nous nous bornerons à constater le fait en le déplorant. Il en est ici comme des échanges commerciaux : des barrières invisibles, mais réelles, paralysent des courants qui vivifieraient l'activité sportive des peuples qui s'adonnent au jeu de billard. Aussi, pour éviter des confusions fâcheuses, les Américains ont-ils pour habitude de disputer le championnat du monde au cadre de 45/2, alors que la France s'en tient à l'épreuve de cadre de 71 à deux coups. En bref, on peut considérer que le championnat du monde s'établit pour une forme de jeu donnée et suivant entente entre les pays intéressés.

o

Au cours des rencontres officielles, les points obtenus, les séries effectuées, le nombre des reprises sont minutieusement relevés pour servir à l'établissement du tableau de classification des joueurs professionnels et amateurs, suivant leurs moyennes générales.

Tableau particulièrement instructif et qui ouvre des perspectives parfois inattendues sur la répartition des forces s'affrontant autour des billards de match.

Un fait frappe dès l'abord : la régularité mathématique avec laquelle s'inscrit le nom de Roger Conti en tête de toutes les catégories. Une seconde constatation retient d'ailleurs aussitôt

après l'attention de l'observateur : l'écart étonnant existant entre les moyennes de Conti et de celui qui le suit immédiatement.

Il est très intéressant de voir jouer ce champion. Au début, il déçoit un peu. Il rate nonchalamment deux ou trois carambolages faciles, il amorce des séries qu'il néglige de poursuivre. Pendant ce temps, l'adversaire le distance, semble affirmer sa supériorité.

Puis, tout à coup, Conti se ramasse, son visage se ferme, révélant la concentration de toutes ses facultés. Et il part pour ne plus s'arrêter.

Son jeu ne ressemble à celui d'aucun autre. Il n'est pas brillant ; il est d'une pureté, d'une limpidité absolues, d'une science inégalée. Il a la sécheresse de la perfection.

Je revois Conti achevant une longue série au cadre de 71, qu'il a jouée uniquement à cheval sur le cadre. Les trois billes demeurent merveilleusement rassemblées. Les carambolages se succèdent avec une aisance telle qu'on se demande pourquoi l'adversaire n'adopte pas une semblable tactique. C'est fort simple : il ne le peut pas.

Derbier est champion de France. Sa technique est constamment élégante. L'assistance le sent ; lorsqu'il rate un carambolage à quelques millimètres près, on perçoit la plainte désolée des spectateurs. Derbier sacrifie tout à la beauté du jeu.

Derbier a, d'ailleurs, le physique de son caractère. Quelle différence avec Grange, détenteur du titre de champion d'Europe, Grange est grand, corpulent, massif. Il adhère au sol, comme un paysan de Beauce ou de Picardie. Il a un large visage, taillé à la serpe et éclairé de deux petits yeux aux lueurs aiguës. Quand il s'approche du billard, on a l'impression qu'il va se divertir à quelque jeu de massacre. Mais son coup part, puissant et doux, les billes évoluent sous l'effet d'une secrète loi de convergence.

Van Leemput est champion de Belgique. C'est un garçon calme, un homme de bon sens et de placide endurance, comme nombre de ses compatriotes. Quant à Ranson, c'est un modeste, un discret, un consciencieux. Excellent professeur et joueur

de qualité au demeurant, il possède une technique fort solide qui fait merveille dans les jours où les circonstances ne heurtent pas sa sensibilité, qui est très vive.

o

Les professionnels, de part et d'autre de l'océan, ont la gloire. Aux amateurs restent l'amour, la ferveur. Et ces vertus ne leur font pas défaut. Groupés en une Fédération française des Amateurs de billard, ils s'intègrent par là-même dans l'Union internationale des Fédérations d'Amateurs de billard que préside M. Charles Faroux et qui unit plus de dix pays : Allemagne, Angleterre, Argentine, Belgique, Égypte, Espagne, États-Unis, France, Hollande, Hongrie, Portugal, Suisse.

Les amateurs, eux aussi, ont leurs as, leurs étoiles, leurs monstres. Sans parler des anciens : Rérolle, comte de Drée, Darantière, Alfred Mortier, d'un Charles Faroux, dont l'activité est encore très grande, on a plaisir à rendre hommage à des jeunes comme Albert, Davin, Côte, Lagache, comme le Belge Gabriels, l'Égyptien Soussa, le Hollandais Robyns, l'Espagnol Butron...

On s'étonnera peut-être que, parmi tant de noms de professionnels ou d'amateurs, il ne s'en trouve pas un seul appartenant à un Anglais. La raison en est simple : les Anglais ne jouent qu'au billard anglais, lequel n'est pratiqué, en France, par aucun professionnel.

Le billard anglais permet une étonnante variété de combinaisons. Il peut se jouer avec un nombre élevé de billes. Mais ce qui le caractérise surtout, c'est l'existence de six poches, réparties de la manière suivante : une à chaque angle et une au milieu de chacune des deux plus grandes bandes.

Cependant, on rencontre sur la Côte d'Azur des amateurs, britanniques ou non, qui s'adonnent au billard anglais et qui trouvent au Bristol Billard Club de Beaulieu-sur-Mer le plus sympathique accueil. A telle enseigne que la Fédération française des Amateurs de billard a décidé d'introduire dans son programme deux épreuves internationales de billard anglais : snoocker et billard anglais à trois billes dont les finales

se disputent généralement dans le Midi, et qui sont organisées suivant les règles de « The Billiards Association and Control Council ».

Mais, dira-t-on, pourquoi n'est-il jamais question des femmes dans tout cela? C'est que très peu de femmes en vérité pratiquent le billard. Le programme de la Fédération française des Amateurs ne compte qu'une épreuve féminine : le championnat de France, partie libre en 200 points.

A quoi cela tient-il? A ceci, sans doute, qu'au billard, le calcul exact des résistances tend à réduire à l'extrême les manifestations du hasard. Et les femmes aiment le hasard. En cela, elles ressemblent aux foules qui se pressent auprès de ces innombrables et cocasses billards russes où une chance obscure compense trop souvent les effets de l'ignorance. Ne déplorons pas trop cette mode. On a vu des joueurs de billard russe venir au billard classique. Puisque nous avons célébré la gloire de cet antique jeu, tout prosélytisme, même indirect, nous paraît bienvenu.

ALFRED COLLING

LE MOUVEMENT ARTISTIQUE

Le temps où les arts « majeurs » — Peinture, Sculpture, Architecture — dominaient de haut tout le reste — les arts « mineurs » — est décidément bien lointain. Cette année l'art décoratif revit l'époque où l'on put croire que, désormais, les travaux des ébénistes, des tapissiers, des « ensembliers » primeraient tout autre sujet dans l'esprit des amateurs comme en celui des historiens et des critiques. Et les principes qui animent les manifestations où cet art apparaît en ce moment sont assez divers pour qu'on puisse espérer le suivre, à travers elles, tout entier.

Depuis vingt-huit ans, c'est au Salon des Artistes décorateurs que les tendances modernes de l'art décoratif ont apparu puis se sont affirmées et développées ; il est donc tout à fait logique d'aller y voir le résultat des derniers efforts faits par nos artistes pour conquérir l'élite sociale : leurs dernières audaces.

En même temps, le Salon « unique », réunion des Artistes français de la Société nationale, etc., en de nombreux et longs communiqués, proclame à la fois son respect de la tradition et la jeunesse toujours renouvelée de ses exposants. Il semble donc bien qu'il faille aller chercher dans ses galeries l'adaptation à un goût moyen, mais sûr, des trouvailles faites ailleurs.

Enfin, puisqu'à Lille vient de s'ouvrir une « exposition du Progrès social » qui entend présenter « l'ensemble des efforts faits pour perfectionner la vie en société », est-il

défendu d'en attendre la démonstration de ce qui peut être tenté pour donner au « commun peuple », dans sa vie quotidienne, cette beauté à laquelle il a droit.

Le soleil boudait le printemps de 1939 pendant que les événements politiques accablaient les hommes, empêchant les collectionneurs de prêter leurs trésors et les organisateurs d'expositions d'ordonner, pour nous plaire, quelque éclatante confrontation nouvelle. Que serait devenue la saison artistique de Paris sans le bel effort des artistes décorateurs? Loin d'être découragés par l'arrêt presque total de leurs affaires, ils se sont, cette année, unis aux luministes du Salon de la Lumière et, ensemble, ils ont réalisé une présentation de leurs travaux si nouvelle et si séduisante qu'elle leur vaut, auprès d'un public immense, le succès le plus vif et le plus mérité.

L'Exposition de 1925 et celle de 1937 avaient présenté des ensembles décoratifs qui, de près ou de loin, voulaient suggérer ce que pourraient être une ville, une rue, une boutique, une maison réglées par des artistes. Mais — l'affreux pavillon de la Mode en 1937 m'en est témoin — jamais on n'avait fait preuve, à la fois, de tant de vraie gaîté comme de tant de sûre maîtrise pour montrer ce que l'on peut réaliser en ce sens et, aussi, pour indiquer ce qu'il ne faut pas faire ailleurs qu'au Grand-Palais.

La porte de ce Salon à peine franchie, vous tombez dans un vestibule circulaire, vaste et sombre, où la clarté vient seulement de cinq niches encadrant cinq figures des arts appliqués, de taille plus qu'humaine. Colette Guéden les a spirituellement faites d'épais copeaux d'une sorte de cellophane, et les ampoules qui répandent la « lumière noire » leur donnent des teintes fantastiques. Saisis par une légère stupeur admirative, vous voilà dans l'état d'esprit requis.

Ceci est le groupe A, dirigé par Urbain Cassan : toute l'exposition est ainsi répartie en huit groupes d'artistes, qui se sont chargés chacun d'établir une rue ou une place.

Le groupe B (Jacques Adnet), où l'on pénètre ensuite, est un peu disparate. Il garde, à droite, un vestige des siècles passés, un portique construit par Saint-Gobain en briques de

verre blanc et colonnes de verre noir creusées de tubes luminescents : voilà qui nous fait remonter jusqu'en 1937 ! En face, cependant, se dresse le « Théâtre des rêves ». Pourquoi cette étonnante construction me fait-elle penser au joli Théâtre des Arts du boulevard des Batignolles, si loin pourtant de cet assemblage bouffon de plâtres, de verres, de mannequins et de cariatides qui parvient à s'ordonner et à demeurer plaisant ?

Toujours dans une demi-obscurité (nous sommes évidemment arrivés le soir dans une ville inconnue), nous gravissons les quelques marches du pont qui franchit une rivière de papier transparent où nagent des carpes lumineuses ; le courant fuit dans une perspective de ville méridionale, sous un ciel où passent rapidement les nuages. C'est là un des coins les mieux réussis de l'exposition (Louis Sue et Touchagues).

Un passage, rue bordée de boutiques admirablement fournies — quelques-uns des plus beaux meubles s'y trouvent — mène à une vaste rotonde, très éclairée, un « carrefour de luxe » où vitrines et colonnes forment trois cercles concentriques autour des belles cariatides porte-lumière faites par Poisson pour le Collège de France.

A la suite, Louis Sue et Colette Guéden ont dessiné une placette et une rue que bordent des boutiques à l'allure de palais, où l'éclairage (Man Ray), est un peu heurté. Mais la grande place qui suit (Louis Sue), axée sur une statue de Chateaubriand par Auricoste, bordée de maisons régulières que somment des lanternes trapues ; les boutiques, la façade d'église baroque peinte par Zarraga et sculptée par Dideron, les grilles de Raymond Subes ouvrant sur le jardin proche sont une véritable réussite.

Et l'on finit par ce jardin, qui précède la maison du collectionneur (André Arbus). Une façade régulière et puissante, un « hall » presque sévère, un salon d'hiver, un salon d'été, une fontaine, des chambres de satin vert et de satin rose, trois immenses grilles de Subes, d'un dessin échevelé : le titre du « groupe » est bien choisi.

Si l'on voulait caractériser d'un mot les tendances si diverses que montre cette exposition, c'est celui de liberté qu'il fau-

drait choisir. Les artistes n'obéissent plus à des lois, à des principes. Seul les guide le désir de plaire, de créer des œuvres que les satisfassent eux-mêmes avant de séduire le public. Tout se ramène là : cette intime alliance des arts et de la lumière, cherchée jusqu'en ses perfectionnements scientifiques les plus récents, cet emploi de matières neuves ou nouvellement utilisées — cellophane servant les effets lumineux, parchemin, cuir recouvrant des meubles entiers — ces confrontations des couleurs les plus opposées, le noir et l'or, hérités de la génération précédente, avec les tons les plus tendres, en vert, rose, bleu pastel, violet et *(sic)* nacarat.

En premier lieu, les formes se sont libérées de toute contrainte. Aux strictes lignes droites, naguère maîtresses de nos meubles, succèdent les courbes les plus variées ; les contours se galbent, les frontons sinuent, les pieds se cintrent et, partout, l'ornement foisonne. Nos artistes ont retrouvé l'art de notre XVIIIe siècle mais un XVIIIe siècle revu et considérablement augmenté.

Car rien n'est plus hétérogène que la série d'influences retrouvées au passage, plus ou moins profondes.

D'abord, la mer : comme au XVIIIe siècle français, comme au Portugal sous le règne du style manuélin, l'immense répertoire des formes marines ou marinières est mis à contribution. Un bon observateur assurait — et je suis tenté de le croire — que tout le mouvement était parti de ces simples coquilles de plâtre qui, un beau jour, remplacèrent, dans l'angle des murs, les réflecteurs de verre dépoli. Au Salon, Jean Besnard leur conserve ce rôle mais en renouvelant la forme et la matière, tandis que Georges Lepape en fait le motif central d'un éventaire de parfumeuse. Le corail présente sur ses branches des pots de pommade (Medgyès), soutient la table que Moreux destine à une « salle fraîche » ou s'étale en surtout, grâce à Colette Guéden. Les algues retombent des lustres de Véronèse, les câbles se tendent au dos des chaises rustiques (Henri Marion) et les objets les plus inattendus, un échiquier par exemple, prennent l'aspect de « fruits de mer ».

Après la mer, le XVIIIe siècle de tous pays : Régence, Louis XV, baroque et rococo. Le simple « mouvement » de lignes par quoi, jadis, tout commença (deux contre-courbes

de très grand rayon aboutées) tantôt couronne une armoire (Prou, Domin) et, tantôt, en dessine la base (Leleu). De l'arc, motif d'ornement si utilisé jadis, l'un (Jacques Adnet) somme une porte, tandis que l'autre (Marc Blot) en fait la poignée d'un meuble solide et précieux. Des couronnes tiépolesques ornent les tapis de Gonse et de Paule Marrot ou décorent la tonnelle de Moreux. Ce Salon ne montre pas encore de sphinx mais, déjà, sous un banc de jardin, deux caniches gardent leur place (Tita Terrisse). Les décorations de fêtes baroques elles-mêmes ne sont pas oubliées : si la couture française se présente en ce moment à New-York dans une architecture gainée de velours rouge (Émile Aillaud), n'est-ce pas tout simplement pour imiter Saint-Pierre du Vatican un jour de canonisation? Les plus contestables inventions italiennes ou espagnoles se retrouvent ainsi, parfois heureusement retouchées, au Grand-Palais. Plus que Versailles, c'est Quéluz ou les villas de Vénétie qu'on évoque.

Que d'autres souvenirs on peut saluer au passage! Le style Grévy ou Mac-Mahon, cher aux surréalistes, dessine les chaises de jardin; le jardin lui-même envahit la maison; certains meubles de salon, faits en d'autres matières, seraient mieux à leur place sur la pelouse. Le goût des villégiatures méditerranéennes se fait sentir là, en attendant, sans doute, le goût des sports d'hiver, et l'on pourrait retrouver notre passion des voyages et des croisières à la base de l'influence de l'art du gainier et du layetier sur nos meubles. Au moins, c'est être seulement juste que de rappeler ce que les coloris à la mode doivent à Marie Laurencin, ce que l'art décoratif de ce temps a pris au théâtre depuis les ballets russes.

Une telle énumération n'est pas vaine : elle montre que si cet art obtient notre suffrage c'est qu'il sait refléter et utiliser nos jeux et nos goûts, ce que nous aimons, ce qui nous plaît. Et c'est peut-être là le gage d'un succès plus durable : un style exige, d'abord, un public.

Au bel effort des artistes décorateurs, les critiques n'ont pourtant pas manqué. L'un reproche à la plupart de ces derniers essais leur manque de logique : pourquoi, par exemple,

construire des colonnes qui ne portent rien qu'un tube d'éclairage électrique?

D'autres se fâchent de les trouver si peu « pratiques », si peu populaires : comment des réalisations aussi coûteuses, qui exigent que d'importantes Sociétés industrielles (Saint-Gobain, Alsthom, etc.) collaborent avec les artistes, pourraient-elles servir le public moyen? Comment ces ornements de verre et de staff, ces fragiles étoffes aux couleurs tendres résisteraient-ils à un usage quotidien? Raymond Cogniat fait remarquer — fort exactement d'ailleurs — que nous avions déjà vu, grâce aux grands magasins, des boutiques aussi charmantes que les *Mirages* et les *Frivolités* du Salon. Comment, dit-on surtout, pourra-t-on prendre au sérieux un art si fantaisiste, si peu stable qu'il montre en même temps son principe et ses applications ; ce baroque où pointent déjà le Louis XVI et le Napoléon Ier (voir Old, par exemple) ; ces meubles rustiques (Marion) nés en même temps que les meubles de luxe qui, d'ordinaire, ne les enfantent qu'après une génération? On nous présente à la fois la naissance, l'apogée, l'imitation, l'abus et la décadence d'un style ; comment la postérité, si encline qu'elle soit à tout unifier, définira-t-elle notre style? Ne déclarera-t-elle pas simplement que, comme le Second Empire, nous n'en avons pas? Et comment une bourgeoise française pourra-t-elle se décider à se meubler selon un goût si instable que sa chambre se démodera aussi vite que la carrosserie de son automobile? On change plus volontiers de voiture que de meubles : nous ne sommes plus au temps où Crevel reconnaissait la gêne de la baronne Hulot à ce qu'elle n'avait pas, une année, renouvelé son mobilier de salon. Tout cela n'est pas *sérieux*.

Retenons ce dernier mot, nous verrons que c'est le seul qui compte. Laissons les objections de la postérité : nous sommes tout à fait incapables de les imaginer. Quant aux objections pratiques faites aux essais du Salon, elles tombent d'elles-mêmes. Cette exposition n'est pas celle d'un grand magasin où tous, indistinctement, viennent s'approvisionner. Je crois qu'on y vend assez peu. Elle est le rendez-vous des « fournisseurs » habituels de gens assez fortunés pour pouvoir renouveler un meuble ou même une installation quand ils ont cessé

de leur plaire. Son rôle est d'animer l'imagination, de susciter la nouveauté. L'influence des créations qu'on y montre se fera sentir beaucoup plus tard : en Touraine, par exemple, on a pu constater que, jadis, les meubles populaires copiaient les formes des meubles de luxe au moment où ceux-ci étaient vendus parce que démodés.

Restent les objections d'ordre intellectuel. Par des déclarations un peu grandiloquentes le Comité du Salon a prêté le flanc à des reproches de cet ordre. Sur le terrain des principes, il était battu d'avance : nous l'avons vu, le nouveau mouvement a des origines fort éloignées de la philosophie.

En réalité, nous assistons au début d'un conflit entre littérateurs et artistes. L'histoire de l'art en a connu beaucoup. Il sera bien curieux de voir ce qu'il adviendra de celui-ci.

Je ne sais s'il faut admettre, avec Périer, que les artistes sont par définition conservateurs et les lettrés novateurs mais il est certain que les critiques d'art ont joué un grand rôle à l'origine du mouvement d'art décoratif moderne. Pendant longtemps, ils ont exercé en ce domaine un magistère étendu et, d'ailleurs, souvent utile. Or, ils avaient prévu tout autre chose que l'évolution actuelle. En des articles récents MM. François Fosca et Pierre du Colombier l'ont montré avec force et, pour s'en convaincre, il suffit de relire la conclusion de l'excellent petit livre, si nourri de faits et d'idées, que MM. René Chavance et Henri Verne écrivaient en 1925 *(Pour comprendre l'Art décoratif moderne)* : « L'hésitation se fait de plus en plus rare chez les créateurs de modèles. Ils vont d'instinct à un parti franc, à de grandes masses synthétiques, à des volumes solides, à des lignes fermement arrêtées. Les jeunes ne voient plus autrement. »

Tout cela constituait un système parfaitement ordonné, cohérent. Les lignes de l'architecture et de l'ameublement, déterminées par l'ambiance mécanique et scientifique du temps, s'adaptaient fort à propos à l'outillage moderne comme à notre façon de vivre. Ainsi l'on rejoignait les lois du classicisme éternel : ordre, équilibre, logique, etc.

Nous avons tous, plus ou moins, pensé ou dit cela. Et voilà qu'en 1939 les artistes, plus sûrs d'eux-mêmes et, surtout, assurés désormais d'un public autre que les critiques d'art,

d'un public qui achète, jettent tous nos principes par-dessus bord. Il est assez humain qu'une telle déroute ne laisse pas indifférents ceux qui, avec l'un d'eux, voient avec douleur l'art décoratif passer « de la noblesse à la grâce, de la grâce à la manière, de la manière à la tortuosité ».

A vrai dire, ce n'est pas à l'art de notre temps que s'appliquent ces doux reproches de M. Rocheblave ; il s'agit du goût qui régnait voici bientôt deux cents ans, au temps où, selon le président de Brosses, les Italiens (qui, pourtant !) nous reprochaient d'avoir perdu l'usage du rond et du carré, de ne plus savoir que contourner. Mais les circonstances se retrouvent si semblables qu'il faut s'attendre à voir bientôt un nouveau Cochin écrire une nouvelle *Supplication aux orfèvres, ciseleurs, sculpteurs en bois et autres :* « Sont priés les orfèvres... de se souvenir qu'un chandelier doit être droit et perpendiculaire pour porter la lumière...

Que, lorsque les choses pourront être quarrées, ils veuillent bien ne pas les tortuer ; que, lorsque les couronnements pourront être en plein cintre, ils veuillent bien ne pas les corrompre par ces contours en S qu'ils semblent avoir appris des maîtres écrivains...

Nous osons les assurer qu'en architecture il n'y a que l'angle droit qui fasse bon effet *et, s'ils s'en servaient*, ils n'auroient pas été réduits à substituer des herbages ou de pareilles gentillesses mesquines aux modillons, aux denticules et autres ornemens inventés par des gens qui en savoient plus qu'eux. »

Et Cochin de tomber enfin sur les fauteurs de tout le mal, ceux qui ont voulu créer « l'architecture plaisante ». Nous y voilà. Ne dirait-on pas que l'illustre artiste et critique est revenu faire un tour au Grand-Palais ?

On pourrait reprendre le thème des réponses qui, en son temps, furent faites à Cochin. En celui-ci, il ne sera pas non plus si difficile de prouver que, façonnés par d'habiles pédagogues, nous nous sommes habitués à confondre l'ennui et la profondeur et que nous ne voulons plus qu'on nous plaise mais qu'on nous assomme. Ce serait trop philosopher : les Artistes décorateurs, à qui le succès ouvre la voie, veulent, disent-ils, continuer à faire cadrer la fantaisie de

Colette Guéden et la solidité d'Arbus ou de Leleu. Nous retrouverons à l'œuvre artistes et critiques. Il faut continuer notre enquête en trois temps.

Le second temps nous fera défaut. Au « Salon unique » il y a bien, en effet, dans la galerie ouverte en balcon du premier étage, une assez grande quantité d'objets d'art mais ils sont tels que leur intérêt nous échappe. Sans doute est-ce là l'effet d'un hasard fâcheux et momentané, et ainsi serait-il déloyal de juger d'après une exception l'art décoratif des classes moyennes du goût français.

L'exposition du Progrès social à Lille et à Roubaix a fait, elle aussi, un gros effort contre des circonstances adverses. On décida de l'entreprendre dans un période politique troublée et, depuis qu'on a commencé à y travailler, elle a subi, outre les vicissitudes de direction et de personnel décidément habituelles en cet ordre de choses, les interruptions et les retards imposés, en 1938 et 1939, par les menaces de guerre et leurs contre-coups, que cette région industrielle a particulièrement ressentis. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ses retards. Le ministre du Commerce l'a inaugurée dans les plâtras. Pour la visite de M. Lebrun, le 4 juin, l'essentiel était, peut-être, prêt. Les foules estivales doivent voir en juillet ou en août une exposition entièrement au point.

Ces visiteurs y trouveront, nous en sommes assurés, beaucoup d'intérêt et de plaisir. L'exposition de Lille est claire, logique et agréable. On l'a établie dans l'immense halle où s'installe chaque année la foire de Lille — halle que l'architecte Alleman a heureusement coupée par une élégante décoration de vélums très colorés — et dans les hangars attenants. Le vaste espace qui s'étend de ce grand palais au chemin de fer est divisé en deux parties. L'une composera un vaste jardin rectangulaire encadré de hautes constructions : le grand palais, deux palais consacrés aux villes, à l'urbanisme et aux arts ménagers, un théâtre rond. Sur l'autre part, on a construit un village complet, de la mairie à l'église, en passant par la poste. Vis-à-vis des autres faces du grand palais, le palais Pasteur, voué à la science, les pavillons de la Belgique et du Luxembourg —

l'exposition n'est pas universelle, seuls les pays voisins y participent. — Le parc d'attractions s'étend, au voisinage mais un peu à l'écart, de l'autre côté d'un boulevard que franchit une passerelle.

Roubaix abrite les quatorze pavillons des départements du Nord et de l'Est qui participent à l'exposition. Il les égrène dans l'immense et charmant parc Barbieux, parmi la verdure, les arbres et les eaux.

On trouve aux deux sites vingt choses agréables. L'une des plus frappantes est la décoration du palais des villes : le long mur extérieur orné d'écussons armoriés et, à l'intérieur, les peintures qui symbolisent chaque cité comme les maquettes qui les présentent sont l'œuvre collective de l'*Atelier d'art*, réunion de soixante artistes de toute origine groupés sous la direction de Paul Béat et de Saugorbe. Ils ont dus bien accordé leurs efforts : leur œuvre apparaît aussi harmonieuse que si les soixante n'étaient qu'un. Le palais Pasteur, tout rose, aux lignes simples, fait honneur à Condamin. Dans le village, le kiosque à musique serait digne de figurer aux Artistes décorateurs et l'église est remarquable ; une église de briques, bâtie par Jacques Alleman sur un plan circulaire qui était redoutable et dont l'architecte comme les peintres (Del Marle, Paul Desrumeaux) et les auteurs des vitraux (Labouret, Chaudière, Hébert Stévens, Pierre de Gaudin) ont tiré un effet surprenant. Les pavillons de Roubaix sont pimpants et variés et leur illumination, le soir, est tout à fait réussie. Dans le palais Pasteur, une exposition temporaire allemande précédera des expositions hollandaise, anglaise, etc. Il y aura une exposition rétrospective de l'art des fêtes, une exposition rétrospective des marionnettes. Il y a eu, il y aura de ces cortèges que réussissent si bien nos compatriotes du Nord.

Mais, hélas, à l'exposition du Progrès social, il n'y aura pas de « mobilier populaire ». Sa place était marquée au programme et sur le terrain. Rien n'a pu être fait : le meuble bon marché coûte trop cher.

Qu'on ne croie pas à un paradoxe. En notre temps pour qu'on puisse le vendre à un prix assez bas, un modèle de meuble doit être fabriqué à un nombre important d'exemplaires et cette édition exige l'avance de grosses sommes.

Aucun grand commerçant ne s'est proposé. Quant aux décorateurs qui, à leurs frais, participent à l'exposition, ils ne sont ni de taille ni d'humeur à se lancer en de telles entreprises. Eux aussi travaillent pour une élite.

Dans le palais de l'urbanisme, on leur a ménagé une salle polygonale au centre de laquelle se groupent des vitrines de bijoux et d'orfèvrerie. Autour rayonnent les petites pièces où chaque exposant présente un ensemble.

Leurs œuvres sont plaisantes. Dans le « vivoir » de Michel Leduc (de Lille), des meubles de macassar et d'ébène se détachent sur un ton général vert pâle où une peinture de Robert Béat, un tapis de Da Silva Bruhns, l'arrangement de Maurice Delobel jouent leur rôle. Paul Waendendries (Soissons) montre une salle à manger de frêne blanc aussi délicate de ton et de forme qu'elle est commode. Les meubles de Debeyne (Roubaix) et de Mouton Bygodt (Lille) sont d'une exécution et d'une matière excellentes. Degorre (Somain) a réussi une présentation de salle à manger tout à fait originale. La plupart seraient à citer, pour des œuvres toujours agréables, souvent parfaites, qui prouvent que, hors Paris aussi, de bons artistes travaillent pour des gens de goût. Mais, là encore, pour que leurs inventions charmantes deviennent populaires, il faudra qu'elles soient copiées et, sans doute, déformées. Tel est, d'après l'exposition de Lille-Roubaix, l'actuel destin du meuble « populaire », car, pour le représenter, on ne saurait faire état de quelques meubles rustiques placés dans la ferme modèle ni même du caricatural « mobilier de l'artisan » que montrent, au pavillon belge, les ateliers De Coene. Pour l'art décoratif aussi, le « Progrès social » viendra de l'élite.

Une dernière leçon nous attendait à Tourcoing, autre « capitale du textile », qui s'associe aux travaux de ses voisines par une heureuse exposition du « Tissu dans l'art ». En effet, à la Chambre de Commerce, M. Van den Driessche a non seulement réuni une fort belle série de tissus de toute espèce mais il les a rapprochés de leur représentation dans des peintures, des gravures, des sculptures même, prêtées par les musées et les collectionneurs de la région. Il y a là des manuscrits du moyen âge des œuvres de Clouet, de Pourbus, de

Gainsborough, de Monticelli, des tapisseries, des gravures, des sculptures sur bois également significatives ; cette intelligente confrontation est très instructive.

Il faut qu'elle soit féconde. Tourcoing, Roubaix ne font pas seulement des tissus de laine mais des étoffes d'ameublement et des tapis : les artistes qui leur donnent formes et couleurs trouveront là de quoi renouveler leur inspiration. Non qu'il s'agisse de copies : on saisit dans le Nord le même mouvement qu'à Saint-Étienne et à Lyon : les dessins modernes y connaissent la faveur croissante des fabricants et du public. D'ailleurs, au moins à Roubaix-Tourcoing, les artistes parisiens viennent habituellement présenter des dessins qui, très souvent sont choisis et exécutés.

Fait important, car c'est ainsi que l'art décoratif origina gagne le plus de terrain. Objets d'usage courant, moins coûteux que les meubles, tenus par la mode de se renouveler plusieurs fois par an, les étoffes des vêtements de femmes subissent très vite les influences nouvelles. Avec un retard progressif, les tissus d'ameublement, les tapis enfin, suivent la même impulsion. De façon lente, mais sûre, ils amènent ceux qui les font entrer chez eux à trouver démodés les meubles voisins, à les changer enfin.

Et, sans doute, il serait à craindre que, du train où vont les créations de nos artistes, tissus, bois et lampes ne cadrent pas tout à fait ensemble, puisqu'ainsi nous voyons l'un courir après l'autre.

Mais ce train ne se soutiendra pas. Nous voyons, c'est problable, une de ces mutations brusques qui, périodiquement, bouleversent les styles. Songeons à l'éclosion du « flamboyant » dans l'art gothique, à l'irruption des dessins à l'antique sur les meubles du XVIe siècle, à l'invention de la chinoiserie et de la turquerie par le XVIIIe siècle.

Nos décorateurs, eux aussi, font des découvertes : comme leurs prédécesseurs, ils se calmeront et, après l'ivresse de la création, ils connaîtront les longs et calmes recueillements où se perfectionnent les conquêtes de la main et de l'œil. De ce que fut toujours l'histoire de notre art décoratif on peut déduire la suite : dans quelques années — ou quelques lustres — les Français posséderont tous des meubles du même carac-

tère, plus ou moins soignés et finis, selon le prix qu'on leur consacrera.

Il est certes vrai que ces brusques révolutions succédant à de longues périodes de travail obscur entraînent des désordres, des disparates, des querelles. Mais c'est là le train de la vie elle-même.

Pour qu'un ordre parfait régnât, il faudrait que notre État, qui fait déjà tant de choses, décide un jour de créer un style moderne et national. Créés par des artistes brevetés dans des studios réglementaires, exécutés en série par les arsenaux, nos meubles, enfin beaux, modernes et commodes par définition, nous seraient distribués d'office comme des masques à gaz.

Plutôt qu'une telle épreuve, peut-être vaut-il mieux supporter quelques erreurs, voire un peu d'anarchie.

PIERRE D'ESPEZEL

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il y a dans le livre de M. de Saint-Exupéry, *Terre des hommes* [1], des pages de premier ordre. Aucun ouvrage ne fait mieux voir combien le mystérieux art d'écrire est lié, non pas à la vie de l'esprit, mais à l'activité générale. C'est quand il parle de son métier d'aviateur, c'est quand il décrit des péripéties toutes vives dans sa mémoire, que M. de Saint-Exupéry devient sans effort un excellent écrivain, pathétique, précis et coloré. Le chapitre intitulé *Au centre du désert* est un récit saisissant.

Le pilote est arrivé par mer à Tunis. Il avait trouvé sur la Méditerranée des nuages bas et il a dû descendre à vingt mètres. Puis la lumière a traversé les nuées comme un sourire : « J'aperçois en face de moi, sur la mer, une longue traînée couleur de prairie, une sorte d'oasis d'un vert lumineux et profond, pareil à celui de ces champs d'orge qui me pinçaient le cœur, dans le Sud-Marocain, quand je remontais du Sénégal après trois mille kilomètres de sable. » Rien de plus simple que cette description : un peu de blanc dans un ciel gris, une tache de couleur sur la mer. Et je ne saurais dire pourquoi cette notation presque élémentaire évoque si puissamment le paysage. Peut-être parce que la peinture correspond exactement aux sensations éprouvées et qu'elle n'a pas plus de détails qu'elles. Son pouvoir évocateur vient de cette correspondance.

1. Gallimard.

A Tunis, mauvais présage : sous les yeux de l'auteur, la fatalité réussit un coup de main. Deux voitures s'entre-choquent sur la route. L'aviateur ressent au cœur une impression de menace. Il n'y a plus que deux heures de jour quand il repart pour Benghazi. On sait l'habileté de M. de Saint-Exupéry à nous faire ressentir ces changements de la lumière ; cette pulpe autour des choses dans la naissante nuit, ce tremblement des premiers astres. Pas de faim, pas de fatigue. Il lui semble qu'il piloterait dix ans. Après Benghazi, où il est à vingt-trois heures, au bout de trois heures vingt de vol, naviguant à trois cents à l'heure, avec vent arrière, il doit apercevoir le Nil. Il n'a pas de radio, il n'y a pas de lune et il vole dans du bitume, à deux mille mètres. Au bout de quatre heures, il n'a toujours rien vu. A-t-il dépassé Le Caire ? Il met le cap au nord, assuré d'avoir à gauche les feux des villes dépassées. Il descend, essayant de lire au-dessous de lui. Et, tout à coup, il dit : « Ah ! » et rien d'autre. Il ne ressent qu'un formidable craquement. A deux cent soixante-dix kilomètres, il a embouti le sol.

Un centième de seconde, il attend l'explosion. Mais l'avion roule sans éclater, dans une espèce de tremblement de terre qui envoie des tôles à cent mètres et s'arrête en vibrant comme un couteau. « Et nous étions brassés par cette colère. Une seconde, deux secondes... l'avion tremblait toujours et j'attendais avec une impatience monstrueuse que ses provisions d'énergie le fissent éclater comme une grenade. Mais les secousses souterraines se prolongeaient sans aboutir à l'éruption définitive. Je ne comprenais ni ce tremblement, ni cette colère, ni ce délai interminable, cinq secondes, six secondes... Et, brusquement, nous éprouvâmes une sensation de rotation, un choc qui projeta encore par la fenêtre nos cigarettes, pulvérisant l'aile droite, puis rien. Rien qu'une immobilité glacée. »

Après cet atterrissage commencent les supplices du voyageur égaré. L'auteur et son mécanicien Prevot sont ils ne savent pas où dans le désert, sans vivres, torturés par la soif, marchant, semble-t-il, au hasard, brûlés et glacés, attendant les grandes lumières devant les yeux, annonce de la fin. Il y a là quelques pages de tortures, d'espérances, de désil-

lusions, dont le récit est poignant. « Nous sommes parvenus au faîte de cette croupe noire, où nous nous asseyons en silence. Notre vallée de sable, à nos pieds, débouche dans un désert de sable sans pierres, dont l'éclatante lumière blanche brûle les yeux. A perte de vue, c'est le vide. Mais à l'horizon, des jeux de lumière composent des mirages déjà plus troublants. Forteresses et minarets, masses géométriques à lignes verticales. J'observe aussi une grande tache noire qui simule la végétation, mais elle est surplombée par le dernier de ces nuages qui se sont dissous dans le jour et qui vont renaître ce soir. Ce n'est que l'ombre d'un cumulus. »

Au moment où le mirage ne se distingue plus de la réalité, et où ils vivent dans le monde enchanté de la mort, ils rencontrent enfin un Bédouin qui leur donne de l'eau. Ils sont sauvés. D'autres récits ne sont pas moins pathétiques. Un jour, en volant sur le Sahara, trompé par de fausses indications radiogoniométriques, M. de Saint-Exupéry s'engagea sur l'Atlantique sans le voir et, tout à coup, dans une crevasse de la brume, aperçut l'eau qui luisait. Il était perdu. Croyant mettre le cap sur un phare, il le mit sur une étoile à son coucher. Ces heures hors du monde, ces heures de lutte pour retrouver une planète qui ait de la substance forment un drame d'un type inédit dans l'histoire humaine. De ces luttes, le livre est tout rempli. Comment oublier le retour de Guillaumet à pied, à travers les Andes? Mais il faut, me semble-t-il, mettre à part les pages qui racontent les nouveaux contacts que l'avion a donnés à l'homme avec la planète. En abordant les airs, c'est un monde inconnu jusque-là que le pilote a rencontré. Le marin n'en connaissait, pour ainsi dire, que la projection sur le plan de la mer. Mais l'aviateur l'a abordé dans sa troisième dimension. De ce monde, M. de Saint-Exupéry a donné quelques tableaux magnifiques. Je cite seulement la description de la première traversée du Pot au Noir par Mermoz. Tout le monde sait que la région équatoriale est une bande de ciel remplie de nuages et habitée par les tornades. Quand Mermoz aborda cette région sur l'Atlantique-Sud, « il vit en face de lui se resserrer, de minute en minute, les queues de tornades, comme on voit se bâtir un mur, puis la nuit s'établir sur ces préparatifs et les dissi-

muler. Et quand, une heure plus tard, il se faufile sous les nuages, il entre dans un royaume fantastique. Des trombes marines se dressaient accumulées et en apparence immobiles comme les piliers noirs d'un temple. Elles supportaient, renflées à leurs extrémités, la voûte sombre et basse de la tempête ; mais au travers des déchirures de la voûte, des pans de lumière tombaient, et la pleine lune rayonnait entre les piliers, sur les dalles froides de la mer. Et Mermoz poursuivit sa route à travers ces ruines inhabitées, obliquant d'un chenal de lumière à l'autre, contournant ces piliers géants où sans doute grondait l'ascension de la mer, marchant quatre heures, le long de ces coulées de lune, vers la sortie du temple. »

De telles vues sur un univers nouveau sont sans prix. Très précieux est également le petit chapitre intitulé *l'Avion et la Planète*. Il contient ce qui est la véritable acquisition du vol. Pour la première fois, l'homme voit à l'échelle cosmique : M. de Saint-Exupéry en donne un curieux exemple, emprunté à un vol sur l'extrémité de l'Amérique du Sud. Au sud de Rio Gallegos, on traverse des coulées de laves encore fraîches. Les cratères ouvrent encore leurs gueules d'obusiers ; le basalte est comme un glacier noir ; mais le calme s'est fait et la terre est muette. Plus loin, on traverse des coulées plus anciennes, déjà habillées d'un gazon d'or. « Un arbre parfois pousse dans leur creux, comme une fleur dans un vieux pot. Sous une lumière couleur de fin de jour, la plaine se fait luxueuse comme un parc, civilisée par l'herbe courte et ne se bombe plus qu'à peine autour de ses gosiers géants. Un lièvre détale, un oiseau s'envole, la vie a pris possession d'une planète neuve. » Enfin en arrivant à Punta Arenas, on trouve encore les volcans, mais complètement effacés. Une pelouse unie en épouse les courbes ; les fissures sont recousues par ce fil tendre. « La terre est lisse, les pentes sont faibles, et l'on oublie leur origine. Cette pelouse efface, du flanc des collines, le signe sombre. » Ce sont trois étapes de la vie de la terre, un chapitre entier de ses archives, qui viennent d'apparaître aux yeux de l'aviateur. Il est naturel qu'il soit amené à méditer sur de si grands sujets. Mais comme il arrive si souvent dans le domaine de la pensée, sa méditation ne vaut pas son expérience.

*
* *

M. Robert Dreyfus a réuni sous ce titre d'ensemble : *De monsieur Thiers à Marcel Proust*, une double série d'articles. Les uns sont des études sur cette période de fondation de la Troisième République, dont je n'ai point à parler ici, malgré leur vif intérêt. Les autres sont des souvenirs, qui sont des pages charmantes.

La première est pleine d'humour. Une jeune Américaine, qui préparait une étude sur Proust, rendit visite un jour à M. Robert Dreyfus, désirant voir de près, dit-elle, « comment c'était fait, un ancien ami de Proust. » Il s'étonna ; mais cette jeune femme du Colorado, qui venait le considérer comme un monument d'un âge disparu, ne me paraît pas si sotte. Ce qui nous renseignerait le mieux sur Musset, ce serait de pouvoir déjeuner par miracle, et sans même parler de lui, avec Tattet ou avec Guttinguer. Un temps s'exprime par mille indices, dont les contemporains ne s'aperçoivent même pas, mais que les gens d'une autre époque ou d'un autre continent (ce qui est tout un) reconnaissent au passage. Pour sa visiteuse américaine, M. Robert Dreyfus n'était pas un témoin de la jeunesse de Proust : il était cette jeunesse même.

Trente ans plus tôt, Léon Blum, qui préparait une licence, avait demandé à M. Robert Dreyfus de lui décrire Proust, et celui-ci avait à peu près répondu : « C'est un être à part. Il y a des instants où on se prend à douter s'il est vraiment un être humain, s'il ne serait pas plutôt un de ces génies fugitifs, ineffables, qui peuplent les contes de fées et défient la nature par l'aisance de leurs métamorphoses. » Je ne sais si M. Dreyfus parlait réellement à M. Blum avec autant de grâce, mais c'est bien l'idée qu'il a de Proust. Il a été un peu étonné en lisant le livre où M. Massis, qui n'a pas connu Proust, mais qui a étudié son œuvre comme nous lisons Racine, sans trop penser au détail biographique et en cherchant le fond de la pensée, a proposé une interprétation d'ordre métaphysique : le romancier d'Albertine, hanté toute sa vie par la fascination et la souffrance du péché, aurait poursuivi sa propre rédemption par la création d'une œuvre d'art cen-

trée aussi sur le spectacle horrible du péché. Toutefois, M. Robert Dreyfus, soit courtoisie, soit scrupule, ne repousse pas absolument cette exégèse transcendante. Et il répond, d'une manière aimable, que l'hypothèse de M. Massis aurait eu chance d'intéresser et peut-être de séduire Proust, en donnant une signification nouvelle et profonde à son œuvre, dont la vie future lui importait plus que la sienne propre.

Les souvenirs se poursuivent par une jolie étude sur madame Straus [1], dont M. Robert Dreyfus nous conserve quelques mots immortels. A un compositeur illustre, qui, un soir, à l'Opéra, lui demandait si la musique entendue ne lui paraissait pas émettre une polychromie irisée comme par un prisme octogonal, elle répondit : « J'allais le dire. » Une dame qu'elle n'aimait guère ayant été décorée, elle condensa son jugement dans cette maxime : « Je trouve que la poitrine des femmes n'est pas faite pour l'honneur. » A une jeune femme qui parlait cru, par système et par genre, elle faisait ce reproche : « Elle dilapide les gros mots. » Au retour d'un voyage en Bavière, elle entendit un douanier français, qui avait failli recevoir une malle, pousser une de ces exclamations, qui était précisément un gros mot. « Enfin, dit-elle, j'entends la langue de mon pays. »

Cette anthologie est accompagnée d'un portrait d'une finesse extrême. Quelle grâce dans ce portrait des dernières années ! « Sa porte ne s'entr'ouvrait plus qu'en faveur de quelques intimes, en automne et en hiver à Paris, puis dès le printemps à Versailles, dans une paisible demeure de la silencieuse rue Berthier... Je m'abstiendrai de nommer les derniers témoins de sa grâce et de sa mélancolie. Je crois qu'une seule de ses jeunes amies réussissait vraiment encore à la faire rire quelquefois et à absorber son attention sans arrière-pensée : il fallait être pour cela un grand poète, et madame la comtesse de Noailles était douée... d'un sens aigu du comique aussi agissant que les éblouissantes pensées de son génie lyrique. » Ce dialogue d'ombres est assez émouvant. Et ce portrait lui-même est confronté avec les traits que Proust prête à Oriane, de sorte qu'il pourrait être le début du chapitre suivant, sur les clés d'*A la recherche du temps perdu*. Là, nous trouvons une

1. Elle a paru dans la *Revue de Paris* (15 octobre 1936).

identification nouvelle, madame de Villeparisis, qui est madame de Beaulaincourt ; et aussi le souvenir, laissé anonyme, d'une très belle petite fille au teint éclatant, aux sombres cheveux épars, qui est Gilberte.

*
* *

M. Alexandre Arnoux, dans *Paris-sur-Seine* [1] nous donne une suite de nouvelles que l'air de Paris suffit à réunir. L'auteur, il est vrai, les présente autrement, et nous assure que Paris est composé de vingt villes différentes, dans lesquelles on peut découvrir des terres inconnues et rencontrer de singuliers personnages, ce qui est vrai aussi.

Le premier qu'il fasse parler est un industriel du Ier arrondissement, Louis Servarre, *Coffres-forts*, *Chambres fortes*, *Armoires métalliques*, homme honorable, déjà mûr, dont la femme, bourgeoise comme lui, se repose à Cannes d'avoir marié sa fille, de sorte qu'il est seul à Paris pour quelques semaines. « Je respire, dit-il. C'est comme si nous n'avions jamais fondé de famille, si nous étions demeurés libres, célibataires, sans frein. Les soutiens de l'ordre, moi-même dans ma modeste sphère, ont besoin de ces cures d'égoïsme, d'anarchie. Je vais à peine à mon bureau, je mange au restaurant, j'ai envie de m'aventurer au musée du Louvre. » Il s'y aventure en effet. Là, cet homme rangé, ce défenseur professionnel de la propriété, est l'objet d'une étrange tentation. Ces vacances font de lui un bateau sans gouvernail, qui cède au courant. Il suffit que devant lui un vieux monsieur conduise une jeune femme au département de la Céramique pour qu'il ait envie de l'y suivre. Le hasard veut qu'il aperçoive un ivoire égyptien, une petite fille plate avec une tête bestiale, dont la fiche dit : *Concubine du mort*. Cette esclave, qui vivait il y a six mille ans, lui rappelle une domestique qu'il a convoitée à Arcachon quand il avait seize ans, une Léa au corps d'adolescente affamée, à la tête lourde et butée. D'autre part, il a tiré d'un appareil qui débite des horoscopes pour cinquante centimes, la fiche qui porte son caractère. Il a appris par elle qu'il avait une tendance « aux amours ancillaires et aux entreprises

1. Grasset.

hardies qui frisent l'effraction ». Tandis que troublé d'obscurs souvenirs, il les rumine devant les étalages de la *Samaritaine*, une vendeuse profite de sa distraction pour lui faire acheter un outil qui tranche le verre. Ainsi, par une conjonction de circonstances, sa destinée se réalise. Il aime une servante, de l'époque prédynastique il est vrai. Il coupe la vitrine, donnant un étrange démenti à son métier de constructeur de coffres-forts. Et il enlève la statuette. Les journaux ne parlèrent point du vol. Le voleur seul en resta tourmenté, si bien qu'il finit par se confesser à un médecin. Celui-ci, qui en avait vu bien d'autres, lui donna l'absolution : « Vous êtes guéri, monsieur. » Il lui expliqua qu'il y avait dans chacun de nous un défunt, celui que nous avons étranglé à seize ans. Ce mort, notre frère, réclamait sa compagne, comme le vieil Égyptien. Servarre, en volant la statuette, venait de rendre à l'adolescent qu'il avait été la Léa qu'il n'avait pas eue. Ce médecin était psychanalyste.

La nouvelle [1] a un aspect mériméen et un contenu freudien. La marque propre de M. Arnoux serait plutôt son caractère illusoire. La part des chimères est forte dans ces contes. Le héros du deuxième récit est une gouape qui vend *Paris-Soir* devant la grille de la Bourse, et qui, après avoir bu un verre de vin de Gaillac, vit d'éblouissantes carrières, devient un grand financier, un maître du monde, se suicide du haut d'un avion, pleure sur sa mort qui fait tomber la Bourse... « L'offre ne se déclenche pas ; la contre-partie a les foies. Un quart d'agent de change claque d'une embolie. Terne, lourde, molle, la Bourse rampe. Le péristyle bourdonne à l'octave basse, pareil à un tambour d'enterrement. Une vraie marche funèbre de financier. Et tout ça parce que je suis mort, parce que je nage dans la flotte ! » Il sanglote pendant une heure et le lendemain vend ses journaux comme à l'ordinaire.

Quelquefois, le rêve finit mieux. Sabin Letirant, ruiné, vit dans une mansarde d'une maison antique et puante. C'est le dernier jour de l'année. La porte d'un bar, ouverte un instant, laisse parler la T.S.F., qui fait entendre ce vers : « Il faut

1. Qui a paru dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1937 *(Vol au Louvre)*. — Trois autres nouvelles de ce livre ont été également publiées ici *(Rose de Dix-Mille*, 15 mai 1938 ; *La Bassinoire* et *Afanaf*, 1er janvier 1939.*)*

que le songeur soit plus fort que le songe » : « Évidemment, pense Sabin Letirant. Dit à la radio, proféré par un tragédien de matinée classique, transmis sur un train d'ondes, cet alexandrin acquiert une autorité de commandement de Dieu. Mais comment obéir à une telle loi ? Plus fort que le songe, on le contrôlerait, on le dominerait, on le songerait plus. » Tout en rêvant ainsi, il remonte du Marais au Temple et ne peut s'empêcher de dépenser ses derniers sous à louer un habit de belle mine. Ce quartier d'ancienne splendeur a donné à M. Arnoux l'idée de faire passer la soirée à son héros chez d'étranges fantômes, dans un des vieux hôtels abandonnés au commerce. « Là trois personnes se rafraîchissaient d'une demi-carafe d'orangeade très claire : un vieil homme en tenue de soirée, une dame surannée, en décolleté et à salières, jaune, cérémonieuse et affable, une jeune fille ravissante qui souriait comme un printemps, fourvoyé entre ces frimas. Elle se nomme Pastourelle du Temple-Beaubourg. Sabin lui-même s'est fait annoncer : baron Aumaire des Gravilliers des Vertus, unissant trois rues dans un seul titre. Dans cette réunion aristocratique, un artiste étranger arrive. On le nomme Aristide. Mais Sabin le reconnaît : c'est l'employé du magasin de défroques qui lui a loué son habit. Illusions ! En sortant de là, notre héros, qui a encore cinquante francs en poche, se fait conduire dans un dancing, y rencontre sa sœur divorcée en compagnie d'un gros réjoui, fabricant de produits alimentaires, lequel cherche précisément un secrétaire capable de trouver des slogans de publicité. « Il faut que le songeur soit plus fort que le songe », prononce Sabin. « Bravo ! répond Ludovic ébloui. Quel magnifique slogan ! Qu'est-ce que cela veut dire ? » Il engage Letirant dont la fortune est faite, et qui donne à son tour un magnifique élan aux produits Bégon.

D'arrondissement en arrondissement, nous suivons des aventures de petites gens, pour qui tout est fantastique, ou parfois des aventures fantastiques, qui se passent à l'ordinaire chez de petites gens. Nous assistons aux humbles et timides amours d'un bonisseur. Nous rencontrons le Juif errant. Nous rencontrons, dans le VIe, l'un des deux magots du café bien connu. Dans le VIIIe, nous rencontrons l'un des fantômes qui accompagnent le poète, une de ces âmes impalpables, insaisissables,

fidèles, bizarres, qui l'appellent quand on le croit englouti dans le vide urbain : « Elle s'appelait Djilagons ; elle n'avait ni sexe, ni forme. Un certain mouvement de l'air m'annonçait son approche et tantôt elle voletait autour de mon chapeau, tantôt elle s'appuyait à mon épaule, où je sentais une chaleur légère et douce. »

Dans cette fantasmagorie, la réalité, ce sont les paysages de Paris. M. Arnoux les a peints avec tendresse et avec cette divination qui découvre dans le modèle son caractère entier, si soigneusement caché par la réalité ordinaire. Un vrai portrait est toujours extrapolé. Cette imagination perspicace, l'auteur l'a prêtée à Ange Fulquois, fabricant de monuments funéraires, boulevard Edgar-Quinet. Par elle, Fulquois découvre dans le XIVe des savanes à Montsouris, des cavernes dans les catacombes, tous les pays étrangers au café du Dôme, où ils parlent toutes les langues et à la Cité universitaire où ils ont leurs architectures. Par un don plus rare, l'auteur sait encore lire le passé dans la figure éphémère du présent. Je ne citerai que cette jolie analyse de la rue de la Gaîté. « Il se souvenait de l'époque où la barrière de l'octroi se trouvait encore là, au débouché de la rue d'Odessa, où les lurons allaient pour épargner un sou sur le vin, boire dans les bouchons de la rue de la Gaîté, ainsi nommée à cause d'eux et de leurs chansons bachiques. Elle gardait quelque chose de ce passé de godaille qu'évoquaient ses cinémas, ses dancings, ses bastringues, ses éventaires de charcuterie, d'huîtres et d'escargots, ses zincs miroitant, ses phonographes et ses appareils de T.S.F. ». Celui qui sait en se promenant dans Paris, évoquer vivants les siècles morts et qui devient le contemporain familier de dix générations, celui-là a beaucoup de plaisir.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

DANS UN RAYON DE SOLEIL. — Madame Jean de Polignac (le monde des musiciens, *la Musique*, ne l'appelle que *Marie-Blanche*) doit chanter cet après-midi au bénéfice d'une œuvre sociale, dans un charmant hôtel du boulevard Maurice-Barrès, à Neuilly.

Devant la baie arrondie, l'espèce de grande alcôve vitrée ayant pour fond la verdure mouvante et ensoleillée, elle semble une jeune Athénienne blonde, habillée par Lanvin.

Disons que rien n'est plus parisien ni plus radieux que cette timide jeune femme — c'est peut-être pourquoi nous avons glissé tout à l'heure, le mot *athénienne*, qui lui siérait mal si nous prétendions commémorer Pallas Athéné, mais qui ne saurait manquer d'être exact, si nous ajoutons qu'elle évoque le génie de Clodion devant une architecture de Percier et Fontaine. La Révolution a soufflé, mais on peut dire qu'une telle image est pétrie par ces mains du XVIIIe siècle qui recréaient les beaux arts pour le dieu de la rue Chantereine — entre un faisceau de licteur et un bonnet phrygien, après lequel était resté quelque cheveu de Marie-Antoinette.

Oh ! la comtesse Jean de Polignac ne prétend rivaliser avec personne. Son répertoire est à *sa* fantaisie, laquelle a pour frères les Caprices. Mais quelle jolie voix !

C'est un ravissement de l'entendre, aujourd'hui — accompagnée derrière les vitres par les moineaux du bois de Boulogne, devant un parterre de jeunes femmes où l'Argentine

est venue apporter les présents les plus gracieux — chanter des mélodies de Gounod, accompagnée par M. Francis Poulenc.

Je serais bien embarrassé de vous dire quelles mélodies. D'ailleurs, pourquoi des titres? Elles nous ont charmés. Elles sont fraîches. On retrouve dans cette musique les larmes de Desbordes-Valmore aux yeux de ces Printemps et de ces Aurores de Carpeaux, à la paupière inférieure un peu proéminente, aux cheveux abondants couronnés de feuillages et de grappes. Non, non... pas de titres, en effet, mais seulement le souvenir d'une voix délicieuse, nuancée, qui dissimule l'angoisse d'une femme, derrière un chant tissé de pépiements d'oiseaux.

Puis nous venons aux mélodies de Poulenc. Certaine a pour poète Apollinaire, qui a franchi dans son suaire, à pas de géant, ces steppes désolés qui suivent la mort avant que la « *re*-nommée » n'ait eu les yeux dessillés.

Les poètes, — qui se sont réduits en poussière dans les tombeaux, vont vivre, après le temps de plaire et de vaincre donné à tous les hommes, — ils trouvent les musiciens qui feront se déployer leurs ailes dans un souffle renouvelé.

Leurs contemporains sont rarement à leur taille ou le sont trop exactement.

Ils vieillissent mal à deux, car rien ne passe si promptement que la mauvaise musique.

Les poètes revivent donc sur des rythmes que, successivement, de nouveaux musiciens adapteront à la sensibilité de leurs contemporains.

...C'est ainsi que les traductions mêmes des Shakespeare, des Cervantès, des Goethe, comme celles de Molière ou de Corneille, aussi bien que d'Homère ou de Virgile, doivent être sans cesse recommencées, par des poètes de chaque temps, alors que le texte primitif demeure immuable et non entamé.

Goyescas. — Nous avons reçu une invitation de madame Nana de Herrera qui présente des danses de son pays.

Au théâtre Marigny, au plein jour de la fin de mai, nous trouvons une salle remplie devant une dame vêtue avec

quelque originalité, s'exprimant dans un français parfait ; ses intonations comme ses gestes sembleraient s'adresser davantage à un auditoire de dames de la Croix-Rouge, par exemple ou de savants même, désireux d'entendre un récit de voyage, plutôt qu'à des spectateurs venus pour assister à une série de danses de Granados.

A la vérité, madame de Herrera — cette « dame » — nous est apparue d'abord comme devant faire la conférence et non interpréter personnellement les danses de Granados, qui ne furent jamais offertes dans leur intégrité et selon leur ordre, pendant une même séance.

Nous nous trompions : madame de Herrera, qui parle debout au milieu de la scène, en allant et venant, est également une danseuse incomparable et s'accompagne au rythme de ses castagnettes avec un art qui évoque, ce qui n'est pas un banal compliment, l'incomparable Argentina.

Les costumes sont très éloignés de ceux que l'on nous montre à la scène et heureusement beaucoup plus près de Goya que du Casino de Paris.

Certaines danses de Granados sont jouées à la harpe, car, ne l'oublions pas, cette série du célèbre compositeur n'était pas spécialement conçue pour être interprétée par des danseuses, sur un théâtre. C'étaient plutôt des évocations que des airs destinés à des ballerines.

Jusqu'alors les étoiles de Séville et de Grenade, comme celles de Madrid, ne paraissaient et ne se livraient à leurs harmonieuses ou lascives contorsions que sur des musiques *exclusivement* populaires. Sous les mantilles et les peignes castillans ou dans les robes aux nuances vives des gitanes, cheveux collés aux tempes et noués à la nuque parmi des camélias ou des fleurs de grenadiers, ce qu'elles dansaient se perdait dans la nuit des temps, sans avoir jamais été rénové par quelque maître. Il en vint trois, à la file : Falla, Albeniz et Granados.

C'est Argentina, sans doute, la première, qui hasarda sur ces rythmes, l'adaptation de mouvements susceptibles d'être portés à la scène. En tout cas, Argentina nous révéla si heureusement les possibilités chorégraphiques et scéniques de Granados, que cet art, naguère si peu musical, des étoiles

des maisons de nuit espagnoles nous semble aujourd'hui inséparable du nom du célèbre musicien.

Ces tentatives devinrent de véritables créations, grâce à Argentina, qui, avec innocence, avait débuté parmi des défilés de filles nues, sur les planches du *Concert Parisien*.

Aujourd'hui, l'interprétation personnelle que nous en donne madame de Herrera n'eût point manqué de ravir le compositeur, car elle illustre avec une grâce et un art remarquables des fantaisies, qu'il ne pensait pas devoir un jour devenir visuelles et ne destinait qu'à des virtuoses qui les exécuteraient dans la pénombre des salles de concert.

Je ne sais si la tentative de madame de Herrera sera suivie un jour de quelques représentations quotidiennes. Elle devrait l'être, car il serait heureux que les amateurs de la danse pure, les admirateurs d'un art qui à travers les pays et les siècles s'est si constamment renouvelé, pussent voir avec quelle grâce charmante, quelle naïveté, et je dirais quelle intellectualité nous sont reconstitués à la fois, non seulement Granados, mais Goya — et la société comme le peuple d'Espagne.

A Bobino — Nous nous sommes invités nous-mêmes, pour voir Edith Piaf, naguère la *môme Piaf*.

Dès la première adolescence, cette artiste faisait l'admiration des consommateurs souvent peu difficiles de certains établissements de la Butte. Il a suffi parfois qu'on leur raconte — pour des gloires éphémères et dont il ne reste désormais que quelques disques — qu'avant de paraître devant le public, elles s'enivraient de *coco*, pour qu'on se précipitât dans des boîtes sans intérêt. Nous avons vu ainsi des personnes pâles qui étreignaient un mouchoir tordu et que leurs mains frémissantes rendaient humide, qui ouvraient les yeux tout grands et semblaient pressées de disparaître pour s'en aller retrouver leur poudreuse et blanche — et mortelle compagne.

Mademoiselle Edith Piaf est vêtue de noir. Elle entre en scène presque timidement et avec hâte. Elle évoque une charmante et mélancolique arpète, qui traînerait une pesante héré-

dité. Mais c'est une impression qui n'est que de théâtre. A la scène, nous sommes bien obligés de voir les artistes sous l'apparence qu'ils se donnent, qu'ils ont souhaitée, dans la manière qu'ils ont « cultivée », qu'ils sont souvent parvenus à mettre au point avec bonheur.

Les applaudissements du public très populaire de Bobino, un dimanche soir, et quel excellent public ! nous montrent aussitôt que mademoiselle Edith Piaf était impatiemment attendue.

Peu d'artistes de ce genre se servent de leurs mains avec un pareil bonheur d'*expression*, une sorte de brûlante intensité encore sobre et qui donne à des phrases banales cette analogie dans l'apparence que conservent, en dépit des mutilations, certaines effigies gothiques, tout imprégnées des larmes et du sang rédempteurs.

Je ne saurais plus dire — quelques jours passés — mais à quoi bon ! — ce que chante mademoiselle Edith Piaf. Son souhait est de se montrer pitoyable à ceux qui souffrent. — Et qui n'a pas souffert, parmi les jolis corsages de soie de couleur, les cheveux à boucles, les garnitures des spectatrices de Bobino ?

La « môme » Piaf se reflète dans les glaces qui couvrent les murs de côté du théâtre, derrière des rangées de spectateurs sur les gradins. Le rouge du rideau, ce brillant lustral que les cristaux, les rampes donnent au tain des miroirs, les taches pourpres du velours repoussé contre le manteau d'arlequin, font une mise en scène brillante autour du reflet de mademoiselle Piaf, vêtue de sa petite robe noire si stricte, devant laquelle les mains aux doigts allongés et serrés font une tache pâle, tandis que la voix qui articule bien les mots, dit la misère de vivre et d'aimer et, tout de même l'espérance que vie et amour répandent dans les crépuscules obscurcis, les nuits tristes et sans fin.

Le vide dans Paris. — Un vide à la fois grotesque et charmant. Grotesque parce qu'il semble inadmissible que se produise, pour une *Pentecôte* dont si peu de gens pourraient dire

quel miracle elle commémore, une telle unanimité dans la fuite et que tant d'individus puissent éprouver à la fois le désir de s'absenter et, je dirais plus, qu'ils en aient même les moyens.

Comme j'interrogeais à ce sujet la femme d'un fournisseur, qui est manucure, elle m'a répondu, non sans une désinvolture qui m'a causé quelque inquiétude :

— Comme *çà* ne coïncidait pas, *tout à fait*, avec la fin du mois, je me suis fait avancer 500 francs !

Voilà cinq billets de 100 francs qui feront grand défaut à la fin de juin !

Les villes de province avaient jadis, à l'égal de Paris, leur promenade ou leurs promenades favorites, on s'y retrouvait après avoir suivi les offices religieux.

La prière n'est pas un simulacre.

— Il faudrait le répéter souvent, me disait un homme robuste, qui n'est point prêtre, car elle est sans doute le meilleur remède qui ait été donné aux êtres humains, à toute heure du jour et de nuit, sans obligation de décor ou de préparation. Il ne s'agit que d'essayer une première fois. Mais voyez-vous, ajoutait-il, *serait-ce dans l'ordure, il faut se f... à genoux !*

La crudité des mots, que j'atténue encore, le regard lumineux, l'ardeur de ce visage, ne me sont jamais sortis de la mémoire.

— La prière existe dans toutes les religions, parce qu'elle est, à l'homme, nécessaire.

J'essayais de le pousser.

— Peu importe que le mot-à-mot ne soit pas observé ! s'écria-t-il. Quand la maison brûle on ne demande pas de l'eau filtrée !... La prière est non seulement une extériorisation vers le mystère, l'inconnu, une élévation vers Dieu, elle est sédative, elle est une incursion en soi-même et d'où l'esprit sort avec le sentiment de l'allégement et de la fraîcheur. De là, sans doute, cette charmante indifférence pour les choses de chaque jour que goûtaient ceux qui pratiquaient le rite du dimanche.

Le dimanche était en lui-même une douceur, un apaisement.

Que font nos gens qui partent dès la veille ou l'avant-veille même de Pentecôte?

Ils courent les routes, c'est bien certain, ils roulent sous l'averse, ils sont tributaires de tous ces imprévus et de ces petites misères du temps, que depuis des générations, depuis des siècles, ils s'ingénièrent à combattre pour n'en point souffrir.

Un docteur que l'expérience a enrichi plus que sa clientèle, me disait qu'une grande partie du dimanche devrait être passée à récupérer ce que nous dépensons de plus en plus inconsidérément et qui crée ces anémies pernicieuses, ces névroses, ces morts si rapides qui ont pour cause la diminution de globules rouges et aussi le progrès effroyable de l'emploi des substances qui détruisent, en dix ans, l'homme le plus solide.

— Mettez-vous au lit vers deux heures dè l'après-midi, le dimanche, et n'en bougez plus! conseillait mon docteur. Pas de visite, pas de conversation ni de lecture, gardez les bras étendus le long du corps, la paume en l'air. Alors vous connaîtrez le repos!

Je pense à ces propos, en voyant passer sur leurs légers tandems, ces couples, il faut bien l'avouer, parfois ravissants à regarder, lorsqu'ils sont jeunes et bien assortis, vêtus des mêmes nuances. Mais, hélas! les conseils de mon docteur ne sont pas suivis par beaucoup de gens.

Ni le secours de quelques instants d'élévation vers Dieu, ni le repos de quelques heures passées étendu, ne viennent apaiser cette frénésie de mouvement, cette bougeotte qui ne profitent guère, à bien considérer. Certains exercices physiques sont sains, excellents, mais il leur faut la compensation d'un temps de repos, sinon double, du moins égal.

Les jeunes gens de toutes nations, les jeunes *réfugiées* que l'on voit errer de cinéma en cinéma, et avec elles tant de fils et de filles de France, donnent une bien triste impression de ce que deviendront un jour ces continuels énervés que rien n'apaise, qui fuient la maison, qui ne lisent que n'importe quoi pour *perdre* quelques instants, pendant lesquels ils ne sont ni devant un écran ni devant un appareil de T.S.F.

J'ai connu des jeunes gens et des filles dissipés dans ma jeu-

nesse, c'étaient des compagnons qui ne se reposaient point selon les prescriptions de mon docteur. Mais la qualité de ce *mouvement*, de ces agitations me paraît avoir été meilleure. Peut-être n'est-ce qu'une illusion? Pourtant, lorsqu'il m'advient de tourner le bouton de l'appareil de T.S.F., sur quels « programmes » suis-je tombé!

Que penser de ces « *vingt ans* » que nous voyons lire un roman policier en écoutant près de leur appareil un match de foot-ball ou des lambeaux d'opérette ou une comédie dans le genre de celles que destine à ses auditeurs l'une des compagnies en renom. Quel inimaginable travail doivent réaliser les cellules de leur cerveau? Il ne suffit que de les appeler, de les tirer de la confusion cauchemaresque dans laquelle ils s'abrutissent pour pressentir dans leurs yeux de quelle confusion ils émergent.

N'EST-CE PAS TA MAIN QUE CETTE MAIN PRESSE? — Semaine de théâtres, selon un attrait subit, le plaisir, l'imprévu. Ce soir, le ténor polonais Jean Kiepura chante *Manon*, à l'Opéra-Comique. Il y a des disques de phono qui propagent le renom d'un chanteur à travers le monde. Kiepura est célèbre. Peu de gens savent s'il est Polonais, ceux qui le croient *Europe Centrale*, côté Prague ou Buda-Pest, sont plus nombreux.

Les détestables interprétations du répertoire de l'Opéra-Comique ont éloigné depuis longtemps de la place Ventadour ceux qui ne redouteraient point d'entendre parfois un de ces ouvrages de l'Opéra-Comique, dont les chefs-d'œuvre incontestables sont *Carmen* et *Pelléas*, et aussi d'autres du répertoire que l'on aimerait à retrouver dans cette atmosphère, je dirais familiale, cet air « vieux Paris » qui réunit les quartiers de la place Vendôme à ceux de la place des Vosges, le Luxembourg au parc Monceau. Ainsi était-ce, du moins, naguère. Ainsi, serait-ce demain, — si les principaux intéressés y mettaient d'abord quelque bonne volonté.

Nous n'en sommes pas, *nous n'en sommes plus là*. De même que la Comédie-Française, avec une troupe parfois sénile,

un répertoire dans lequel refusaient de s'enrégimenter les auteurs contemporains, était devenue le premier des théâtres de province, avant que M. Édouard Bourdet n'eût été nommé Administrateur Général, de même l'Opéra-Comique en est arrivé à représenter, avec l'anarchie régnante, l'image parfaite d'une création de style « Front populaire ».

Il n'est qu'à raconter, tel qu'il s'est passé ce soir, un petit fait bien symptomatique du peu d'intérêt que portent au théâtre de l'Opéra-Comique ceux qui en vivent, mais qui le portent lentement à la petite mort.

A la fin du second acte de *Manon*, l'interprète féminin, madame Vina Bovy, avait chanté avec tout le sentiment souhaitable et l'éclat désiré, le fameux air : *Adieu notre petite Table !* Les applaudissements lui témoignèrent de la gratitude des auditeurs. M. Jean Kiepura attaqua bientôt l'air fameux du *rêve* du héros de l'abbé Prévost, assaisonné par Massenet.

On peut trouver l'orchestration de Massenet déplorablement faible, on ne saurait lui méconnaître le don de trouver, d'avoir trouvé des motifs de mélodie, des thèmes, faciles, séduisants, qui retiennent le spectateur moyen. M. Jean Kiepura obtint le triomphe auquel il doit être habitué dans cet air.

M. Albert Lebrun, madame Lebrun donnaient, dans l'avant-scène, le témoignage de leur plaisir en applaudissant. La salle, du bas en haut trépignait, devant l'un de ses héros favoris qu'elle a rarement l'occasion d'entendre, et qui avait « travaillé » de son mieux. M. Kiepura reprit instinctivement la place à laquelle il se trouvait au début de l'air et les spectateurs pensèrent qu'il allait le recommencer. Mais l'orchestre s'empressa d'*enchaîner*. Nouveaux applaudissements. L'orchestre s'interrompit. M. Kiepura guettait d'un œil tiré vers la gauche pour voir si le chef d'orchestre allait répondre au souhait des auditeurs de ce « gala » dont le prix des fauteuils avait été, sinon doublé, du moins augmenté. Mais, chef et orchestre demeuraient silencieux et figés. Puis, soudain, dans le vacarme, on devina le chant des instruments et celui de Manon, qui continuaient et, bientôt, le rideau nous déroba la scène. Puis, il s'entr'ouvrit pour laisser reparaître les deux protagonistes. M. Kiepura levait les bras comme un homme qui n'en peut mais.

Les spectateurs applaudissaient encore. Mais, bien entendu, il n'était pas question de rien bisser désormais.

Je m'enquis sur cette façon d'agir. J'appris que directeur et personnel AVAIENT DÉCIDÉ DE SUPPRIMER TOUT *bis*, sans appel.

ON NE BISSE PLUS DANS LES THÉATRES SUBVENTIONNÉS !

Entre New-York et Buda-Pest, M. Jean Kiepura donne deux représentations à Paris, une de *Manon*, l'autre de *Rigoletto* à l'Opéra. Le public est prié de payer ses places à un tarif « de gala », mais il doit savoir que cette politesse du *bis*, politesse du chanteur, politesse du public, n'existe plus.

Et l'on se plaint que les théâtres subventionnés mangent leur subvention et soient en déficit. Et les théâtres maugréent contre la T.S.F., le Cinéma et la Radio, qui donnent les uns des auditions gratuites, les autres des spectacles merveilleux, pour des prix réduits.

Je puis bien dire que l'on peut annoncer désormais des galas à l'Opéra-Comique, je n'y ferai plus retenir de fauteuils d'orchestre. Messieurs les musiciens ne veulent pas allonger le spectacle de cinq minutes, ils nous jouent une partition comme on livre dans une épicerie un kilogramme de beurre ou de café, soit. Mais qu'ils ne soient pas surpris de la propagande que fait aux théâtres qui les fait vivre, le public qui en a par-dessus la tête d'être embêté par l'ouvreuse et d'étouffer dans une salle comme celle de l'Opéra-Comique, car on y étouffe.

— « Les musiciens ne veulent plus finir après minuit », me dit-on.

J'ai regardé à ma montre l'heure à laquelle *Manon* prit fin, il était *minuit moins sept*.

Si le chanteur avait bissé son *rêve*, les applaudissements eussent été réduits des deux tiers. Il en fallait de trois minutes. Ce n'est pas avec de tels procédés, pendant ce qu'on n'ose plus appeler *la saison de Paris*, tant les programmes en sont réduits et médiocres, que l'on attirera et retiendra les étrangers.

Qu'est devenue la bonne grâce française ?

Où s'en va le charme de Paris, cette gentillesse des artistes, du moindre au plus célèbre ?

Et, pourtant, lorsque le métro, les trams n'existaient pas, les salles de spectacles étaient bondées, les musiciens bissaient, bissaient deux, trois, quatre morceaux. Ils rentraient plus tard, plus difficilement, mais avec le sentiment du devoir accompli, accompli *jusqu'au bout*. C'étaient de braves gens, qui ne connaissaient pas les syndicats. Mais Paris était l'*Auberge du monde et la Capitale de l'Europe*.

Il y a des bouches de métro à deux mètres de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Mais les musiciens préfèrent que meure la musique et que vivent les syndicats.

Qu'ils se réjouissent ! Le temps est proche, nous dit-on, où l'Amérique nous enverra des orchestrations enregistrées qui supprimeront l'orchestre et qui permettront aux musiciens français d'aller se coucher à neuf heures du soir et même de rester au lit toute la journée.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Documents pour servir à l'Étude des Étrangers dans l'Agriculture française.
Enquête entreprise sous la direction d'**Albert Demangeon.**
(Hermann)

Le problème capital pour la France est actuellement celui de la dénatalité, avec ses deux conséquences désastreuses, l'immigration étrangère massive et non dirigée, les naturalisations trop rapidement et imprudemment octroyées. Que ce problème et ses corollaires ne soient pas résolus, d'ici cinquante ans la France aura perdu non seulement sa puissance, mais son caractère et son individualité ; elle sera une sorte de réserve pour proscrits de toute provenance.

L'aspect de nos villes se modifie : que l'on parcoure telle rue de Grenelle avec ses chauffeurs russes au crâne rasé, ses épiceries où se vendent vodka, concombres, poissons fumés et pain à l'anis ; telle autre où flânent et bavardent les Kabyles au visage de pirates barbaresques ; les Tchèques dans les parages de la rue Sainte-Anne, les Polonais, rassemblés le dimanche, après les vêpres de l'église de l'Assomption, sur une terrasse des Tuileries, et les ghettos grouillants et fébriles dans le IIIe, à Belleville et ailleurs ; dans telles écoles du centre, 50 p. 100 des élèves sont « étrangers », usant jusqu'à l'extrême limite de tous les avantages offerts par une administration favorable. Et que dire de l'envahissement des professions libérales, de l'enseignement ? La loi nouvelle sur l'exercice de la médecine, la loi interdisant avant dix ans aux naturalisés l'exercice des fonctions publiques, sont des barrières trop faciles à tourner. Et au hasard

des événements, les vagues se succèdent les unes aux autres ; après la révolution russe, la réunion de la Sarre, l'Anschluss, l'annexion des Sudètes, celle de la Bohême et l'écroulement de la République espagnole.

A côté de cette immigration de caractère politique, et surtout urbaine, s'ajoute une immigration rurale née de circonstances économiques. Plus de 300 000 étrangers travaillent dans l'agriculture, dans quatre grandes zones principalement : le Nord et le Bassin parisien, le Jura et la Savoie, le Midi méditerranéen et le Bassin aquitain. C'est cette immigration qu'étudie la présente enquête. Un questionnaire très précis a été établi par MM. Albert Demangeon et G. Mauco, et lancé à plus de trois mille exemplaires ; il concernait principalement les effectifs des étrangers, leur nationalité, leurs conditions sociales, les problèmes de leur assimilation, leur rôle économique. Pour approcher de la réalité concrète et obtenir les bénéfices de l'observation directe, le questionnaire spécifiait que la recherche sollicitée devrait se limiter à un territoire exigu, un groupe de communes ou un canton.

Plus d'un millier de collaborateurs bénévoles répondirent, des instituteurs, des professeurs et des élèves-maîtres des écoles normales, des inspecteurs primaires, des universitaires, des prêtres, des employeurs, des professeurs d'agriculture, des directeurs de services agricoles.

Après avoir dépouillé les réponses, M. Mauco en donne « une synthèse bien filtrée et claire ». Et c'est la première partie du livre. Une deuxième partie se compose exclusivement de multiples citations extraites des dossiers les plus caractéristiques, dans leur forme originale. La troisième partie contient quelques enquêtes publiées *in extenso*, et choisies parmi les plus suggestives et les plus personnelles : en Seine-et-Oise, en Lot-et-Garonne, dans le Gers et en Dordogne.

On comptait approximativement en 1929, 248 200 ouvriers agricoles étrangers : de 15 à 20 000 Belges, dans les départements de grande exploitation du Nord et de la région parisienne, plus de 50 000 Slaves, des Polonais surtout, des Suisses (des vachers principalement) et des Hollandais, 50 000 Italiens dans le Midi, avec une forte proportion de femmes et d'enfants pour les travaux de cueillette, et surtout 70 000 Espagnols concentrés pour la plupart dans l'Aude, l'Hérault et les Pyrénées-Orientales.

Mais ces ouvriers agricoles, travailleurs et sobres, font des économies et s'établissent à leur compte, deviennent propriétaires, fermiers ou métayers. Leur nombre est passé de 27 000 en 1927 à 91 000 en 1930 ; il s'est encore considérablement accru depuis huit ans ;

26 p. 100 d'entre eux sont fixés dans les départements méditerranéens, surtout des Italiens. La fixation des Italiens est très ancienne dans le Sud-Est, mais dans les régions dépeuplées du Sud-Ouest date de la guerre. Au total 650 000 hectares sont cultivés en France par des colons étrangers — soit l'étendue d'un grand département comme l'Oise ou l'Eure-et-Loir. Ce sont des éléments stables dont les familles s'adaptent et s'assimilent parfaitement.

L'exposé des causes de cette immigration dévoile des maux sociaux graves et inquiétants, car ils ne peuvent, dans l'état présent des choses, que s'aggraver. C'est la dénatalité qui bien avant la guerre avait amené des Belges dans le Nord, des Italiens dans le Sud-Est, des Espagnols en Aquitaine. Mais c'est la guerre, avec les énormes pertes d'hommes qu'elle a causées, qui a aggravé brusquement la pénurie de main-d'œuvre ; les Cévenols et les Aveyronnais descendaient chaque année dans les plaines du Languedoc pour les travaux des vignes ; mobilisés, ils ont été remplacés par des Espagnols et, la paix venue, les montagnards réduits en nombre sont restés chez eux, laissant la place à l'étranger. La guerre, en déplaçant les masses paysannes, l'élévation croissante du niveau de la vie, ont créé chez elles de nouveaux besoins qui ne peuvent se satisfaire que dans les villes ; puis est venue la multiplication des petits postes de fonctionnaires, accélérée encore par les nouvelles lois sociales, dans les postes, les chemins de fer, la police. Cette attraction vers les villes est telle qu'elle agit aussi sur les immigrés ; depuis dix-huit ans, plus d'un million d'étrangers ont été introduits en France pour l'agriculture ; or il n'en reste plus sur place que 300 000 et il en faut faire venir chaque année 50 000 nouveaux pour subvenir aux besoins des employeurs.

La venue des étrangers s'opère de différentes façons : dans le Nord, dans le Sud-Est, c'est un mouvement ancien, lent, spontané qui apporte Belges et Italiens ; l'arrivée des Italiens dans les terres dépeuplées d'Aquitaine semble plus concertée, organisée, soutenue par des capitaux importants ; dans le Nord et la région parisienne, c'est par entente administrative avec les services d'émigration de Varsovie qu'arrivent les ouvriers agricoles polonais. La cause de cet afflux est généralement le manque de main-d'œuvre française, par extinction ou exode rural. Ce sont aussi des raisons économiques ; ces travailleurs polonais et espagnols, frustes et primitifs, formés par la misère, sobres et rudes, travaillent dur et acceptent bas salaires et mauvais logements. Ce sont enfin des raisons techniques : les Suisses et les Hollandais, formés par un excellent enseignement agricole postscolaire, sont d'incomparables éleveurs ; les Belges fournissent des houblonniers, des liniers, des betteraviers d'un rendement consi-

dérable; les Italiens du Nord sont à la fois agriculteurs et terrassiers et maçons; les Polonais bien encadrés et les Espagnols acceptent des travaux grossiers et pénibles dont les Français ne veulent plus. Cette endurance donne des résultats étonnants : en Dordogne, telle terre abandonnée, défrichée par un Italien, produit 90 sacs de blé la première année, puis 500, puis 600. Les étrangers apportent de nouvelles techniques, plus modernes, les chevaux à la place des bœufs, les tracteurs au lieu de chevaux. Ils exercent une action stimulante. Par eux, dans le Sud-Ouest, le prix des terres est remonté de 200 à 300 p. 100.

Ainsi leur activité est nécessaire et bienfaisante. Elle l'est d'autant plus qu'ils s'adaptent facilement; la terre semble les conquérir; les Belges sont chez eux en France, et la proche parenté des dialectes méditerranéens permet entre Français du Midi, Italiens et Espagnols un contact direct et rapide. Même les Slaves, après une période de repliement, sont vite gagnés. Depuis quelques années pourtant la Pologne et surtout l'Italie font un effort pour empêcher l'absorption de leurs nationaux; action souterraine et patiente des consulats italiens, banques italiennes drainant gains et placements, voyages payés en Italie; ils n'utilisent encore les instituteurs et les prêtres que dans les agglomérations urbaines, mais tout se passe comme si certaines autorités italiennes espéraient faire naître chez nous un problème de minorité. Néanmoins l'école française et la caserne sont d'irrésistibles instruments d'assimilation.

Il semble donc que l'État devrait hâter la naturalisation d'éléments si utiles, si proches en tant de points des Français. Or, et c'est là où l'on voit l'incoordination des administrations, l'absence dans l'État de réflexes de défense, d'une conscience nationale élémentaire, — par une lenteur systématique, par les frais considérables exigés, par de nombreux refus, on cherche à empêcher l'entrée dans la nation de ces populations rurales dont nous avons si grand besoin. Au contraire, par la triple action d'hommes politiques, de certaines ligues, et de cabinets d'affaires montés à cet effet et connaissant tous les rouages des services compétents, on naturalise, contre l'intérêt du pays et à un rythme accéléré, les immigrés des villes, dangereux concurrents pour nos commerçants, nos artisans. En 1930, sur 2 200 naturalisations de Polonais, figurent 1 500 Juifs appartenant tous au commerce et à l'industrie; et quels seraient les chiffres pour les années postérieures à 1936!

Une enquête aussi capitale, — à laquelle d'ailleurs le Ministère de l'Intérieur a refusé de collaborer — aussi riche de matière, fait connaître le mal et permet de déterminer les remèdes; elle devrait être

connue et méditée des ministres responsables, et de tous ceux qui, dans les administrations compétentes, peuvent, chacun dans son secteur, aider au rétablissement du pays.

Le Problème des Nationalités,

par **Paul Henry** *(Colin)*.

M. Paul Henry, qui fut pendant plusieurs années le directeur de l'Institut français de Bucarest et put de cet observatoire suivre la consolidation de la nouvelle Roumanie, définit dans cet excellent petit livre, les notions de nation et de nationalité ; il suit l'apparition des sentiments nationaux antérieurement à la Révolution française ; il montre comment l'ébranlement formidable donné au vieux monde par les guerres révolutionnaires et napoléoniennes appelle à la vie consciente les peuples, ce réveil étant souvent du reste une réaction contre la domination française. Malgré le régime Metternich, les aspirations nationales, précisées et exaltées par les savants et les historiens, se fortifient jusqu'à l'explosion de 1848. Le principe des nationalités inspire les illusions de Napoléon III. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est à la base de la doctrine wilsonienne et des traités de 1919. L'auteur, dans une conclusion un peu rapide, entrevoit les difficultés qui doivent naître en Europe des minorités, opposant la nationalité à la nation. Il ne dit rien du singulier parti qu'allait en tirer le nazisme ni de la doctrine de *Mein Kampf*. Il met son espoir dans les groupements internationaux et dans la généralisation des pactes comme la Petite Entente ou l'Entente balkanique.

L'Europe du XIXe siècle et l'Idée de nationalité,

par **Georges Weill** *(Albin Michel)*.

Les mêmes problèmes préoccupent M. Georges Weill, dans le volume qu'il vient d'écrire pour la grande collection historique : *l'Évolution de l'Humanité*. L'auteur est du reste depuis longtemps familiarisé par ses travaux avec ces questions ; qu'il suffise de citer son gros ouvrage, *l'Éveil des nationalités et le mouvement libéral* (1815-1848)

dans l'*Histoire générale* de Louis Halphen et Sagnac. Le présent livre s'étend exactement de 1815 à 1900. On lira avec le plus grand fruit les chapitres qui décrivent l'éveil du sens national chez les Slaves de l'empire ottoman, de l'empire austro-hongrois, la persistance de l'espoir dans les trois morceaux de la Pologne démembrée, puis, après l'écrasement de 1848, les premiers triomphes de l'idée nationale. L'analyse des mouvements d'idées illustre le déroulement des faits ; particulièrement suggestives sont les pages sur l'apparition du racisme, faisant de la nationalité, non plus un fait de psychologie sociale, mais un fait physiologique ; bien curieuses aussi les pages sur la diffusion de l'antisémitisme, causée selon l'auteur non pas par une expérience pratique, mais par l'expansion des théories abstraites du racisme se superposant aux vieilles rancunes chrétiennes. Le livre se termine par le tableau de l'antagonisme des deux courants contradictoires qui divisaient l'Europe de 1900 : cosmopolitisme et nationalisme.

Géographie des Frontières, par **Jacques Ancel** *(Gallimard).*

Ce livre magnifiquement illustré de photographies typiques est un des volumes les plus intéressants de la collection *Géographie romaine* avec le livre de Georges Hardy, *Géographie et colonisation*. L'auteur réfute les doctrines des nouveaux géographes allemands successeurs de Ratzel, celles du général professeur Haushofer dans son livre *Grenzen* et dans la *Zeitschrift für Geopolitik*, qui adaptent aux besoins du pangermanisme les notions d'espace et de « frontière juste et naturelle ». Après avoir examiné, selon les conditions de civilisation, les différentes sortes de frontières, l'auteur dénonce la vanité de la notion historique des frontières ; la frontière est seulement « une isobare politique qui fixe, pour un temps, l'équilibre entre deux pressions : équilibre de masses, équilibre de forces ». Il n'y a pas de problèmes de frontières ; il n'est que des problèmes de nations.

L'Afghanistan, par **René Dollot** *(Payot).*

Il n'est pas indifférent de savoir que l'auteur de ce livre a pendant plusieurs années représenté la France à Kaboul. Un diplomate, par nécessité professionnelle, doit comprendre le pays de sa résidence ; il doit, sous son aspect présent, retrouver les survivances du

passé ; il doit le voir en profondeur et il se trouve particulièrement qualifié pour le décrire lorsque, et c'est le cas de M. Dollot, il possède la curiosité d'esprit et la finesse critique d'un disciple de Stendhal.

Ce tableau de l'Afghanistan, « la Suisse de l'Asie », est présenté de la façon la plus vivante et la plus originale. L'auteur fait d'abord un résumé vigoureux de l'histoire du pays. L'Afghanistan, malgré son relief tourmenté et son altitude, fut mêlé à tous les grands événements de l'histoire de l'Asie ; il est, en effet, le passage qui s'impose entre notre Proche-Orient, la Chine et l'Inde. Il a mis en contact de façon féconde la civilisation grecque, apportée par les armées d'Alexandre, et la civilisation bouddhique en plein épanouissement ; il a vu les cavaliers arabes de Damas et de Bagdad, les invasions mongoles, Gengis-Khan, Baber, Timour ; il fut le terrain des rivalités anglo-russes jusqu'à ce qu'il se libérât de ses entraves.

Après nous avoir ainsi orienté, l'auteur nous promène dans le pays, de l'Indus à l'Amou-Daria, par la passe de Khayber jusqu'à Kaboul ; puis jusqu'aux régions historiques, à l'emplacement du royaume bouddhique de Kapiça, à l'extraordinaire site de Bamiyan, et enfin à la Bactriane. Il note les contrastes de la magnifique végétation des points d'eaux, s'opposant à la montagne désertique, à la prédominance du minéral, à la majesté sévère des contreforts de l'Hindou-Koush. Mais ces sites ne sont pas seulement pour lui des objets d'admiration, ils sont évocateurs. Près de Kaboul, les jardins de Bâber appellent le souvenir de l'empereur-poète ; la vue des bouddhas géants de Bamiyan suggère le souvenir du pèlerin chinois Hiuan-Tsang qui, vers 632, décrivit la cité prospère et celui de Gengis-Khan qui, en 1222, la détruisit, y faisant tuer tout être vivant et la transformant en désert. Plus loin, « sur les routes du Sud », voici Ghazni, le repaire d'où les Turcs « ghaznévides », pendant deux siècles, descendirent à la conquête de l'Inde, jusqu'à ce que Gengis-Khan le noyât dans le sang ; et plus loin Kandahar, dont le nom rappelle si fortement les luttes anglo-afghanes du XIXe siècle.

M. Dollot décrit alors, avec un mélange piquant de pittoresque et d'érudition, la vie sociale, les usages, les traditions de ce pays qui est si loin de nous, plus même dans le temps que dans l'espace, de ce pays qui ignore les chemins de fer, et dont les villes sans éclairage s'endorment comme au moyen âge après le couvre-feu, ce pays où les poètes populaires remplacent les journalistes, où les chansons et les poésies remplacent la presse (comme celle qui célébra la chute de l'usurpateur Batcha-i-Saqqao en 1929) ; il évoque également avec pittoresque la vie de la petite colonie européenne de Kaboul, groupée autour de ses légations.

Le livre se termine par un exposé solide et complet de l'œuvre française en Afghanistan. Elle est essentiellement d'ordre intellectuel. Elle se manifeste par l'entremise de deux institutions : l'une qui regarde vers le passé, la délégation archéologique investie du monopole des fouilles ; l'autre qui regarde l'avenir, « la mission universitaire, à laquelle est confié l'un des collèges de la capitale ».

La mission archéologique, illustrée par les noms d'Alfred Foucher, de Godard, et présentement de Joseph Hackin, apporte une précieuse contribution à l'histoire du bouddhisme en Asie centrale et des influences grecques et sassanides qui se manifestèrent sur l'art indien.

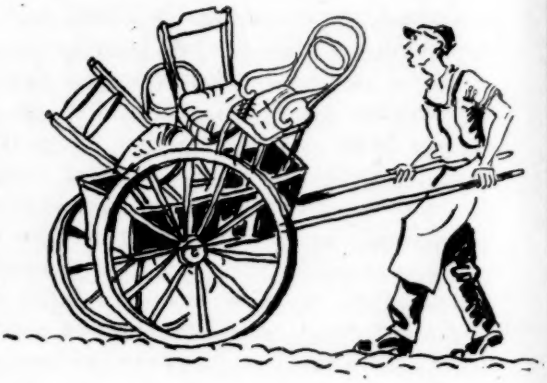
Le collège Esteklal, fondé en 1924, et peuplé de boursiers — plus de 1 600 — contribue pour une part importante à la formation des cadres d'un État libre et impatient de se moderniser. M. Dollot se plaît à rendre à nos professeurs cet hommage si cordial : « Leur loyalisme et leur dévouement leur ont valu la confiance des ministres et des familles, l'affection de leurs élèves. Ils jouissent également auprès des missions diplomatiques et des colonies étrangères d'un prestige exceptionnel dû, chez eux, à ce rare ensemble de qualités qui fit jadis et qui fait encore l'honnête homme. » Par eux, notre langue améliore les positions qu'elle occupe en Asie occidentale, puisque du Proche-Orient, où elle jouit encore d'une primauté séculaire, elle pousse jusqu'aux confins de l'Inde anglaise.

Ce livre, d'une richesse si variée, est complété par une carte et de nombreuses photographies.

JEAN POIRIER

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

CRIS DE PARIS



« Un dimanche d'hiver, un ciel gris, un cri : « A la » barque ! A la barque » qui vous arrive bizarrement scandé à travers des maisons... » Il ne fallait pas à Édouard Drumont d'autre formule incantatoire pour qu'il pût évoquer, à demi-conscient, les figures évanouies du petit coin du faubourg Saint-Germain où il était né.

Il se plaindrait de notre temps. Depuis l'Ancien régime, presque tous nos gouvernements se sont acharnés contre les cris de Paris. Le Second Empire, en particulier, les avait soumis à des règles sévères. Cependant, avant la guerre (1914-1918), *on entendait encore crier non seulement le vitrier, le 'chand d'habits et le 'chand d' tonneaux, mais la dame au « mimosa qu'embaum' », celle qui vous invitait à « casser, briser la noix verte », le robinetier, le marchand de plaisir. Et puis il y avait les crieurs de journaux :* la Patrie, la Presse *et leurs sous-titres.*

En 1914, *on leur défendit de crier les nouvelles à sensation. Et M. Chiappe, souvent mieux inspiré, a interdit les « cris », ce qui, à la rigueur, pourrait être admis si, en même temps, on ne tolérait les chanteurs des rues et, surtout, ces aboyeurs établis à poste fixe par des commerçants ambitieux, persécuteurs acharnés de leurs malheureux voisins. C'était bien la peine, assurément, d'interrompre cette symphonie qui, de Jeannequin au Charpentier de* Louise, *en passant par Désaugiers, accompagnait la vie de Paris depuis tant de siècles !*

La Fédération folklorique de l'Ile de France se devait d'étudier ce thème et son dernier congrès, tenu à Senlis, le jour de l'Ascension, lui fit une très large part. Après que M. Menon et les « cousins de septembre » eurent évoqué les bruits

de la campagne briarde, on revint à Paris pour entendre les cris des Batignolles, notés par M. Lecotté et, enfin, à l'histoire, voire à la philosophie du sujet, avec M. Roger Dévigne.

Ne le suivons pas à travers l'histoire des cris de Paris : crieurs des morts, harangères du Petit Pont, libraires criant au Palais les livres neufs, cent autres criards couchés en vingt recueils. Le présent suffit et, en particulier, ce qu'il appelle fort justement la « renaissance du cri déclamé des métiers ».

Il y a les marchands établis qui hèlent sans arrêt le chaland, tels ceux dont il a noté, un dimanche matin, rue Mouffetard — on peut aller aussi faubourg Saint-Denis, rue Lepic, rue Saint-Antoine — les discours, hachés de : « Tenez, tenez, tenez, tenez ! » en crescendo, *de « Allons, les ménagères, profitez ! » et autres motifs d'un effet sans doute assuré. Il y a les bonisseurs et démonstrateurs professionnels, les camarades de l'Afanaf de M. Alexandre Arnoux, ceux qui s'intitulent eux-mêmes — d'autres y pourraient penser — « marchands de vent ». Il y a, depuis quelque temps, aux portes de certains magasins, petits ou grands, ces hurleurs que nous vitupérions. Il y a même, songez-y, ces « speakers » pharmaceutiques de la radiophonie qui prônent, nouveaux Tabarins, quelque nouveau charlatan Mondor.*

M. Roger Dévigne avait ensuite fait entendre un vieil enregistrement de cris de Paris (1900). *Sur quoi, ayant voulu savoir s'il n'en conservait pas d'autres, je m'en fus un beau jour le trouver à cet Institut de phonétique (*19, *rue des Bernardins), où, avec la rigueur d'un savant et le zèle d'un apôtre, il dirige le « musée de la Parole » et la « Phonothèque nationale ».*

Le musée de la Parole, sous l'autorité de l'Université de Paris, conserve des milliers de disques du plus haut intérêt : discours d'hommes célèbres — la voix de Barrès et celle de Dreyfus — chants folkloriques de tous pays, instruments, et, dans la limite de crédit trop modestes, fait de nouveaux enregistrements. La Phonothèque nationale, soumise directement au ministre de l'Éducation nationale, devrait recevoir tous les disques édités en France puisqu'ils sont soumis au dépôt légal. Il n'en est rien.

J'ai entendu là les bruits de Londres, enregistrés à Leicester square, et les cloches de Périgueux et le Cid *gravé sur dix-sept disques par les soins de la Comédie-Française. Mais pour Paris, rien, ni Savoyarde ni marchand de mouron ou d'échaudés ! Pourtant, M. Roger Dévigne sait tout l'intérêt de ces mélopées populaires ; il a gagné — difficilement — la confiance des poissardes et celle du « Syndicat national des démonstrateurs anciens combattants ». Au prix d'un dur labeur, il a obtenu qu'ils répètent leurs discours habituels devant ses*

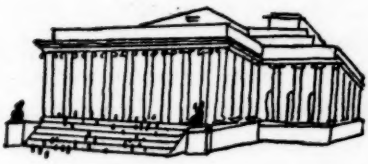
appareils. Hélas! un enregistrement coûte fort cher et les crédits publics, courant important, mais dérivé en mille petits ruisselets souvent inutiles, sont bien strictement mesurés au « musée de la Parole ». Et voilà pourquoi Paris est muet.

Un si beau sujet, de si utiles efforts vaudraient pourtant qu'on les aide. Pour que nos arrière-neveux entendent la chanson du Paris de notre temps, demandons à nos ministres un peu d'or — très peu — et, surtout, la permission de crier, en marchant. P. E.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



« Le nouveau dynamisme de la politique française se fait sentir dans tous les domaines. » On ne saurait taxer cette constatation de complaisance ou d'optimisme, car elle est empruntée à la *Kölnische Zeitung* : la presse allemande, comme on le voit, ne recule pas toujours devant cette objectivité à laquelle la presse italienne continue de se refuser.

Pourquoi ne serions-nous pas aussi strictement objectifs? Et une fois pour toutes? L'idée m'en vient, une fois de plus, en contemplant le marché de nos valeurs mobilières. Rétablie sur de fermes assises, notre sécurité lui offre désormais des conditions favorables de développement. L'indice officiel des valeurs françaises à revenu variable, déterminé par les services de la Statistique générale, sur la base de 100 en 1913, devrait s'établir aujourd'hui aux environs de 1 200, compte tenu de la dépréciation du franc ; aux environs de 700, compte tenu seulement de la hausse des prix. Il atteignait 507 en 1929, pour tomber à 308 en 1931, 232 en 1933, 180 en 1936. Le plus bas de 1938 atteint 191 en mars, époque où l'inquiétude régnait dans tous les domaines : monétaire, social, politique. Depuis le début de 1939, nous voyons l'indice évoluer plus favorablement : 219 en janvier, 233 en février, 236 en mars, sans grandes variations postérieures. Entre 236 et 1 200 — ou même 700 — il reste encore une belle étape à parcourir.

Signe des temps? Nécessité d'une évaluation plus parcimonieuse que jamais? J'ai cherché en vain les motifs : même avec un microscope, je ne les découvre pas. Les répartitions effectuées aux actionnaires en 1938 sont le plus souvent supérieures à celles de 1937 : 20 p. 100 d'amélioration, parfois davantage. De nouveaux profits — exceptionnels, il est vrai, mais agréables à saisir quand même — surgissent à l'horizon : jusqu'au 1er janvier 1940, un décret-loi favorise la distribution des réserves par augmentation gratuite du capital. Tout ceci dégage déjà un potentiel de hausse appréciable.

Ajoutons-y la capitalisation actuelle, anormalement basse : la hausse devient mieux que probable : logique.

La lutte des prix, toujours si intense en raison de cette économie d'exception qui continue à régner sur le monde, nous est favorable, la baisse du franc ayant ramené nos prix au-dessous des prix étrangers. Ceci, nous pouvons le constater aujourd'hui sans amertume, car, depuis mai 1938, nous avons retrouvé notre sécurité monétaire : le franc est aujourd'hui une monnaie non seulement stable, non seulement libre, mais recherchée, en voie de devenir une monnaie refuge. Le fonds de stabilisation a récupéré environ 20 milliards d'or. Leur équivalence est loin d'être réinvestie pratiquement : si elle a contribué largement au triomphe de l'Emprunt 5 p. 100 1939, elle demeure pour bonne part dans les Caisses d'Épargne et les dépôts en Banque. La thésaurisation billets reste importante.

Bien que brossé très largement et à peine indiqué dans ses volumes principaux, ce tableau « tient » déjà et suffit pour attirer les regards. Même pour les retenir. Je vous invite donc à l'examiner avec le loisir nécessaire : vous le verrez ainsi se composer d'une façon plus nette, plus éloquente. Si quelques motifs de technique ou de détail vous préoccupent et ne trouvent pas encore devant vos yeux leur place exacte, n'hésitez pas à m'en faire part. Dans ce cas, je vous propose bien volontiers une collaboration qui doit devenir rapidement féconde, et servir vos intérêts particuliers en même temps que les intérêts généraux du Pays.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1939

		Pages.
JEAN GIRAUDOUX	Ondine. — I	5
★★★	L'Armée italienne	36
GEORGES SIMENON	Le Bourgmestre de Furnes. — I	56
PIERRE LIÈVRE	Guillaume Apollinaire	85
SPIRO BALSHA	Souvenirs d'Albanie	101
GEORGES OUDARD	Cecil Rhodes. — I.	117
GABRIEL MARCEL	Edmond Benisti et la Chirologie	146
EDMOND BENISTI	Mains d'Écrivains	149
GEORG USADEL	Philosophie national-socialiste	166
LOUIS ROULE	Prairies sous-marines	179
GERMAINE LEROUX	Choses vues en Pologne	193
ROLAND DE MARÈS	Les Italiens en Albanie	204
CONSTANTIN PHOTIADÈS	« La Chartreuse de Parme »	212
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	224
P. D'ESPEZEL	Vieux Paris.	

LIVRAISON DU 15 MAI 1939

JEAN GIRAUDOUX	Ondine (Actes II et III)	241
FRANÇOIS PIÉTRI	Lucien Bonaparte, Ambassadeur à Madrid	304
GEORGES SIMENON	Le Bourgmestre de Furnes. — II	328
EDMOND DELAGE	Marine Marchande	357
GEORGES OUDARD	Cecil Rhodes. — II	377
BERTRAND DE JOUVENEL	Le Secret de Hitler	410
JOSEPH-BARTHÉLEMY	Indices	428
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	441
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	452
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	460
M. BOLL, P. D'ESPEZEL	Chroniques	

LIVRAISON DU 1er JUIN 1939

		Pages.
GEORGE SAND	Carnets intimes	481
JACQUES CHASTENET	Depuis Munich	502
GILBERT MAUGE	Poèmes	518
BERNARD FAY	La Presse américaine	523
GEORGES SIMENON	Le Bourgmestre de Furnes. — III	548
P. DRIEU LA ROCHELLE	Les Cent cinquante ans de la Révolution française	577
GEORGES OUDARD	Cecil Rhodes. — Fin	590
RAYMOND HENRY	Le Docteur Goebbels	626
HENRI SÉROUYA	La Philosophie de Lévy-Bruhl	639
PIERRE MÉLON	La « Crise de l'Aviation »	664
ROGER MASSIP	La Force polonaise	678
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	691
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	702

P. D'ESPEZEL : Vieux Paris

LIVRAISON DU 15 JUIN 1939

LUDOVIC HALÉVY	Les Débuts de la Guerre de 1870	721
IGNOTUS	Le Général Gamelin	741
BERTHE ZUCKERKANDL	Souvenirs sur l'Archiduc Rodolphe	755
GEORGES SIMENON	Le Bourgmestre de Furnes. — IV	789
VICKI BAUM	Les Gardes-Côtes	824
★★★	L'Opinion publique en Italie	868
THYDE MONNIER / RENÉ LAPORTE	Anthologie 1939	884
ARMAND PIERHAL	Entretien avec M. Rauschning	890
ALFRED COLLING	Le Billard	900
PIERRE D'ESPEZEL	Le Mouvement artistique	912
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	925
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	935

JEAN POIRIER : Parmi les Livres

DEUX NOUVEAUTÉS

LÉON DAUDET

de l'Académie Goncourt

MES IDÉES ESTHÉTIQUES

" LES GRANDES ÉTUDES POLITIQUES ET SOCIALES "

Un volume ... ... 20 fr.

BERTRAND DE LA SALLE

ALFRED DE VIGNY

" L'HOMME ET SON ŒUVRE "

Un volume ... ... 20 fr.

Librairie ARTHÈME FAYARD, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS (14e)

Nouveautés :

R. DE SAUSSURE

LE MIRACLE GREC
et
LA PSYCHANALYSE

« Ouvrage d'une imposante richesse de conceptions, dont l'originalité essentielle réside dans l'interprétation absolument nouvelle, qu'il donne de ce phénomène historique. »

FRANCIS DE MIOMANDRE.

Un volume de la Bibliothèque psychanalytique. 30 fr.

CHARLES AUTRAN

HOMÈRE
et
LES ORIGINES SACERDOTALES DE L'ÉPOPÉE GRECQUE

« M. Charles Autran, servi par une merveilleuse connaissance de l'antiquité et une science philologique hors pair, renouvelle de manière tout à fait inattendue le problème des origines de l'épopée hellénique. »

Ce travail comportera trois volumes dont les deux premiers viennent de paraître.

Tome I, 124 pages grand format .. .. 30 fr.
Tome II, 320 pages grand format .. .. 60 fr.

GASTON CAPDUPUY

DON CARLOS
***La guerre civile en Espagne* (1833-1840)**

« Nous recommandons, sur tous les points, la lecture de l'ouvrage de M. Capdupuy : l'histoire est un perpétuel recommencement. »

LÉON TREICH

Un fort volume .. .. 25 fr.

19, rue Amélie, Paris (7e) **Éditions DENOËL**

Trois nouveautés :

MARIE AMON

BARRIÈRES

roman

Traduit de l'allemand par ALBERT PARAZ

Marie Amon a quitté Vienne avant l'Anschluss. Son livre paraît en France en édition originale. La nouvelle romancière n'a pas craint d'aborder un sujet réservé jusqu'à présent au domaine scientifique : la psychologie de la femme frigide. C'est un livre tragique, d'une extraordinaire variété de péripéties qui évoque irrésistiblement les plus grands noms du roman russe et anglais.

Un fort volume.. .. .. 30 fr.

JACQUES BAÏF

Les Apprentis Faussaires

*

LES NAVIRES TRUQUÉS

roman

On n'en finirait pas d'énumérer les tableaux et les croquis de mœurs qui composent ce drame et cette farce aux scènes multiples, de la coupée aux recoins des cabines, autour du pont-promenade et dans les coursives, dans l'accompagnement que le bruit des machines fait en basse continue. Par leur véracité verveuse et satirique, **Les Navires Truqués** sont à cet égard un des romans les mieux venus de la comédie de la mer.

André Roussseaux
(Figaro)

Un fort volume.. .. .. 25 fr.

JEAN MALAQUAIS

LES JAVANAIS

roman

Telle est la force, telle est la grandeur de ce roman : il élève jusqu'au mythe un petit épisode de vie contemporaine, la matière cruelle d'un fait divers local.

ANDRÉ GIDE

qui a découvert ce nouveau romancier lui reconnaît : " *Un lyrisme très particulier, une grandeur épique à la fois bouffonne et tragique.* "

Un fort volume.. .. .. 25 fr.

19, rue Amélie, Paris (7e) Éditions DENOËL

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : TAITBOUT 76.60

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : TEMPS-PARIS

Directeurs : Jacques CHASTENET et Émile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DÉPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

4, rue Le Goff — PARIS-Ve

DERNIÈRES PUBLICATIONS

TRYGVE GULBRANSSEN

LA-BAS... CHANTE LA FORÊT

Roman traduit du norvégien par Mercédès SUNDT

PRÉFACE DE MARIE GEVERS

Un volume in-8° couronne .. .. **22 fr. 50**

Étrange et séduisant roman à la fois réaliste et sentimental, plein de finesses psychologiques.

L. ADAMS-BECK

ZENN, AMOURS MYSTIQUES

Roman traduit de l'anglais par P. SAUVAGEOT et J. HERBERT

Un volume in-8° écu " Collection Orient ". .. .. **30** francs

Chez les grands mystiques bouddhistes, au cœur du Japon. Impossible de comprendre les événements actuels d'Extrême-Orient si l'on n'a pas lu ce livre.

GERTRUDE ARETZ

LA VIE DOULOUREUSE DE LA REINE LOUISE DE PRUSSE

Traduction de l'allemand par Joseph DELAGE

Un volume in-8° carré, illustré .. .. **32** francs

Tout dans l'existence de la Reine Louise de Prusse, depuis son idyllique jeunesse jusqu'à sa fin prématurée, fut émouvant et presque sans exemple dans l'Histoire.

EDDY BAUER

ROUGE ET OR, CHRONIQUES DE LA " RECONQUÊTE " ESPAGNOLE 1937-1938

Un volume in-16 jésus, avec 24 illustrations hors-texte .. .. **25** francs

L'œuvre d'Eddy Bauer est un témoignage humain et sincère d'un homme qui a beaucoup vu et qui s'est efforcé de comprendre.

GEOFFREY WINTHROP YOUNG

NOUVELLES ESCALADES DANS LES ALPES (ON HIGH HILLS)

Traduit de l'anglais par Bernard LEMOINE

Un volume in-8° écu " Collection Montagne ". .. .. **30** francs

Faisant suite à " Mes aventures alpines ", ce nouveau livre de G. W. Young est une des œuvres les plus profondes qui aient été écrites sur la montagne.

Lisez le

JOURNAL DE GENÈVE

grand quotidien politique et littéraire

fondé en 1826

Vous constaterez

la sûreté de ses informations

son impartialité

son indépendance

sa pondération

Répandu dans le monde entier, le **Journal de Genève** écarte résolument les nouvelles tendancieuses; il défend, en toute liberté, les principes de solidarité, de justice et de vérité qui guident son action.

En France, la manière la plus économique de se procurer le JOURNAL DE GENÈVE est de souscrire à l'office postal de sa localité

un abonnement postal

Le Journal de Genève sera servi gratuitement 15 jours à l'essai à toute personne qui en fera la demande à

l'Administration du Journal de Genève

5-7, rue Général-Dufour, GENÈVE

SEQUANA

présente chaque mois en édition spéciale de bibliophile les meilleures nouveautés inédites de tous les éditeurs et publie la revue d'information et de critique littéraires :

LE CAHIER DES LETTRES ET DES ARTS

Le volume Sequana broché au même prix que l'édition courante : **18 FRANCS**

Relié Bradel pleine toile verte, titre à l'or: **23 FRANCS**

Par abonnement à 12 volumes de votre choix à paraître dans l'année et service gratuit du Cahier : **200 FRANCS**

Les mêmes 12 volumes reliés pleine toile: **250 FRANCS**

LE COMITÉ DES SÉLECTIONS SEQUANA EST COMPOSÉ DE MM.

HENRY BORDEAUX
PAUL VALÉRY
ANDRÉ CHAUMEIX
PIERRE BENOIT
FRANÇOIS MAURIAC
ABEL BONNARD

LÉON BÉRARD
GEORGES DUHAMEL
EDMOND JALOUX
ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française
FORTUNAT STROWSKI
de l'Institut

FRANCIS CARCO
de l'Académie Goncourt
TRISTAN DERÈME
PIERRE LYAUTEY
HENRI MASSIS
J.-L. VAUDOYER

VOICI, A TITRE D'EXEMPLE, QUELQUES TITRES D'OUVRAGES RÉCEMMENT RETENUS PAR SEQUANA

Auguste Bailly : Byzance. — J.-H. Rosny, jeune : La Pharmacie des Prés. — Jules Bertaut : Napoléon III secret. — Charles Plisnier : Meurtres. — Jean Giraudoux : Choix des Élues. — André Maurois : Un Art de vivre. — Colette, Éd. Jaloux, etc. : Le Mystère animal. — Myriam Harry : Ranavalo I. — Daniel-Rops : L'Épée de feu. — Pierre Benoit : Notre-Dame de Tortose. — Éric de Bisschop : Kaimiloa. — Napoléon : Vue politiques. — Henry Bordeaux : La Cendre chaude.

Bulletin à détacher et à adresser à SEQUANA, 33, rue de Naples, Paris-VIIIe

■ Veuillez m'adresser gracieusement un spécimen du "Cahier des Lettres et des Arts" et tous renseignements sur Sequana.

■ Veuillez m'envoyer, à titre de spécimen, le "Livre du Mois", Sequana, broché et le "Cahier" pour 18 francs (contre remboursement 19 fr. 50). Étranger : 21 francs (contre remboursement : 24 francs). — Relié vert : 23 francs (contre remboursement 24 fr. 50). Étranger : 26 francs (contre remboursement 29 fr. 50).

■ Veuillez noter ma souscription à douze volumes brochés de la Sélection Sequana à paraître dans l'année et au "Cahier" pour 200 francs (Étranger : 240 francs) ou 12 volumes reliés pour 250 francs (Étranger : 290 francs).

■ Je verse la somme de francs à votre Compte postal Paris 1618-37.

■ Je vous remets inclus chèque, mandat de_____

■ Je paierai contre remboursement postal de_____

_____le _____1939.

Nom _____

Adresse_____

(Signature)

■ Mettre une croix devant la proposition choisie.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

VIENT DE PARAITRE

M. BASSENNE

LA VIE TRAGIQUE

D'UNE

REINE D'ESPAGNE

MARIE-LOUISE DE BOURBON-ORLÉANS, NIÈCE DE LOUIS XIV

Une charmante princesse française devint reine d'Espagne. Sa vie fut le plus douloureux des calvaires et sa mort le plus lâche des crimes.

Un volume in-8° . . . . . 35 frs.

Il a été tiré 50 ex. numérotés sur Vélin "Nemours" à . . . . . 60 frs.

ANDRÉ BIOSSE DUPLAN

OMBRES SUR LA ROUTE

Vous lirez...
ce premier roman d'un jeune de grand talent...
Vous en parlerez...

Un volume in-16 . . . . . 18 frs.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

JUL 12 1939

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 JUIN 1939

LUDOVIC HALÉVY	*Les Débuts de la Guerre de 1870.*	721
IGNOTUS	*Le Général Gamelin*	741
BERTHE ZUCKERKANDL	*Souvenirs sur l'Archiduc Rodolphe*	755
GEORGES SIMENON	*Le Bourgmestre de Furnes.* — IV	789
VICKI BAUM	*Les Gardes-Côtes*	824
★ ★ ★	*L'Opinion publique en Italie.* .	868
THYDE MONNIER RENÉ LAPORTE	*Anthologie 1939*	884
ARMAND PIERHAL	*Entretien avec M. Rauschning.*	890
ALFRED COLLING	*Le Billard*	900
PIERRE D'ESPEZEL	*Le Mouvement artistique* . . .	912
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	925
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	935

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 12*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

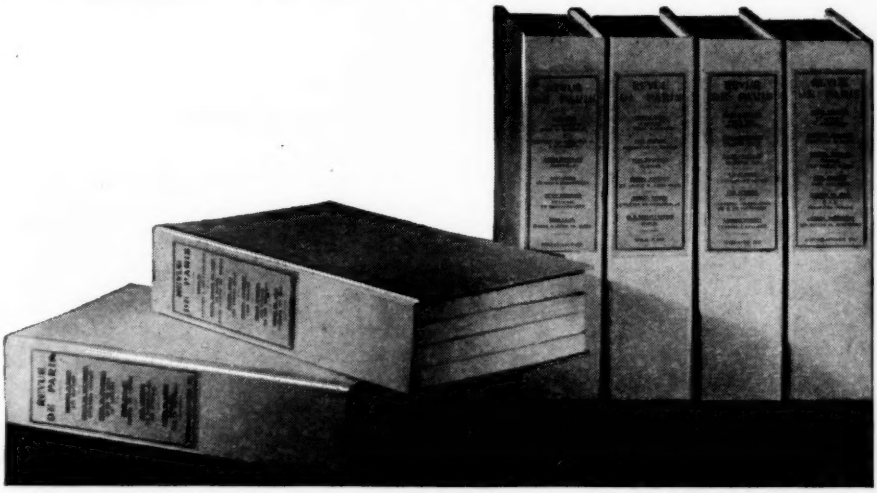
Dans la Revue de Paris *de juin* 1839 (*Première* Revue de Paris), *un critique, qui signait Louandre, consacrait une étude aux* Portraits Littéraires *de Sainte-Beuve dont une nouvelle série venait de paraître. Nous en extrayons les passages suivants qui donnent une idée fort exacte de la faveur avec laquelle les travaux du critique étaient déjà accueillis :*

Les *Critiques et Portraits* ont pris rang dès l'apparition du premier volume, en 1832, parmi les œuvres éminentes de notre temps. Ce livre a ouvert, en effet, en histoire littéraire, un horizon nouveau. Le genre que M. Sainte-Beuve continuait, en le perfectionnant, avait bien été essayé déjà avec un certain succès ; mais l'auteur des *Portraits* y introduisait une manière distincte, élevée et profondément originale. On consultait Goujet et Niceron, comme les Bénédictins ; d'Alembert, Condorcet, et surtout les spirituelles notices de Fontenelle, étaient quelque peu lus : mais le critique disparaissait vite sous l'académicien ; on trouvait l'éloge au lieu du jugement aiguisé et libre. Le *Cours de Littérature* de La Harpe, très estimable comme répertoire utile de saines doctrines, de rapprochements et de parallèles littéraires, conservait surtout un caractère dogmatique, qui rappelait un Marmontel corrigé et plus ouvert, un Le Batteux moins étroit et moins méticuleux. Dégagée et mise à l'aise par l'influence indépendante de madame de Staël et de M. de Chateaubriand, renouvelée par l'enseignement de M. Villemain, la critique française devait prendre un rang important et nouveau. Parmi les plus remarquables travaux qu'elle a produits, on peut, sans craindre la rivalité, opposer aux écrits de Johnson, de Goldsmith, de Voss, les *Portraits* de M. Sainte-Beuve...

M. Sainte-Beuve a constitué la psychologie en histoire littéraire. Son procédé a quelque chose de cette investigation fine et déliée que Reid, Stewart et M. Jouffroy ont introduite avec une souplesse si habile dans l'observation philosophique. Vivante ou morte, qu'une figure célèbre pose devant lui, il en saisit d'un coup d'œil les nuances les plus fugitives, les impressions à demi-effacées, le *rictus* ou le sourire. Sa critique explique le livre par l'homme, l'homme par le livre ; une ligne, un simple mot, lui révèlent souvent tout un côté méconnu et voilé, tout un roman enseveli. Il sait comment les intelligences d'élite se sont développées par la passion, aiguisées par l'obstacle, complétées par l'étude et l'art ; ce qu'elles doivent à l'imitation ou à l'élan naïf et spontané. Sa pénétration descend jusqu'aux détours les plus dérobés de la vie qu'il explore, et bien que toujours discret à propos, il la révèle tout entière, lumineuse ou sombre, dans ses grandeurs ou ses extases, et, quand la vérité le demande, dans ses misères ou ses faiblesses, car c'est là aussi qu'il faut chercher le mot de plus d'une grande œuvre.

Pour classer vos livraisons de la REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs, vous pourrez facilement retrouver, dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris*, et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition à *l'étranger* : 1 franc.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs***).*

REVUE DE PARIS, 3, RUE AUBER, PARIS-IXe

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON — 240 pages — 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.